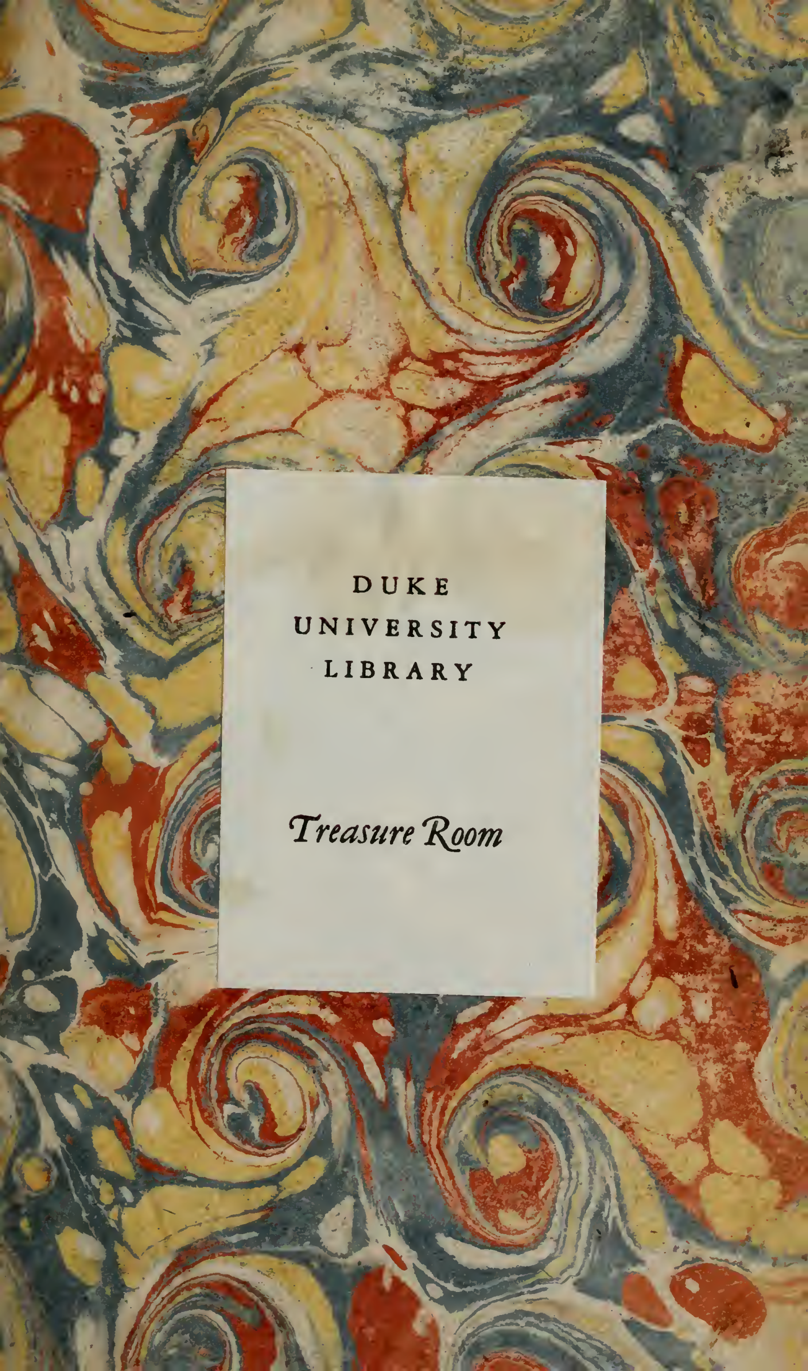
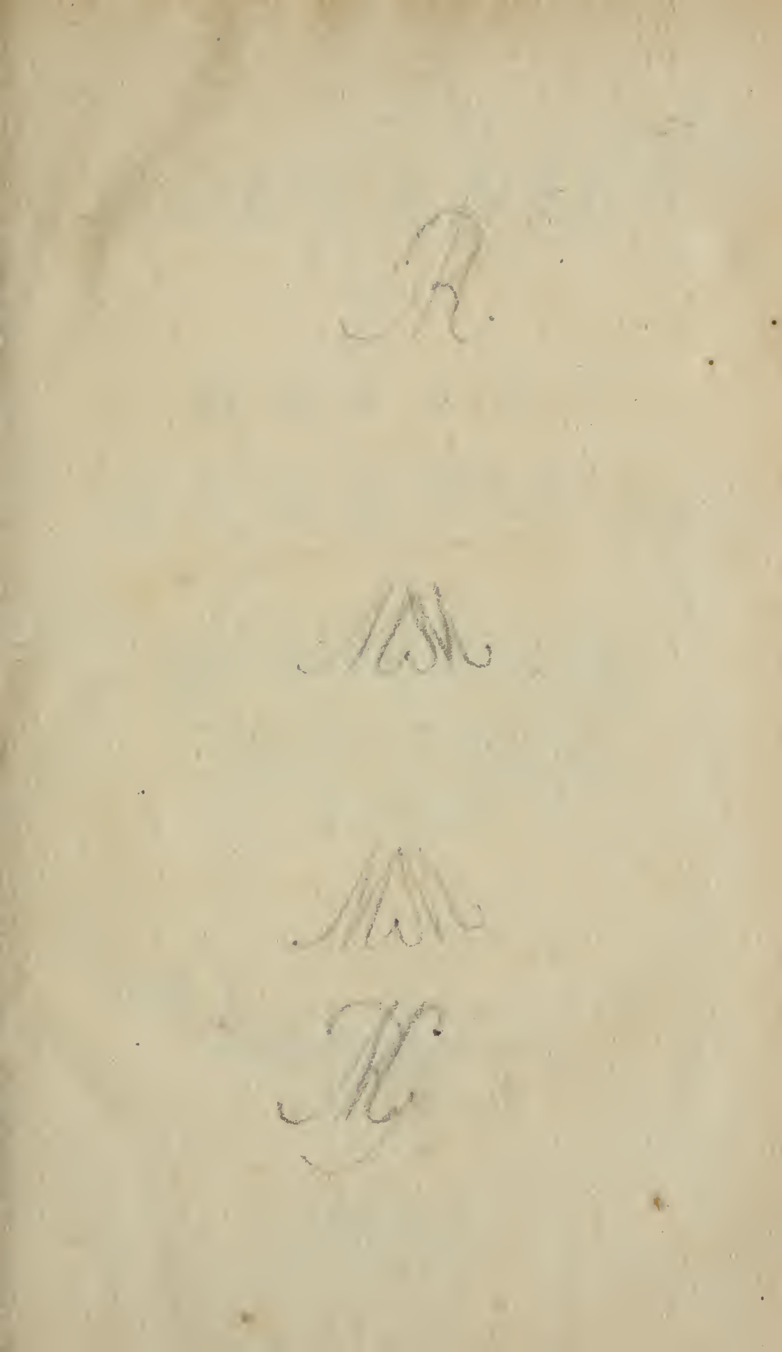



FOY EST TOUT
Thomas Philip Earl de Grey,
WREST PARK.


DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room



LES SOUVENIRS DE MADAME DE CAYLUS.



A AMSTERDAM,
Chez *JEAN ROBERT.*

M. DCC. LXX.



PRÉFACE.

CEt ouvrage de Madame de Caylus eſt un de ceux qui font le mieux connaître l'intérieur de la Cour de Louis XIV. Plus le ſtile en eſt ſimple & négligé, plus ſa naïveté intereſſe. On y retrouve le ton de ſa converſation ; elle n'a point taché, *comme diſait Monſieur le Duc D'antin. Elle était du nombre des femmes qui ont de l'eſprit & du ſentiment ſans en affecter jamais. C'eſt grand domage qu'elle ait eu ſi peu de ſouvenir, & qu'elle quitte le lecteur lorſqu'il s'attend qu'on lui parlera des dernieres années de Louis XIV. & de la régence. Peut-être même l'eſprit philoſophique qui règne aujourd'hui ne ſera pas trop content des petites avantures de*

a ij

Cour, qui ſont l'objet de ces mémoires. On veut ſavoir quels ont été les ſujets des guerres; quelles reſſources on avait pour les finances; comment la marine dépérit après avoir été portée au plus haut point où on l'eut jamais vue chez aucune nation; à quelles extrémités Louis XIV. fut réduit; comment il ſoutint ſes malheurs, & comment ils furent réparés; dans quelle confuſion ſon confeſſeur Le Tellier jetta la France, & quelle part Madame de Maintenon put avoir à ces troubles inteſtins auſſi triſtes & auſſi honteux que ceux de la fronde avaient été violent & ridicules. Mais tous ces objets aiant été preſque épuiſés dans l'hiſtoire du ſiecle de Louis XIV., on peut voir avec plaiſir de petits détails qui font connaître pluſieurs perſonnages dont on ſe ſouvient encor.

Ces particularités même ſervent dans plus d'une occaſion à jetter de la lumiere ſur les grands événements.

D'ordinaire les petits détails des Cours ſi chers aux contemporains, périſſent avec la génération qui s'en eſt occupée; mais il y a des époques & des Cours dont tout eſt longtems prétieux. Le ſiécle d'Auguſte fut de ce genre, Louis XIV. eut des jours auſſi brillants quoique ſur un théâtre beaucoup moins vaſte & moins élevé. Louis XIV. ne commandait qu'à une Province de l'Empire d'Auguſte; mais la France acquit ſous ce règne tant de réputation par les armes, par les loix, par de grands établiſſements en tout genre, par les beaux arts, par les plaiſirs mêmes, que cet éclat ſe répand juſques ſur les plus legères anecdotes d'une Cour qui était regardée comme le modèle de toutes les Cours, & dont la mémoire eſt toujours prétieuſe.

*Tout ce que raconte Madame la Marquiſe de Caylus eſt vrai; on voit une femme qui parle toujours avec candeur. Se*s

Souvenirs *serviront surtout à faire oublier cette foule de misérables écrits sur la Cour de Louis XIV, dont l'Europe a été inondée par des auteurs faméliques qui n'avaient jamais connu ni cette Cour, ni Paris.*

Madame de Caylus niece de Madame de Maintenon, parle de ce qu'elle a entendu dire & de ce qu'elle a vu, avec une vérité qui doit détruire à jamais toutes ces impostures imprimées, & surtout les prétendus mémoires de Madame de Maintenon, compilés par l'ignorance la plus grossiere, & par la fatuité la plus révoltante, écrits d'ailleurs de ce mauvais stile des mauvais romans qui ne sont faits que pour les antichambres.

Que penser d'un homme qui insulte au hazard les plus grandes familles du Royaume, en confondant perpétuellement les noms, les événements, qui vous dit d'un ton assuré que Monsieur de Maisons premier Prè-

ſident du Parlement avec pluſieurs Conſeillers, n'attendaient qu'un mot du Duc Dumaine pour ſe déclarer contre la régence du Duc d'Orléans; *tandis que Monſieur de Maiſons, qui ne fut jamais premier Préſident, avait arrangé lui même tout le plan de la régence!*

Qui prétend que la Princeſſe des Urſins à l'âge de ſoixante & un an avait inſpiré à Philippe V Roi d'Eſpagne, une violente paſſion pour elle.

Qui oſe avancer que les articles ſecrets du traitté de Raſtadt excluaient Philippe V du trône; *comme s'il y avait eu des articles ſecrets à Raſtadt.*

Qui a l'impudence d'affirmer que Monſeigneur fils de Louis XIV épouſa Mademoiſelle Chouin; *& rappelle ſur cette fauſſeté tous les contes abſurdes imprimés chez les Libraires de Hollande.*

Qui pour donner du crédit à ces contes,

cite l'exemple d'Auguste, lequel selon lui était annoureux de Cléopâtre. C'est bien savoir l'histoire!

Voilà par quels gredins la plupart de nos histoires secrettes modernes ont été composées. Quand Madame de Caylus n'aurait servi par ses mémoires qu'à faire rentrer dans le néant, les livres de ces misérables, elle aurait rendu un très grand service aux honnêtes gens amateurs de la vérité.





SOUVENIRS.

LE titre de *mémoires*, quoique de toute les façons d'écrire la plus simple & la plus libre, m'a cependant paru encore trop sérieux pour ce que j'ai à dire & pour la maniere dont je le dis. J'écris des souvenirs sans ordre, sans exactitude & sans autre prétention que celle d'amuser mes amis ou du moins de leur donner une preuve de ma complaisance; ils ont crû que je sçavais des choses particuliéres d'une Cour que j'ai vue de près & ils m'ont priée de les mettre par écrit. Je leur obéis, sure de leur fidélité & de leur amitié je ne puis craindre leur imprudence & je m'expose volontiers à leur critique.

Je commencerai ces souvenirs par Madame de Maintenon dont l'esprit, le mérite & les bontés qu'elle eut pour moi ne s'éffaceront jamais

de ma mémoire. Mais ni la prévention que donne l'éducation ni les mouvemens de ma reconaniſſance ne me feront rien dire de contraire à la vérité.

Madame de Maintenon était petite fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, élevés auprès de Henry IV. dans la maiſon de Jeanne d'Albret Reine de Navarre & connu ſurtout par ſes écrits & ſon zéle pour la Religion proteſtante, mais plus recommandable encore par ſa ſincérité dont il parle lui même dans un manuſcrit que j'ai vû de ſa main & dans lequel il dit que ſa rude probité le rendait peu propre auprès des grands.

Il eût l'honneur de ſuivre Henry IV. dans toutes les guerres qu'il eût à ſoutenir; & ſe retira après la converſion de ce prince dans ſa petite maiſon de Murſay près de Nior en Poitou (*a*).

Le zéle d'Agrippa d'Aubigné pour la Religion & ſon attachement pour ſon maître lui firent tenir un Diſcours après l'aſſaſſinat de Jean châtel qui lui fit beaucoup d'honneur dans le parti des huguenots. vous n'avés dit-il à Henry IV. renié J. C. que de bouche, vous avés été

(*a*) Il en fait la deſcription dans le baron de Feneſte & c'eſt de lui même dont il parle ſous le non d'énée.

blessé à la bouche, mais si vous le renoncés de cœur, vous serés blessé au cœur.

Monsieur d'Aubigné s'occupa dans sa retraite à écrire l'histoire universelle de son tems, & il donna dans la préface de ce livre une louange à Henry IV. qui m'a toujours paru si propre à lui & si belle que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici. Il appelle Henry IV. le *conquérant du sien*, éloge qui renferme, ce me semble en deux mots toute la Justice de sa cause & toute la gloire des autres Conquérants.

Théodore Agrippa d'Aubigné, dont je parle, épousa Suzanne de Zay de la maison de Luzignan. Il eut de ce mariage un fils & deux filles, L'ainée épousa Monsieur de Caumont d'Adde, & l'autre Monsieur de Villette mon grand père. Le fils fut malheureux & mérita ses malheurs par sa conduite, il épousa étant prisonnier dans le château trompette de bordeaux Jeanne de Cardillac fille de Pierre de Cardillac Lieutenant de Monsieur le Duc d'Epernon & gouverneur sous ses ordres de cette place. Sa femme ne l'abandonna jamais dans ses malheurs & accoucha dans la conciergerie de Niort de

Françoiſe d'Aubigné, depuis Madame Scarron & enſuite Madame de Maintenon.

Je me ſouviens d'avoir entendu raconter que Madame d'Aubigné étant venue à Paris demander au Cardinal de Richelieu la grace de ſon mari, ce Miniſtre avait dit en la quittant, elle ſerait bienheureuſe ſi je lui refuſait ce qu'elle me demande.

Il eſt aiſé d'écrire qu'un tel homme n'avait pas beaucoup de religion, mais il eſt rare qu'il en parlat à ſa fille & a un enfant. Car j'ai oui-dire à Madame de Maintenon, que la tenant entre ſes bras il lui diſait, eſt-il poſſible que vous qui avez de l'eſprit puiſſiez croire tout ce qu'on vous apprend dans votre catéchiſme ?

Les mauvaiſes affaires que Mr. d'Aubigné s'était faites, l'obligerent à la fin de prendre un établiſſement en Amérique. Il y mena ſa famille, qui conſiſtait en une femme, deux garçons & cette petite fille, qui n'avait, je crois que dix-huit mois, & qui fut ſi malade dans le trajet, qu'on fut prêt à la jetter à la mer la croyant morte.

Mr. d'Aubigné (*a*) mourut à la Martinique à son second voyage, car je crois avoir entendu dire qu'il en avait fait deux. Quoiqu'il en soit, Madame d'Aubigné revint veuve en France avec ses enfans. Elle trouva leurs biens vendus & dissipés par les créanciers de leur pere, & par l'injustice de quelques uns de ses parens. Ma grand mere, sœur de leur pere & femme de mérite, prit soin de cette famille malheureuse, & surtout de la petite fille qu'elle demanda à Madame sa mere, & qu'elle élevait comme ses propres enfans, mais mon grand pere & ma grand mere étant huguenots, Madame de Neuillant, mere de la Maréchale de Navailles & parente de Mr d'Aubigné, demanda à la Reine mere un ordre pour retirer cet enfant de leur mains.

Madame de Neuillant voulut faire par là sa cour à la Reine, mais son avarice la fit bien-tôt repentir de s'être chargée d'une Demoiselle sans bien, & elle chercha à s'en défaire à quelque prix que ce fut. C'est dans ce dessein qu'elle l'amena à Paris, & qu'elle la mit dans un couvent, où elle se fit Catholique après une longue résistance

(*a*) Il mourut au retour de son second voyage de la Martinique, dans un voyage qu'il fit à Orange.

pour sa jeunesse, car je crois, qu'elle n'avait pas encore quatorze ans faits.

Je me souviens à propros de cette conversion d'avoir entendu dire à Madame de Maintenon, qu'étant convaincue sur les articles principaux de la Religion, elle résistait encore & ne voulait se convertir qu'à conditión qu'on ne l'obligeat pas de croire que sa tante qui étoit morte, & qu'elle avait vû vivre dans sa Religion comme une sainte, fut damnée.

Après que Madame de Neuillant eut fait Mademoiselle d'Aubigné Catholique, elle la maria au premier qui se presenta, & ce fut Mr. Scarron, trop connu par ses ouvrages pour que j'aye rien de nouveau à dire de lui.

Voilà donc Françoise d'Aubigné, à 14 ans dans la maison d'un homme de la figure & du caractere de Mr. Scarron, remplie de jeunes gens attirés par la liberté qui régnait chez lui. C'est là cependant que cette jeune personne inprima par ses manieres honnêtes & modestes, tant de respect qu'aucuns n'oserent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, & qu'un de ces jeunes gens dit, s'il fallait prendre des libertés avec la Reine, ou avec Madame Scarron, je ne

balancerais pas, j'en prendrais plutôt avec la Reine. Elle paſſait ſes carêmes a manger un harang au bout de la table, & ſe retirait auſſitôt dans ſa chambre, parcequ'elle avait compris qu'une conduite moins exacte & moins auſtere à l'âge où elle était, feirait que la licence de cette jeuneſſe n'aurait plus de frein & deviendrait préjudiciable à ſa réputation. Ce n'eſt pas d'elle ſeule que je tiens ces particularités. Je les tiens de mon pere, de Mr. le Marquis de Beuvron & de pluſieurs autres qui vivaient dans la maiſon dans ce même temps.

Je me ſouviens d'avoir oui raconter qu'étant un jour obligée d'aller parler à Mr. Fouquet elle affecta d'y aller dans une ſi grande négligence que ſes amis étaient honteux de l'y mener. Tout le monde ſçait ce qu'était alors Mr. Fouquet, ſon faible pour les femmes & combien les plus hautes hupées & les mieux chauſſées cherchaient à lui plaire.

Cette conduite, & la juſte admiration qu'elle cauſa parvinrent juſqu'à la Reine. Le Baron de la Garde lui en parla le premier, & fut cauſe qu'à la mort de M. Scarron, cette Princeſſe touchée de la vertu & du malheur d'une fille

de condition, réduite a une aussi grande pauvreté, lui donna une pension de 2000 liv. avec laquelle Madame Scarron se mit dans un couvent, & ce fut aux hospitalieres du Fauxbourg St. Marceau. Avec cette modique pension on la vit toujours honnêtement & simplement vêtue. Ses habits n'étaient que d'étamine du lude, du linge uni, mais bien chaussée & de beaux juppons, & sa pension avec celle de sa femme de Chambre & ses gages suffisaient à sa dépense, elle avait même encore de l'argent de reste & n'a jamais passé de temps si heureux Elle ne comprenait pas (disait-elle) alors qu'on put appeller cette vie une vallée de larmes.

Le Maréchal d'Albret, qu'elle avait connu chez Mr. Scarron, l'avait liée d'amitié avec sa femme, preuve certaine encore de la vertu qu'il avait reconu dans Madame Scarron, car les maris de ce temps là, quelques galants qu'ils fussent, n'aimaient pas que leurs femmes en vissent d'autres dont la réputation eut été entamée.

Madame la Maréchale d'Albret était une femme de mérite sans esprit, mais Madame de Maintenon dont le bon sens ne s'égara jamais, crut dans un âge aussi peu avancé qu'il valait mieux s'en-

nuyer avec de telles femmes, que de ſe divertir avec d'autres. La Maréchale d'Albret la prit en ſi grande amitié qu'elle fit ſon poſſible pour l'engager à venir demeurer chez elle, ce qu'elle refuſa, mais elle y allait ſouvent diner & on l'y retenait quelques fois à coucher.

Madame Scarron s'atirait cette amitié par une grande complaiſance & par une attention continuelle à lui plaire, à laquelle la Maréchale était peu accoutumée : & j'ai oui dire que quand elles allaient a quelques ſpectacles, cette pauvre femme qui n'entendoit rien aux choſes qu'on repréſentait, voulait toujours avoir auprès d'elle Madame Scarron pour qu'elle lui expliquât ce qu'elle voyait elle même devant ſes yeux, & la détournait ainſi de l'attention qu'elle aurait voulu donner aux pieces les plus intéreſſantes & les plus nouvelles.

C'eſt cette même Maréchale d'Albret, accuſée malgré ſa dévotion & ſon mérite d'aimer un peu trop le vin, ce qui paraiſſait d'autant plus extraordinaire en ce temps là, eſt que les femmes n'en buvaient preſque jamais, ou du moins ce n'était que de l'eau rougie. Je me ſouviens à propos de la Maréchale & de ſon gout pour

le vin, d'avoir oui raconter que se regardant au miroir & se trouvant le nez rouge, elle se dit à elle même, mais ou est-ce que j'ai pris ce nez là ? & que Mr. de Matha de Bourdeille qui était derriere elle, répondit entre bas & haut, au buffet.

Ce même Matha, était un garçon d'esprit infiniment naturel, & par là de la meilleure compagnie du monde. Ce fut lui, qui voyant la Maréchale d'Albret dans une grande affliction sur la mort, ou de son pere ou de son frere, & qui dans sa douleur ne voulait point prendre de nourriture lui dit, avez vous résolu, Madame de ne manger de votre vie ? S'il est ainsi vous avez raison, mais si vous avez à manger un jour croyez-moi il vaut autant manger tout-à-l'heure. Ce discoursla persuada, elle se fit apporter un gigot de mouton. C'est lui encore à qui l'on demanda comment il pouvait faire pour être si légérement vêtu en hyver, à quoi il répondit, je gêle de froid.

Le Maréchal d'Albret avait deux parentes qui demeuraient avecMadame sa femme, Mademoiselle de Pons & Mademoiselle Martel, toutes deux aimables, mais de caractere différent. Ces deux filles ne s'aimaient pas & ne s'accordaient guere

que ſur le gout qu'elles avaient l'une & l'autre pour Madame de Maintenon.

Madame de Monteſpan, parente auſſi du Maréchal d'Albret ſe joignait à cette ſociété, & c'eſt là quelle connut Madame de Maintenon. Elles ſe plurent mutuellement & ſe trouverent l'une & l'autre autant d'eſprit qu'elles en avaient en effet.

Madame de Maintenon avait encore l'hôtel de Richelieu où elle allait ſouvent, également déſirée par tout, mais je parlerai ailleurs de Mr. de Richelieu.

C'eſt ſans doute à peu-près dans le même temps qu'une des Princeſſe de Nemours devint Reine de Portugal. Les amis de Madame de Maintenon lui parlerent ſi avantageuſement d'elle, qu'elle eut envie de l'emmener & le lui fit propoſer. Cette occaſion paraiſſait favorable pour l'état de ſa fortune: mais il était triſte de quitter ſon pays & de renoncer à une vie pleine d'agrément. Elle fut quelque temps en balance & bien affligée pendant la durée du combat que les raiſons pour & contre excitaient en elle; mais enfin ſon étoile l'emporta, elle refuſa les offres de cette Reine.

Je me ſouviens d'avoir oui raconter encore que Madame la Princeſſe des Urſins, alors Madame de

Chalais, faisait de fréquentes visites à l'hôtel d'Albret. Je lui ai entendu dire depuis à elle-même parlant à Madame de Maintenon, qu'elle souffrait impatiemment que le Maréchal d'Albret & les autres Seigneurs importants eussent toujours des secrets à lui dire pendant qu'on la laissait avec la jeunesse comme si elle eut été incapable de parler sérieusement. Madame de Maintenon avouai avec la même sincérité qu'elle ne s'ennuyait pas moins de ses confidences que Madame des Ursins enviait & qu'elle aurait souvent voulu qu'on l'eut cru moins solide pour la laisser se divertir & ne la pas contraindre a écouter les fréquens murmures & les projets des courtisans. Cet échantillons marque, ce me semble, la différence du caractere de ces deux femmes, qui depuis ont joué de si grands roles; car il faut avouer que Madame de Maintenon n'était p as née pour les affaires. Elle craignait les intrigues par la droiture de son cœur & elle était faite pour les délices de la société par l'agrément de son esprit; mais avant de raconter les suites qu'eurent les commencemens de connoissance entre Madame de Maintenon & Madame de Montespan, je dirai un mot de ma famille & de ce qui me regarde en particulier.

La paix étant faite (*a*), le Roi tranquille & glorieux crut qu'il ne manquait à sa gloire que l'extirpation d'une héréſie qui avait fait tant de ravages dans le Royaume. Ce projet était grand & beau & même politique, si on le considère indépendamment des moyens qu'on a pris pour l'exécuter. Les Miniſtres & plusieurs Evêques, pour faire leur cour ont eu beaucoup de part à ces moyens, non-seulement en déterminant le Roi à prendre de ceux qui n'étaient pas de son gout, mais en le trompant dans l'exécution de ceux qui avaient été résolus.

Mais il eſt bon de dire, pour rendre ma pensée plus claire, que Mr. de Louvois eut peur voyant la paix faite de laisser trop d'avantage sur lui aux autres Miniſtres, & sur-tout à Mr. Colbert & à Mr. de Seignelay son fils, & qu'il voulut à quelque prix que ce fut mêler du Militaire, dans un projet qui ne devait-être fondé que sur la charité & la douceur. Des Evêques gagnés par lui, abusérent de ces paroles de l'Evangile, *contraignés les d'entrer* & soutinrent qu'il fallait user de violence quand la douceur ne suffisait pas, puisqu'après tout si cette violence ne faisait pas de bons Catholique dans le temps pré-

(*a*) La paix de Nimégue.

ſent, elle ferait au moins que les enfans des peres que l'on auraita inſi forcés le deviendraient de bonne foi. D'un autre côté, Mr. de Louvois demanda au Roi la permiſſion de faire paſſer dans les Villes huguenotes des Régiments de Dragons, l'aſſurant que la ſeule vue de ſes troupes, ſans qu'elles fiſſent rien de plus que de ſe montrer, détermineraient les eſprits à écouter plus volontiers la voix des Paſteurs qu'on leur enverrait. Le Roi ſe rendit contre ſes propres lumieres & contre ſon inclination naturelle qui le portait toujours à la douceur. On paſſa ſes ordres & on fit à ſon inſçu des cruautés qu'il aurait punies ſi elles étaient venues à ſa connoiſſance; car Mr. de Louvois ſe contententoit de lui dire chaque jour, tant de gens ſe ſont convertis comme je l'avais dit à votre Majeſté, à la ſeule vue de ſes troupes.

Le Roi était naturellement ſi vrai qu'il n'imaginait pas quand il avait donné ſa confiance à quelqu'un, qu'il put le tromper: & les fautes qu'il a faites n'ont ſouvent eu pour fondement que cette opinion de probité pour des gens qui ne la méritaient pas.

Ces violences en la maniere militaire donc on fit les converſions dont je viens de parler,

ne furent employées qu'après la cassation de l'édit de Nantes : mais avant qu'on en vint là, le Roi fit de son mieux pour gagner par ses bienfaits les gens les plus considérables d'entre les huguenots & il avait déclaré qu'aucun ne serait admis dans les charges & n'avancerait dans ses armées, soit de terre, soit de mer que les catholiques.

Madame de Maintenon voulut à son exemple travailler à la conversion de sa propre famille : mais comme elle ne crut pas pouvoir gagner mon père par l'espérance d'une grande fortune, ni convaincre son esprit par la force du raisonnement, elle prit la résolution de concert avec Monsieur de Seignelay de lui faire faire un voyage de long cours sur mer pour avoir du moins le loisir de disposer de ses enfans. J'avais deux freres qui, quoique fort jeunes, avaient fait plusieurs campagnes, l'ainé s'était trouvé à 8 ou 9 ans à ce combat fameux de Messine ou Ruyter fut tué & il y reçut une légére blessure : la singularité du fait & le courage que cet enfant avait témoigné le firent faire nommerse enigne après le combat.

La campagne finie mon père vint à la cour

& y amena mon frere. L'action qu'il avait vue & une jolie figure qu'il avait en ce tems-là, lui attirérent l'attention & les caresses de Madame de Montespan & de toute la cour. Si mon père avait voulu l'y laisser & se faire catholique, ils s'en seraient l'un & l'autre mieux trouvés pour leur fortune : mais mon père résista à toutes les offres qui lui furent faites & s'en retourna chez lui. Ainsi Madame de Maintenon se trouva forcée, pour avoir la liberté de disposer de mon frere, de lui faire faire cette campagne dont je viens de parler & de faire servir son fils avec Monsieur de Chasteaurenaut, lui laissant seulement le cadet qui n'était pas entré moins jeune dans la marine.

A peine mon père fut-il embarqué qu'une de ses sœurs, que ma mère avait été voir à Nyort la pria de me laisser chez elle jusqu'au lendemain : ma mère y consentit avec peine ; car, quoiqu'elle fut catholique, elle n'était nullement dans la confidence des desseins qu'on avait sur moi, parce qu'on la voulait ménager par rapport à mon pere. A peine ma mere fut-elle partie de Nyort que ma tante accoutumée à changer de Religion & qui venait de se convertir pour la

la ſeconde ou troiſieme fois, partit de ſon côté & m'emmena à Paris; nous trouvames ſur la route Monſieur de St. Hermine, une de ſes ſœurs & Mademoiſelle de Caumont, auſſi étonnée qu'affligée de me voir. Pour moi contente d'aller, ſans ſavoir où l'on me menait, je n'étais de rien: mais comme les autres étaient des perſonnes faites que Madame de Maintenon avait demandées à leurs parens, il avait été décidé dans le conſeil des huguenots qu'on ne pouvait les lui refuſer, puiſqu'elle ne demandait qu'à les voir & qu'elle promettait de ne les pas contraindre dans leur Religion. On eut donc pour elle cette complaiſance d'autant plus volontiers qu'on n'avait rien à craindre de leur légéreté; & en effet la réſiſtance de ces jeunes perſonnes fut infiniment glorieuſe au calviniſme.

Nous arrivâmes enſemble à Paris où Madame de Maintenon vint auſſitôt me chercher & m'emmena ſeule à Saint Germain. Je pleurai d'abord beaucoup, mais je trouvai le lendemain la meſſe du Roi ſi belle que je conſentis à me faire catholique a condition que je l'entendrais tous les jours & qu'on me garantirait du fouet,

c'eſt là toute la controverſe qu'on employa & la ſeule abjuration que je fis.

M. de Chateaurenaut eût ordre d'envoyer mon frere à la Cour : il y arriva preſqu'auſſitòt que moi & fit une plus longue réſiſtance, mais enfin il ſe rendit : on le mit à l'Académie & il quitta la marine. Mon pere ſurpris & affligé au retour de ſa campagne écrivit à Madame de Maintenon des lettres pleines d'amertume & de reproches & l'accuſa d'ingratitude à l'égard de ſa mere, tante de Madame de Maintenon, d'injuſtice & de dureté par rapport à lui : mais comme elle était ſoutenue de l'autorité du Roi, il fallut céder à la force. On promit ſeulement à mon pere de ne pas contraindre ſes enfans, s'ils ne voulaient pas ſe faire catholiques.

Ils ſe convertirent l'un & l'autre & après leur académie & le tems qu'ils devaient être aux mouſquetaires : on donna à l'ainé une charge de cornette des chevaux légers qu'il vendit quand la guerre recommença pour acheter le Régiment Dauphin cavalerie, & au cadet le Régiment de la Reine dragons à la tête duquel il fut tué au combat de Stinkerque.

Pour moi on m'élevait avec un ſoin dont on ne ſaurait trop louer Madame de Maintenon : il ne ſe paſſait rien à la cour ſurquoi elle ne me fit faire des réflexions ſelon la portée de mon eſprit, m'approuvant quand je penſais bien, me redreſſant quand je penſais mal ; ma journée était remplie par des maîtres, la lecture & des amuſemens honnêtes & réglés : on cultivait ma mémoire par des vers qu'on me faiſait apprendre par cœur : & la néceſſité de rendre compte de ma lecture ou d'un ſermon, ſi j'en avais entendu, me forçait a y donner de l'attention. Il fallait encore que j'écriviſſe tous les jours une lettre à quelqu'un de ma famille, ou a tel autre que je voulais choiſir, & que je la portaſſe les ſoirs à Madame de Maintenon qui l'approuvait ou la corrigeait, ſelon qu'elle était bien ou mal ; en un mot elle n'oubliait rien de ce qui pouvait former ma raiſon & cultiver mon eſprit.

Si je ſuis entrée dans ce détail ce n'eſt pas pour en tirer une vaine gloire, mais pour marquer par des faits bien au deſſus des louanges la conduite & le caractère de Madame de Maintenon : & il eſt impoſſible ce me ſemble de faire

réflexion au poſte qu'elle occupait & au peu de loiſir qu'elle avait, ſans admirer l'attention qu'elle donnait à un enfant, dont après tout elle n'était chargée que parce qu'elle l'avait bien voulu.

Mon pere après avoir réſiſté non ſeulement aux bontés, mais aux promeſſes du Roi & avoir compté pour rien de n'être pas fait chef d'eſcadre à ſon rang, après avoir réſiſté à l'éloquence de Monſieur de Meaux qu'il aimait naturellement, s'embarqua de nouveau ſur la mer & fit pendaut cette campagne des réflexions qu'il n'avait pas encore faites. L'évangile de l'yvraye & du bon grain lui parut alors claire contre le ſchiſme : il vit que ce n'était pas aux hommes à les ſéparer; ainſi convaincu, mais ne voulant tirer de ſa converſion aucun mérite pour ſa fortune, il perdit par-là les récompenſes temporelles qu'il en aurait pû attendre : ſi bien même qu'en venant après à la cour, le Roi lui ayant fait l'honneur de lui parler avec ſa bonté ordinaire ſur ſa converſion, mon pere répondit avec trop de ſécheresse, que c'était la ſeule occaſion de ſa vie où il n'avait point eu pour objet de plaire à ſa Majeſté.

J'arrivai à Saint Germain au mois de Janvier 1681. la Reine vivait, Monſeigneur le Dauphin était marié depuis un an & Madame de Maintenon dans une faveur déclarée paraiſſait auſſi bien avec la Reine qu'avec le Roi : cette princeſſe attribuait à la nouvelle favorite les bons procédés que le Roi avait pour elle depuis quelque tems, & elle la regardait avec raiſon ſur un pied bien différent des autres.

Mais avant de parler des choſes que j'ai vues, il eſt bon de raconter celles que j'ai entendu dire.

J'ai pû voir Madame de Fontanges : mais ou je ne l'ai pas vue, ou il ne m'en ſouvient pas. Je me ſouviens ſeulement d'avoir vû à Saint Germain paſſer le Roi pendant quelques tems du château vieux au neuf pour l'aller voir tous les ſoirs : on diſait qu'elle était malade & en effet elle partit quelques mois après pour aller mourir à Port Royal de Paris. Il courut beaucoup de bruits ſur cette mort au déſavantage de Madame de Monteſpan ; mais je ſuis convaincue qu'ils étaient ſans fondement, & je crois ſelon que je l'ai entendu dire a Madame de Maintenon que cette fille s'eſt tuée, pour avoir voulu

partir de Fontainebleau le même jour que le Roi quoiqu'elle fut en travail & prête à accoucher. Elle fut toujours languiſſante depuis, & mourut enfin peu regrettée.

Madame de Monteſpan n'aurait pas appréhendé la durée du crédit de Madame de Fontanges : elle aurait été bien ſure que le Roi ſerait toujours revenu à elle, ſi elle n'avait eu que cet obſtacle : ſon caractère plus ambitieux que tendre, lui avait fait ſouvent regarder avec indifférence les infidélités du Roi : & comme elle agiſſait quelquefois par dépit, elle avait elle même contribué à fortifier les commencements du gout que le Roi avait pris pour la beauté de Madame de Fontanges. J'ai oüi dire qu'elle l'avait fait venir chés elle & qu'elle n'avait rien oublié pour la faire paraître plus belle aux yeux du Roi ; elle y réuſſit & en fut fachée, mais la mort la délivra bientôt d'une rivale auſſi dangereuſe par la beauté que peu redoutable par l'eſprit.

Madame de Fontanges joignait à ce peu d'eſprit des idées romaneſques, que l'éducation de la province & les louanges dues à ſa beauté lui avaient inſpirées : & dans la vérité le Roi n'a

jamais été attaché qu'à sa figure; il était même honteux lorsqu'elle parlait & qu'ils n'étaient pas tête à tête. On s'accoutume à la beauté, mais on ne s'accoutume point à la sottise tournée du côté du faux, sur-tout lorsqu'on vit en même tems avec des gens de l'esprit & du caractère de Madame de Montespan à qui les moindres ridicules n'échappaient pas & qui savait si bien les faire sentir aux autres par ce tour unique à la maison de Mortemart. Cependant Madame de Fontanges aima véritablement le Roi & elle répondit un jour à Madame de Maintenon qui l'exhortait à se guérir d'une passion qui ne pouvait plus faire que son malheur; *vous me parlés*, lui dit-elle, *de quitter une passion comme on parle de quitter un habit.*

Je me souviens aussi d'avoir entendu parler de Madame de la Valliere. On sçait qu'elle a précédé Madame de Montespan, & ce n'est pas l'histoire de chaque Maîtresse que je prétens faire. je veux seulement écrire les faits qui me sont demeurés plus particulierement dans l'esprit, soit que j'en aye été témoin ou que je les aye entendu raconter par Madame de Maintenon.

Le Roi prit donc de l'amour pour Madame de

Montespan, dans le temps qu'il vivait avec Madame de la Valliere en Maîtresse déclarée : & Madame de Montespan en Maîtresse peu délicate vivait avec elle, même table & presque même maison. Elle aima mieux d'abord qu'elle en usat ainsi, soit qu'elle esperat par là abuser le public & son mari; soit qu'elle ne s'en souciat pas, ou que son orgueil lui fit plus gouter le plaisir de voir à tous les instans humilier sa rivale, que la délicatesse de sa passion ne la portait à la crainte de ses charmes. Quoiqu'il en soit c'est un fait certain. mais un jour fâchée contre le Roi pour quelqu'autre sujet, [ce qui lui arrivait souvent] elle se plaignit de cette communauté avec une amertume qu'elle ne sentait pas : elle y trouvait disait-elle, peu de délicatesse de la part du Roi. Ce Prince pour l'appaiser répondit avec beaucoup de douceur & de tendresse, & finit par lui dire que cet établissement s'était fait insensiblement. Oui pour vous (reprit Madame de Montespan) mais très sensiblement pour moi.

Le personnage singulier de Madame de la Valliere pendant plus de deux ans, mérite de n'être pas oublié. Tout le monde la sçu, tout le monde en a parlé : mais comme il pourrait être au nom-

tre de ces choses qui ne s'écrivent point & qu'on oublie, je veux en faire un article dans mes souvenirs.

Madame de la Valliere, était née tendre & vertueuse. Elle aima le Roi & non la Royauté. Le Roi cessa de l'aimer pour Madame de Montespan. Si à la premiere vue ou du moins après des preuves certaines de cette nouvelle passion elle s'était jettée dans les carmelites, ce mouvement aurait été naturel & conforme à son caractere. Elle prit un autre parti, & demeura non-seulement à sa cour, mais même à la suite de sa rivale. Madame de Montespan abusant de ses avantages, affectait de se faire servir par elle, donnait des louanges à son adresse & assurait qu'elle ne pouvait-être contente de son ajustement si elle n'y mettait la derniere main. Madame de la Valliere s'y portait de son côté avec tout le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendrait des agrémens qu'elle prêterait à sa Maîtresse. Combien de dégouts, de plaisanteries & de dénigremens n'eut-elle pas à essuyer pendant l'espace de deux ans qu'elle demeura ainsi à la Cour! à la fin desquels elle vint prendre publiquement congé du Roi. Il la vit partir d'un œil sec, pour

aller aux carmelites où elle à vécu d'une maniere aussi édifiante que touchante.

Elle disait souvent à Madame de Maintenon avant de quitter la Cour. Quand j'aurai de la peine au Carmelites, je me souviendrai de ce que ces gens là, m'ont fait souffrir (en parlant du Roi, & de Madame de Montespan) ce qui marque que sa patience n'était pas tant un effet de son insensibilité, qu'une épreuve peut-être mal entendue & téméraire. Je laisse aux dévots à en juger. Il est certain que le style de la dévotion convenait mieux à son esprit que celui de la Cour, puisqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre. Je l'ai vue dans les dernieres années de sa vie, & je l'ai entendu avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, dire des choses admirables de son état & du bonheur dont elle jouissait déja malgré l'austérité de sa pénitence.

Je me souviens d'avoir oui raconter que feu Mr. l'Evêque de Meaux Bossuet, lui ayant annoncé la mort de Mr. le Comte de Vermandois son fils, elle avait par un mouvement naturel répandu beaucoup de larmes ; mais que revenant tout à coup à elle, elle dit à ce Prélat,

c'eſt trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore pleuré la naiſſance.

J'ai vû Madame de Monteſpan aux Carmelites bien des années après, & dans le temps qu'elle même n'était plus à la cour, y revenir chercher Madame de la Valliere devenue pour elle une eſpece de directeur.

Mais mes ſouvenirs me rappellent à la Cour où Madame de Maintenon jouait un grand Role auprès de la Reine : elle avait été faite dame D'atours de Madame la Dauphine de Baviere. Et le Roi avait acheté pour elle la terre de Maintenon en 1674 ou 1675, dont il voulut qu'elle prit le nom (*a*).

Mais les commencements de la faveur de Madame de Maintenon ont tant de liaiſon & de rapport à Madame de Monteſpan, que je ne puis parler de l'une ſans me ſouvenir de l'autre. Il eſt donc néceſſaire de dire un mot des commencements de leur connaiſſance pour en raconter les ſuites.

Madame de Maintenon m'a dit ſouvent qu'elle

(*a*) J'ai vu dans une lettre écrite à Monſieur D'aubigné que le Roi lui avait ordonné de prendre le nom de Maintenon.

avait connue Madame de Montespan chez le maréchal d'Albret, & qu'elle n'avait point alors cette humeur qu'elle a fait paraître depuis : ajoutant que ses sentimens étaient honnêtes, sa conduite réglée & sa réputation bien établie.

Elle devint peu à près dame du Palais de la Reine, par la faveur de Monsieur, & le Roi ne fît alors aucune attention à sa beauté: toute sa faveur se bornait à sa maitresse qu'elle amusait à son coucher qui durait long tems parce que la Reine s'était fait une habitude d'attendre toujours le Roi pour se mettre au lit. Cette Princesse était si vertueuse qu'elle n'imaginait pas facilement que les autres femmes ne fussent pas aussi sages qu'elle, & pour faire voir jusqu'à quel point allait son innocence, quoiqu'avec beaucoup de hauteur dans ses sentimens, il suffit de rappeller ici ce qu'elle dit à une Carmelite qu'elle avait priée de lui aider à faire son éxamen de conscience pour une confession générale qu'elle avait dessein de faire. Cette Religieuse lui demanda si en Espagne, dans sa jeunesse avant d'être mariée, elle n'avait point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la

Cour du Roi ſon pere, *oh non* ma mere (dit-elle), *il n'y avait point de Roi.*

Mais enfin Madame de Monteſpan plut au Roi, elle en eut des enfans, & il fut queſtion de les mettre entre les mains d'une perſonne qui ſçut les bien élever & les bien cacher. Elle ſe ſouvint de Madame de Maintenon & elle crut qu'il n'y avait perſonne qui en fut plus capable; elle lui en fit donc faire la propoſition à quoi Madame de Maintenon répondit que pour les enfans de Madame de Monteſpan elle ne s'en chargerait pas, mais que ſi le Roi lui ordonnait d'avoir ſoin des ſiens elle lui obéirait. Le Roi l'en pria & elle les prit avec elle.

Si ce fut pour Madame de Maintenon le commencement d'une fortune ſinguliere, ce fut auſſi le commencement de ſes peines & de ſa contrainte. Il fallut s'éloigner de ſes amis, renoncer aux plaiſirs de la ſociété pour leſquels elle ſemblait être née & il le fallut ſans en pouvoir donner de bonnes raiſons aux gens de ſa connaiſſance. Cependant comme il n'était pas poſſible de s'en éloigner tout d'un coup : pour remédier aux inconvéniens qui pouvaient arriver dans une auſſi petite maiſon que la ſienne dans

laquelle il était aiſé de ſurprendre une nourrice, d'entendre crier un enfant & tout le reſte ; Elle prit pour prétexte la petite d'Hudicourt, & la demanda à Madame ſa mere qui la lui donna ſans peine par l'amitié qui était entr'elles, & pour le gout qu'elle lui connoiſſait pour les enfans. Cette petite fille, fut depuis Madame de Montgon, (*a*) Dame du Palais de Madame la Dauphine de Savoye.

Je me ſouviens d'avoir oüi raconter beaucoup de particularités de ces temps-là, qui ne méritent pas, je crois, d'être écrites quoique le recit m'en ait infiniment amuſé. Je n'en dirai qu'un mot.

On envoyait chercher Madame de Maintenon quand les premieres douleurs pour accoucher, prenaient à Madame de Monteſpan. Elle emportait l'enfant, le cachait ſous ſon écharpe, ſe cachait elle-même ſous un maſque, & prenant un fiacre, revenait ainſi à Paris. Combien de frayeurs n'avait elle point que cet enfant ne criat ! Ces craintes ſe ſont ſouvent renouvellées puiſque Madame de Monteſpan, a eu ſept enfans du Roi.

(*a*) Mere de l'Abbé de Montgon auteur des mémoires, où le cardinal de Fleuri eſt très-dénigré.

Mais je me ſouviens d'avoir oui raconter qu'elle fut ſi pénétrée de douleur au premier, que ſa beauté s'en reſſentit. Elle devint maigre, jaune & ſi changée qu'on ne la reconnoiſſait pas. Loin d'être née débauchée, le caractere de Madame de Monteſpan était naturellement éloignée de la galanterie, & porté à la vertu. Son projet avait été de gouverner le Roi, par l'aſcendant de ſon eſprit. Elle s'était flattée non-ſeulement d'être maîtreſſe de ſon propre gout, mais de la paſſion du Roi. Elle croyait qu'elle lui ferait toujours déſirer ce qu'elle avait réſolu de ne lui pas accorder : la ſuite fut plus naturelle. Elle ſe déſeſpera, comme je l'ai dit, à la premiere groſſeſſe, ſe conſola à la ſeconde & porta dans les autres l'imprudence auſſi loin qu'elle pouvait aller. Cependant on cachait avec le même ſoin les enfans, dont elle paraiſſait publiquement groſſe.

Il arriva une fois que le feu prit à une poutre de la chambre de ſes enfans à Paris. Ce feu qui n'avait pas encore eu d'air, était comme endormi & Madame de Maintenon, en prenant les meſures néceſſaires ſans faire de bruit, jugea cependant que ce feu pourrait s'allumer tout-à coup, & de façon qu'il ne ferait pas poſſible

de laiſſer entrer beaucoup de monde : elle envoya en diligence à St. Germain, pour demander à Madame de Monteſpan, ce qu'il faudrait qu'elle fit en pareil cas ; ſur quoi elle dit pour toute réponſe à celui qu'on avait envoyé : j'en ſuis bien aiſe, dites à Madame Scarron que c'eſt une marque de bonheur pour ſes enfans.

L'aîné des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan, mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon en fut touchée comme une mere tendre, & beaucoup plus que la véritable : ſur quoi le Roi dit, en parlant de Madame de Maintenon ; elle ſçait bien aimer, il y aurait du plaiſir à être aimé d'elle.

Madame de Monteſpan eut cinq enfans de ſuite. Je ne ſçai s'ils furent reconnus tous enſemble ou ſéparément. Je ſçais ſeulement que ne pouvant les faire légitimer, ſans nommer la mere parcequ'il n'y avait point eu d'exemple d'une pareille reconnaiſſance : & pour qu'il y en eut on fit précéder celle des enfans du Roi, par celle du bâtard du Comte de St. Pol, fils de Madame de Longueville, qui ſe trouvait dans le même cas, puiſqu'il était fils de la Maréchalle

do

de la Ferté, & qu'elle l'avait eu du vivant de ſon mari.

Le Roi fit enſuite reconnaître les ſiens ; ſçavoir Monſieur le Duc du Maine, Monſieur le Comte de Vexin, Mademoiſelle de Nantes, Mademoiſelle de Tours, l'aînée étant morte ſans être reconnue, & Monſieur le Comte de Touloufe & Mademoiſelle de Blois, depuis la Ducheſſe d'Orléans n'étaient pas encore nés.

Madame de Maintenon alla à la Cour avec ces enfans du Roi; mais elle s'attacha particulierement à Monſieur le Duc du Maine dont l'eſprit promettait beaucoup. Heureux, je l'oſerai dire, ſi l'uſage ou la fortune de Madame de Maintenon lui avaient permis de demeurer plus longtemps auprès de lui, & qu'elle eut pû achever ſon éducation comme elle l'avait commencée. Elle n'aurait rien ajouté à l'agrément de ſon eſprit, mais elle lui auriat peut-être inſpiré plus de force & de courage, j'entends celui de l'eſprit, qualités ſi néceſſaires aux hommes élevés au deſſus des autres. Il faut avouer auſſi que la figure de Monſieur le Duc du Maine, ſa timidité naturelle & le gout du Roi, (car il n'aimait pas naturellement que ceux qu'il

admettait dans ſa familiarité fuſſent infiniment répandus dans le grand monde) ont contribué à éloigner ce Prince, du commerce des hommes dont il aurait fait les délices s'il en avait été connu. La timidité rend les hommes farouches, quand ils ſe font ſurtout un devoir de ne la pas ſurmonter.

Le mariage de Monſieur le Duc du Maine mit le comble à ſes malheureuſes diſpoſitions. Il épouſa une Princeſſe du ſang, d'un caractere entiérement oppoſé au ſien, auſſi vive & entreprenante qu'il était doux & tranquille. Cette Princeſſe abuſa de ſa douceur, elle ſecoua bientôt le joug qu'une éducation peut-être trop ſévere lui avait impoſé, elle dédaigna de faire ſa cour au Roi pour tenir la ſienne à Sceaux, où pour ſa dépenſe elle ruina Monſieur ſon mari, lequel approuvait ou n'oſait s'oppoſer à ſes volontés. Le Roi lui en parla, mais inutilement, & voyant enfin que ſes repréſentations ne ſervaient qu'à faire ſouffrir intérieurement un fils qu'il aimait, il prit le parti du ſilence & le laiſſa croupir dans ſon aveuglement & ſa faibleſſe.

me ſouviens à propos du mariage de Mon-

ſieur le Duc du Maine, que le Roi qui penſait toujours juſte, aurait déſiré que les princes légitimés ne ſe fuſſent jamais mariés. Ces gens là (diſait-il à Madame de Maintenon), ne devraient jamais ſe marier. Mais Monſieur, le Duc du Maine ayant voulû l'être, cette même ſageſſe du Roi aurait fait du moins qu'il aurait choiſi une fille d'une des grandes maiſons du Royaume ſans les perſécutions de Monſieur le Prince qui regardait ces ſortes d'alliances, comme la fortune de la ſienne. Je ſais même que le Roi avait eu deſſein de choiſir Mademoiſelle d'Uzès, & qu'il était ſur le point de le déclarer lorſque Mr. de Barbeſieux vint lui faire part de ſon mariage avec elle, ce qui fit que le Roi n'y ſongea pas d'avantage. Tout eſt en conjoncture dans cette vie, diſait le Maréchal de Clairambault & la deſtinée de Mademoiſelle D'Uzès en eſt une preuve.

Le Comte du Vexin mourut jeune & ne vécut que pour faire voir par ſes infirmités qu'il était heureux de mourir. Madame de Monteſpan ne haïſſait ni les remedes, ni les expériences & j'ai oui dire qu'on lui avait fait treize cautéres le long de l'épine du dos. On le deſtinait à l'Egliſe &

il possédait déja plusieurs grands bénéfices, entre lesquels était l'Abbaye de St. Denis qui fut depuis donnée à la maison Royale de St. Cir.

Mademoiselle de Tours leur sœur mourut à peu près au même âge de huit à neuf ans. La quatriéme était Mademoiselle de Nantes, dont j'aurai souvent occasion de parler dans mes *Souvenirs*. Je dirai seulement ici qu'on n'oubliait rien dans son éducation pour faire valoir les talens propres à plaire qu'elle avait reçus de la nature, elle répondit parfaitement à son éducation, mais ses graces & ses charmes sont bien au dessus de mes éloges. Ce n'est pas pourtant ni une taille sans défaut, ni ce qu'on appelle une beauté parfaite. Ce n'est pas non plus, à ce que je crois, un esprit d'une étendue infinie, quoi qu'il en soit, elle à si bien tout ce qu'il faut pour plaire qu'on ne juge de ce qui lui manque, que lorsque la découverte de son cœur laisse la raison libre. Cette découverte devrait être aisé à faire, puisqu'elle ne s'est jamais piquée d'amitié ; & cependant la pente naturelle qu'on a à se flatter soi-même & la séduction de ses agrémens, est telle qu'on ne l'en veut pas croire elle-même, & qu'on

attend pour se désabuser une expérience personnelle qui ne manque gueres.

Après ces cinq enfans Mademoiselle de Montespan fut quelque tems sans en avoir eu, & ce fut dans cet intervale que se fit cette fameuse séparation & ce raccommodement si glorieux à Mr. l'Evêque de Meaux, à Madame de Montausier, & à toutes les personnes de mérite & de vertu qui étaient alors à sa Cour.

La rupture se fit dans le tems d'un Jubilé. Le Roi avait un fond de Religion qui paraissai même dans ses plus grands désordres avec les femmes; car il n'eut jamais que cette faiblesse. Il était né sage & si régulier dans sa conduite, qu'il ne manqua jamais d'entendre la messe tous les jours que deux fois dans toute sa vie & c'était à l'armée. Les grandes fêtes lui causaient du remords, également troublé de ne pas faire ses dévotions ou de les faire mal. Madame de Montespan avait les mêmes sentimens, & ce n'était pas seulement pour se conformer à ceux du Roi qu'elle les faisait paraître. Elle avait été parfaitement bien élevée, par une mère d'une si grande piété, & qui avait jetté dans son cœur des semences de religion, dès sa plus tendre enfance

dont elle ne ſe défit jamais. Elle les fit voir comme le Roi dans tous les tems, & je me ſouviens d'avoir oui raconter, que vivant de la façon dont je viens de parler avec le Roi, elle jeunait ſi auſtérement les carêmes, qu'elle feſait péſer ſon pain.

Un jour la Ducheſſe d'Uzès, étonnée de ſes ſcrupules ne put s'empêcher de lui en dire un mot. *Eh pourquoi Madame*, reprit Madame de Monteſpan, *faut-il parceque je fais un mal, faire tous les autres ?*

Enfin le Jubilé, dont je viens de parler, arriva. Ces deux amans, preſſés par leur conſcience ſe ſéparérent de bonne foi, ou du moins ils le crurent. Madame de Monteſpan vint à Paris, viſita les Egliſes, jeuna, pria & pleura ſes péchés ; le Roi de ſon côté, fit tout ce qu'un bon chrétien doit faire. Le Jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut queſtion de ſçavoir ſi Madame de Monteſpan reviendrait à la cour. Pourquoi non ? diſaient ſes parens & ſes amis, même les plus vertueux, Madame de Monteſpan par ſa naiſſance & par ſa charge doit y être ; elle peut y être, elle peut y vivre auſſi chrétiennement qu'ailleurs. Monſieur l'Evêque de Meaux fut

de cet avis. Il reſtait cependant une difficulté, Madame de Monteſpan, ajoutait-on, paraîtra-t'elle devant le Roi ſans préparation ? Il faudrait qu'ils ſe viſſent avant que de ſe rencontrer en public pour éviter les inconvéniens de la ſurpriſe. Sur ce principe, il fut conclu que le Roi viendrait chez Madame de Monteſpan : mais pour ne pas donner à la médiſance le moindre ſujet de mordre, on convint que des dames reſpectables, & les plus graves de la cour, ſeraient préſentes à cette entrevue, & que le Roi ne verrait Madame de Monteſpan qu'en leur compagnie comme il avait été décidé. Mais inſenſiblement il la tira dans une fenêtre, ils ſe parlerent bas aſſés longtemps, pleurerent & ſe dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas ; ils firent enſuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, paſſerent dans une autre chambre, & il en avint Madame la Ducheſſe d'Orléans, & enſuite Monſieur le Comte de Toulouſe.

Je ne puis me refuſer de dire ici une penſée qui me vint dans l'eſprit. Il me ſemble qu'on voit encore dans le caractere, dans la phiſionomie, & dans toute la perſonne de Madame la

Duchesse d'Orléans, des traces de ce combat de l'amour & du Jubilé.

Ces deux grossesses furent traitées avec beaucoup de mystere. On cacha ces deux derniers enfans avec soin, un des deux naquit à Maintenon, pendant une campagne du Roi : & Madame de Montespan avec Madame de Thianges, y firent un assez long séjour : mais Madame de Maintenon ne fut pas chargée de ces derniers enfans cemme elle l'avait été des autres. Monsieur de Louvois les fit élever à Paris dans une maison au bout de la rue de Vaugirard.

Je me souviens de les avoir vu reconnaître pendant que j'étais encore chez Madame de Maintenon. Ils parurent à Versailles sans préparation. La beauté de Monsieur le Comte de Toulouse surprit & éblouit tous ceux qui le virent. Il n'en était pas de même de Mademoiselle de Blois, (car c'est ainsi qu'on l'appella jusqu'à son mariage,) la flaterie a fait depuis que ses favorites l'entretenaient continuellement de sa grande beauté, langage qui devait d'autant plus lui plaire, qu'elle y était moins accoutumée.

Les figures avaient un grand pouvoir sur l'es-

prit de Madame de Monteſpan, ou pour mieux dire elle comptait infiniment ſur l'impreſſion qu'elles ont accoutumé de faire ſur le commun des hommes, & les effets qu'elles produiſent. C'eſt ſans doute par là, qu'elle eut tant de peine à pardonner à Mademoiſelle de Blois, d'être née auſſi déſagréable. Madame de Thianges ſœur de Madame de Monteſpan, & dont je parlerai quelque fois, encore moins raiſonnable ſur ce point ne pouvait ſupporter que la portion du ſang de Mortemart, que cet enfant avait reçu dans ſes veines, n'eut pas produit une machine parfaite. Ainſi Mademoiſelle de Blois paſſait ſa vie à s'entendre reprocher ſes défauts, & comme elle était naturellement timide & glorieuſe, elle parlait peu, & ne laiſſait rien voir du côté de l'eſprit qui put les réparer. Le Roi en eut pitié & c'eſt peut-être l'origine des grands biens qu'il lui a faits, & la premiere cauſe du rang où il la fit monter depuis.

Madame la Ducheſſe d'Orléans ne laiſſait pas d'avoir de la beauté, une belle peau, une belle gorge, de beaux bras & de belles mains, mais peu de proportion dans ſes traits. Telle qu'elle était, Madame de Thianges aurait dû

avoir un peu d'indulgence pour elle, puiſqu'elle lui reſſemblait beaucoup. Quant à l'eſprit, il eſt certain que Madame la Ducheſſe d'Orléans en a, quoiqu'adire la vérité elle en ait peu montré dans ſa conduite, par rapport à ſa famille depuis la mort du Roi.

Je reviens à Madame de Maintenon, qui vécut chez Madame de Monteſpan avec Monſieur le Duc du Maine, juſqu'au temps où elle le promena en différens endroits pour chercher du reméde à ſa jambe. Ce Prince était né droit & & bienfait, & le fut juſqu'à l'âge de trois ans que les groſſes dents lui percerent, en lui cauſant des convulſions ſi terribles, qu'une de ſes jambes ſe retira beaucoup plus que l'autre. On eſſaya envain tous les remédes de la faculté de Paris, après leſquels on le mena à Anvers, pour le faire voir à un homme, dont on vantait le ſçavoir & les remedes; mais comme on ne voulut pas que Monſieur du Maine fut connu pour ce qu'il était, Madame de Maintenon fit ce voyage ſous le nom ſuppoſé d'une femme de condition de' Poitou, qui menait ſon fils à cet Empirique, dont les remedes étaient apparamment bien violens, puiſqu'il allonga cette mal-

heureuſe jambe, beaucoup plus que l'autre ſans la fortifier, & les douleurs extrêmes qu'il ſouffrit, ne ſervirent qu'a la lui faire trainer comme nous voyons. Malgré le mauvais ſuccès Monſieur du Maine ne laiſſa pas de faire encore deux voyages à Barége, auſſi inutilement que le reſte. Connu en France pour être fils du Roi, on lui rendit dans tous les lieux où il paſſa, des honneurs qu'on aurait à peine rendus au Dauphin.

Madame de Maintenon, fut bien aiſe en paſſant par le Poitou & la Xaintonge, de revoir ſa patrie, ſa famille & ſes connaiſſances. Mr. d'Aubigné, en ce temps-là Gouverneur de Coignac, y reçut Monſieur le Duc du Maine avec une magnificence qui devait lui plaire, mais le plus grand plaiſir qu'elle eut dans ces différens voyages, fut de n'être pas à la cour. Elle en trouva encore un autre dans la converſation de Monſieur Fagon, alors Médecin de Monſieur le Duc du Maine. C'eſt là que ſe forma entr'eux cette eſtime & cette amitié qui ne s'eſt pas démentie. Plus Monſieur Fagon vit Madame de Maintenon, plus il admira ſa vertu, & gouta ſon eſprit. Je le cite comme un bon juge du vrai mérite.

Au retour de ces voyages la faveur de Madame de Maintenon augmenta, & celle de Madame de Montespan diminua avec la même rapidité. Son humeur s'en ressentit, & Madame de Maintenon, qui voulait encore la ménager & qu sans doute ne prévoyait pas jusqu'où sa faveur devait la conduire, pensait sérieusement à se retirer, ne désirant que la tranquilité & le repos de sa premiere vie. Je le sçais, & pour le lui avoir entendu dire & par des lettres que j'ai vues depuis sa mort, écrites de sa main, & adressées à un Docteur de Sorbonne, nommé l'Abbé Gobelin son confesseur, mais son étoile singuliere, ne lui permit pas d'accomplir un projet si sensé. Tout l'acheminait au grand personnage que nous lui avons vù jouer depuis.

J'ai vû encore dans ces mêmes lettres, qu'on avait voulu la marier au vieux Duc de Villars, pour s'en défaire peut-être plus honnêtement. Je rapporte ici la maniere dont elle s'en est expliquée elle-même avec son confesseur. « Madame de Montespan & Madame de Richelieu, travaillent présentement à un mariage pour moi qui, pourtant, ne s'achevera pas. C'est un

» Duc, aſſez malhonnête homme & fort gueux.
» Ce ſerait une ſource d'embaras & de déplai-
» ſirs qu'il ſerait imprudent de s'attirer ; j'en ai
» déjà aſſez dans ma condition ſinguliere & en-
» viée de tout le monde, ſans aller en chercher
» dans un état qui fait le malheur des trois quarts
» du genre humain.

(*a*) Il faut avouer que le Roi, dans les premiers temps eut plus d'éloignement que d'inclination pour Madame de Maintenon : mais cet éloignement n'était fondé que ſur une eſpéce de crainte de ſon mérite, & ſur ce qu'il la ſoupçonnait d'avoir dans l'eſprit le précieux de l'hôtel de Rambouillet, dont les hôtels d'Albret & de Richelieu, où elle avait brillé, étaient une ſuite & une imitation, quoiqu'avec des corectifs & qu'il leur manquat un *Voiture*, pour en faire paſſer à la poſterité les plaiſanteries & les amuſemens.

On ſe mocquait à la cour de ces ſociétés de gens oiſifs, uniquement occupés à développer un ſentiment & à juger d'un ouvrage d'eſprit.

(*a*) La ſingularité de ſa condition, & de ſon état venait ſans doute de ce qu'elle ſe trouvait à la cour, la veuve de Scarron, dont pourtant elle n'avait jamais été la femme.

Madame de Montefpan elle-même, malgré le plaifir qu'elle avait trouvé autrefois dans ces converfations, les tourna après en ridicule pour divertir le Roi.

L'éloignement de ce Prince, pour Madame de Maintenon, aurait paru plus naturel s'il eut été fondé fur ce qu'il fçavait bien qu'elle condamnait le fcandale donné à toute la France par la maniere dont il vivait avec une femme mariée, & enlevée à fon mari. Elle lachait même fouvent fur ce fujet des traits, dont on ne devait pas lui fçavoir gré, & tels que celui-ci : elle dit un jour au Roi, à une revue des Moufquetaires, „ que feriez vous, Sire, fi „ on vous difait qu'un de ces jeunes gens, vit „ publiquement avec la femme d'un autre, comme „ fi elle était la fienne " ? Il eft vrai que j'ignore auffi le temps où elle fit cette queftion, & qu'il eft à préfumer qu'elle fe croyait alors bien fure de fa faveur. J'ignore auffi qu'elle fut la réponfe du Roi, mais le difcours eft certain & fuffit pour faire voir quels ont été les fentimens & la conduite de Madame de Maintenon à cet égard, d'autant plus qu'elle était encore dans ce temps là

chez Madame de Montespan, auprès de ses enfans.

Cependant le Roi, si prévenu dans les commencemens contre Madame de Maintenon, qu'il ne l'appellait d'un air de dénigrement en parlant à Madame de Montespan, que votre bel esprit, s'accoutuma à elle & comprit qu'il y avait tant de plaisir à l'entretenir, qu'il exigea de sa maîtresse, par une délicatesse dont on ne l'eut peut-être pas cru capable, de ne lui plus parler les soirs quand il serait sorti de sa chambre. Madame de Maintenon s'en apperçut, & voyant qu'on ne lui répondait qu'un oui & qu'un non assez sec, j'entends, dit-elle, ceci est un sacrifice, & comme elle se levait Madame de Montespan l'arrêta, charmée qu'elle eut pénétré le mystére. La conversation n'en fut que plus vive après, & elles se dirent sans doute dans un genre différent, l'équivalent de ce que Ninon, avait dit du billet de la Chârtre.

(a) On peut juger par cet échantillon, que

(a) Monsieur de la Chârtre avait exigé un billet de Mademoiselle de lEnclos, un billet comme quoi, elle lui serait fidele pendant son absence, & étant avec un autre dans le moment le plus vif, elle s'écria le beau billet qu'a la Chârtre.

le Roi n'était pas incapable de délicateſſe & que Madame de Monteſpan n'était pas en droit de lui reprocher, comme elle lui reprocha une fois, de n'être point amoureux d'elle, mais de ſe croire ſeulement redevable au public d'être aimé de la plus belle femme de ſon Royaume. Il eſt vrai que le Roi n'était point l'homme du monde le plus fidele en amour, & qu'il a eu pendant ſon commerce avec Madame de Monteſpan, quelques autres avantures galantes dont elle ſe ſouciait peu, & elle n'en parlait que par humeur ou pour ſe divertir.

Je ne ſçais pourtant ſi Madame de Soubiſe lui fut auſſi indifférente, quoiqu'elle parut ne s'en pas ſoucier. Madame de Monteſpan découvrit cette intrigue, par l'affectation que Madame de Soubiſe avait de mettre de certains pendans d'oreilles d'émeraudes, les jours que Monſieur de Soubiſe allait à Paris. Sur cette idée elle obſerva le Roi, le fit ſuivre & il ſe trouva que c'était effectivement le ſignal du rendez-vous.

Madame de Soubize avait un mari qui ne reſſemblait en rien à celui de Madame de Monteſpan & pour lequel il fallait avoir des ménagemens. D'ailleurs Madame de Soubiſe était trop

ſolide

ſolide pour s'arrêter à des délicateſſe de ſentiment, que la force de ſon eſprit & la froideur de ſon tempérament lui feraient regarder comme des faibleſſes honteuſes, uniquement occupée des intérêts & de la grandeur de ſa maiſon, tout ce qui ne s'oppoſait pas à ſes vues lui était indiférent.

Madame de Soubize a ſoutenu ſon caractère & ſuivi les mêmes idées dans le mariage de Monſieur ſon Fils, avec l'héritiere de la maiſon de Ventadoux. Veuve du prince de Turenne dernier mort, les diſcours du public & la mauvaiſe conduite effective de la perſonne ne l'arrêtérent pas, elle penſa ce que Madame Cornuel en dit alors, que ce ſerait un grand mariage dans un ſiécle.

Pour dire la vérité, je crois que Madame de Soubiſe & Madame de Monteſpan n'aimaient guere plus le Roi l'une que l'autre. Toutes deux avaient de l'ambition, la premiere pour ſa famille, la ſeconde pour elle même. Madame de Soubiſe voulait élever ſa maiſon & l'enrichir; Madame de Monteſpan voulait gouverner & faire ſentir ſon autorité. Mais je ne pouſſerai pas plus loin le paralléle, je dirai ſeulement que ſi l'on en excepte la beauté & la taille,

qui pourtant n'étaient en Madame de Soubiſe que comme un beau tableau ou une belle ſtatue, elle ne devait pas diſputer un cœur avec Madame de Monteſpan. Son eſprit uniquement porté aux affaires rendait ſa converſation froide & platte. Madame de Monteſpan au contraire rendait agréables les matieres les plus ſérieuſes, anobliſſait les plus communes. Auſſi je crois que le Roi n'a jamais été fort amoureux de Madame de Soubiſe & que Madame de Monteſpan aurait eu tort d'en être inquiette. Bien des gens ont crû le Cardinal de Rohan fils du Roi ; mais s'il y a eu un des enfans de Madame de Soubiſe qui fut de lui, il eſt mort il y a long-tems.

Malgré ces infidélités du Roi, j'ai ſouvent entendu dire que Madame de Monteſpan aurait toujours conſervé du crédit ſur ſon eſprit, ſi elle avait eu moins d'humeur & ſi elle avait moins compté ſur l'aſcendant qu'elle croyait avoir. L'eſprit qui ne nous apprend pas à vaincre notre humeur, devient inutile quand il faut ramener les mêmes gens qu'elle a écarter, & ſi les caractéres doux ſouffrent plus long-tems que les autres, leur fuites eſt ſans retour.

Le Roi trouva une grande différence dans l'humeur de Madame de Maintenon, il trouva une femme toujours modeſte, toujours maîtreſſe d'elle même, toujours raiſonnable & qui joignait encore à des qualités ſi rares les agrémens de l'eſprit & de la converſation.

Mais elle eut à ſouffrir avant de s'être fait connaitre. Il eſt aiſé de juger qu'une femme dont l'humeur eſt plus forte que l'envie de plaire à ſon maître & à ſon amant ne ménage pas une amie qu'elle croit lui devoir être ſoumiſe. Il paraît même que la mauvaiſe humeur de Madame de Monteſpan augmentait à proportion de la raiſon & de la modération qu'elle découvrait dans Madame de Maintenon. Et peut-être a meſure que le Roi revenait des préventions qu'il avait eu contr'elle. Il était cependant bien dificile qu'on put prévoir les ſuites qu'auraient un jour ces commencemens d'eſtime.

Je rapporterai ici quelques fragmens des lettres que Madame de Maintenon écrivait à l'Abbé Gobelin, on y verra mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce qu'elle eut à ſouffrir, & quels étaient ſes véritables ſentimens. Il eſt vrai qu'il ſerait à déſirer que ces lettres fuſſent datées. Mais les cho-

ses marquent assez le temps où elles ont été écrites.

« Madame de Montespan, & moi avons eu » une conversation fort vive ; elle en a rendu » compte au Roi à sa mode, & je vous avoue » que j'aurai bien de la peine à demeurer dans » un état où j'aurai tous les jours de pareilles » avantures. Qu'il me serait doux de me re- » mettre en liberté ! j'ai eu mille fois envie d'ê- » tre Religieuse. Mais la peur de m'en repen- » tir m'a fait passer par dessus des mouvemens » que mille personnes auraient appellés voca- » tion . . . . Je ne sçaurais comprendre que » la volonté de Dieu, soit que je souffre de Ma- » dame de Montespan. Elle est incapable d'a- » mitié, & je ne puis m'en passer. Elle ne sçaurait » trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve » sans me hair, elle me redonne au Roi, comme » il lui plait & m'en fait perdre l'estime. Je » suis avec lui sur le pied d'une bisarre qu'il faut » ménager. „ (dans une autre lettre.) " Il se „ passe ici des choses terribles entre Madame de „ Montespan & moi, le Roi en fut hier témoin (*a*)

NB. (*a*) Toutes les lettres de Madame de Maintenon à son Confesseur font bien voir le caractère de la dévote ambitieuse & celui du Prêtre à qui elle en rend compte.

„ & ces procédés là joints aux maux continuels
„ de ſes enfans, me mettent dans un état que
„ je ne pourrai long-temps ſoutenir. "

C'eſt apparemment à cette lettre qu'il faut rapporter ce que j'ai oui raconter à Madame de Maintenon, qu'étant un jour avec Madame de Monteſpan dans une priſe la plus violente du monde, le Roi les ſurprit, & les voyant toutes deux fort échauffées, il demanda ce qu'il y avait. Madame de Maintenon prit la parole, d'un grand ſang froid, & dit au Roi; ſi votre Majeſté, veut paſſer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre. Le Roi y alla, Madame de Maintenon le ſuivit, & Madame de Monteſpan demeura ſeule. Sa tranquilité en cette occaſion parait très ſurprenante, & j'avoue que je ne la pourrais croire, s'il m'était poſſible d'en douter.

Quand Madame de Maintenon ſe vit tête à tête avec le Roi, elle ne diſſimula rien, elle peignit l'injuſtice & la dureté de Madame de Monteſpan d'une maniere vive, & fit voir combien elle avait lieu d'en appréhender les effets. Les choſes qu'elle citait, n'étaient pas inconnues du Roi, mais comme il aimait encore Mada-

me de Montespan, il chercha à la justifier & pour faire voir qu'elle n'avait pas l'ame si dure, il dit à Madame de Maintenon, ne vous êtes vous pas souvent appercue que ses beaux yeux se remplissent de larmes lors qu'on lui raconte quelqu'action généreuse & touchante? Avec cette disposition, il est à présumer, comme je l'ai dit, que si Madame de Montespan eut voulu, elle aurait encore gouverné long-temps ce Prince.

Cette conversation de Madame de Maintenon avec le Roi, fut suivie de plusieurs autres: mais le mariage de Monseigneur, fit trouver à Madame de Maintenon, dans la maison de Madame la Dauphine, une porte honorable pour se soustraire à la tirannie de Madame de Montespan.

Cependant avant de quitter le chapitre des choses qui la regardent, la vérité m'oblige de convenir d'après Madame de Maintenon, que si Madame de Montespan avait des défauts, elle avait aussi de grandes qualités. Sensible à la bonne gloire, elle laissait à Madame de Thianges sa sœur le soin de se prévaloir des avantages de la naissance, & se mocquait souvent de son entêtement sur ce chapitre.

Mais puiſque je parle de Madame de Thianges, je dirai un mot des trois ſœurs.

Madame de Monteſpan, diſait Monſieur l'Abbé Tétu, parle comme une perſonne qui lit, Madame de Thiange comme une perſonne qui rêve, & Madame de Fontevrault comme une perſonne qui parle. Il pouvait avoir raiſon ſur les deux autres, mais il avait tort ſur Madame de Monteſpan, dont l'éloquence était ſans affectation.

Je n'ai point eu l'honneur de connaître Madame l'Abbeſſe de Fontevrault. Je ſçais ſeulement par tous les gens qui l'ont connue, qu'on ne pourrait raſſembler dans la même perſonne, plus de raiſon, plus d'eſprit & plus de ſçavoir. Son ſçavoir fut même un effet de ſa raiſon. Religieuſe ſans vocation, elle chercha un amuſement convenable à ſon état, mais ni les ſciences, ni la lecture, ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avait de naturel.

Madame de Thianges, folle ſur deux chapitres, celui de ſa perſonne & celui de ſa naiſſance, d'ailleurs dénigrante & mocqueuſe, avait pourtant une ſorte d'eſprit, beaucoup d'éloquence & rien de mauvais dans le cœur, elle condamnait même ſouvent les injuſtices & la dureté de Mada-

me ſa ſœur & j'ai oui dire à Madame de Maintenon qu'elle avait trouvé en elle de la conſolation dans leurs démélés.

Il y aurait des contes à faire à l'infini ſur les deux points de ſa folie : mais il ſuffira de dire pour celle de ſa maiſon qu'elle n'en admettait que deux en France, la ſienne & celle de la Rochefoucault (a) & que ſi elle ne diſputait pas au Roi l'illuſtration elle lui diſputait quelques fois l'ancienneté parlant à lui-méme. Quant à ſa perſonne elle ſe regardait comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure que pour la délicateſſe des organes qui compoſaient ſa machine & pour réunir les deux objets de ſa folie, elle s'imaginait que ſa beauté & la perfection de ſon tempérammement procédaient de la différence que la naiſance avait mis entre elle & le commun des hommes.

Madame de Thianges était l'ainée de plus de dix ans de Madame de Monteſpan & je ne ſais comment il ſe pouvait faire qu'ayant été élévées par une mére ſévére, elles priſſent tant de liberté.

(a) Elle diſtinguait la maiſon de la Rochefoucault des autres en faveur des fréquentes alliances qu'elle a eue avec la maiſon de la Rochefaucault.

Je n'en ferais pas étonné de la part de Mr. le Duc & de Mr. Mortemart leur pére qui, je crois, n'était pas fort fcrupuleux & dont j'ai entendu raconter plufieurs bons mots qui font autant de preuves & de la mauvaife humeur de la femme & du libertinage du mari: Tel que celui-ci. Monfieur de Montefpan étant rentré fort tard à fon ordinaire, fa femme qui l'attendait lui dit: d'où venez-vous? Pafferez-vous votre vie avec des Diables? A quoi Monfieur de Mortemart repondit, je ne fçais d'où je viens, mais je fçais que mes Diables font de meilleure humeur que votre bon Ange.

J'ai oui dire au feu Roi que Madame de Thianges s'échappait fouvent de chez elle pour le venir trouver lorfqu'il déjeunoit avec des gens de fon âge. Elle fe mettait avec eux à table en perfonne perfuadée qu'on n'y (*a*) vieillit point. Cette éducation ne devait point contribuer à la bien marier: cependant elle époufa Monfieur le Marquis de Thianges de la maifon de Damas & elle lui apporta en dot le dénigrement qu'elle avait pour tout ce qui n'était pas de fon fang ni dans fon alliance & comme les terres de la maifon de Thian-

NB. (*a*) C'eft elle qui la premiere a dit qu'on ne vieillit point à table, c'etait une maxime du célébre gourmant Brouffin avant que Madame de Thiange fut au monde.

ges font en Bourgogne où elle fit quelque sé_
jour, l'ennuy qu'elle y eut, lui inſpira une averſion
pour tous les Bourguignons qu'elle conſerva juſ-
qu'à la fin de ſes jours : en ſorte que la plus
grande injure qu'elle pouvait dire à quelqu'un
était de l'appeller Bourguignon. Elle eut de ce
mariage un fils & deux filles ; mais elle ne vit
dans ce fils que cette Province qu'elle déteſtait &
dans ſa fille ainée que ſa propre perſonne qu'elle
adorait. Elle la maria au Duc de Nevers, la ca-
dette épouſa le Duc de Sforce & partit auſſi-
tôt après ſon mariage pour l'Italie, dont elle ne
revint qu'après la décadence de la faveur de Ma-
dame de Monteſpan. Je l'ai vue à ſon retour
encore aſſez jeune pour juger de ſa beauté. Mais
elle n'avait que de la blancheur, d'aſſez beaux yeux
& un nez tombant dans une bouche fort vermeille
qui fit dire à Monſieur de Vendôme qu'elle reſ-
ſemblait à un Perroquet qui mange une ceriſe.

Madame de Thianges n'avait pas tort d'ad_
mirer Madame de Nevers, tout le monde l'admi-
rait avec elle, mais perſonne ne trouvait qu'elle
lui reſſemblat comme elle ſe l'imaginait. Madame
de Monteſpan fit ce qu'elle put pour inſpirer au
Roi du goût pour ſa niéce : mais il ne donna pas

dans le piege, soit qu'on s'y prit d'une maniere trop grossiere capable de le révolter, ou que sa beauté n'eut pas fait sur lui l'effet qu'elle produisait dans tous ceux qui la regardaient.

Au défaut du Roi, Madame de Nevers se contenta de Monsieur le Prince qu'on appellait en ce tems là Monsieur le Duc. L'esprit, la galanterie, la magnificence quand il était amoureux réparaient en lui une figure qui tenait plus du gnome que de l'homme. Il a masqué sa galanterie pour Madame de Nevers par une infinité de traits, mais je ne parlerai que de celui-ci. Monsieur de Nevers avait accoutumé de partir pour Rome de la même maniere dont on va souper à ce qu'on appelle aujourd'hui une guinguette & on avait vu Madame de Nevers monter en carrosse persuadée qu'elle allait seulement se promener, entendre dire à son cocher *à Rome.* Mais comme avec le temps elle connut mieux Monsieur son mari & qu'elle se tenait plus sur ses gardes, elle découvrit qu'il était sur le point de lui faire faire encore le même voyage & en avertit Monsieur le Prince, lequel aussi fertile en inventions que magnifique, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses goûts, pensa par la connaissance qu'il avait du génie & du caractére de Monsieur de Nevers qu'il fallait

employer ſon talent ou réveiller ſa paſſion pour les vers. Il imagina donc de donner une fête à Monſeigneur à Chantilly. Il la propoſa, on l'accepta. Il alla trouver Monſieur de Nevers & ſuppoſa avec lui un extreme embarras pour le choix du Poëte qui ferait les paroles du divertiſſement, lui demandant en grace de lui en trouver un & de le vouloir conduire, ſur quoi Mr. de Nevers s'ofrit lui-même comme Monſieur le Prince l'avait prévu. Enfin la fête ſe donna, elle coûta plus de cent mille écus & Madame de Nevers n'alla point à Rome. *

Pour terminer l'article des nieces de Madame de Monteſpan je parlerai ſuccintement de l'ainée des filles du Maréchal de Vivonne ſon frere, la ſeule qui ait parut à la cour du temps de ſa faveur. Elle épouſa le Prince d'Elbeuf par les ſoins & les répréſentations continuelles de Madame de Maintenon à qui elle fit pitié, car je ne ſais pas par qu'elle fatalité Madame ſa tante eut tant de peine à l'établir. Rien cependant ne lui manquait, beauté, eſprit, agrément; & Madame de Monteſpan quoiqu'elle ne l'aimat pas, ne l'a jamais blamée, que ſur ce qu'elle n'avait pas, diſait-elle l'air aſſez

---

NB. * Mr. le Duc pour entrer ſecretement chez Madame de Nevers dont le Mari était ſi jaloux, avait acheté deux maiſons contiguës à l'hotel de Nevers.

noble. Quant au Duc d'Elbeuf on ſait l'uſage qu'il a fait de ſa naiſſance, d'un courage qui en était digne, d'une figure aimable & d'un eſprit auquel il ne manquait que de ſavoir mieux profiter de ces grands & rares avantages de la nature. Il a paſſé ſa jeuneſſe à être le fléau de toutes les familles par ſes mauvais procédés avec les femmes & par ſe vanter ſouvent de faveurs qu'il n'avait pas reçües. Comme il n'y avait pas moyen de mettre dans ſon catalogue celles de Me. ſa femme, il ſemble qu'il ait voulu s'en dédomager par les diſcours qu'il en a tenus & par une conduite fort injuſte à ſon égard.

Madame de Maintenon conſerva avec le Duc d'Elbeuf une liberté qu'elle avait priſe dans la maiſon de Madame de Monteſpan où on ne l'appellait en badinant que *le goujat* pour marquer la vie qu'il menait & la compagnie qu'il voyait & elle lui a fait ſouvent des reprimandes auſſi juſtes que bien reçües. Le Roi avait du faible pour ce Prince & lui parlait avec bonté, lui pardonnait ſes fautes, & ne lui a preſque jamais rien refuſé de ce qu'il lui demandait, mais enfin Madame ſa femme n'a pas été heureuſe & Madame de Monteſpan ne l'a pas aſſez ſoutenue dans ſes peines domeſtiques.

Je reviens au caractere de la tante dont la dureté a paru dans des occasions où il est rare d'en montrer & plus singulier encore d'en tirer vanité. Un jour que le carrosse de Madame de Montespan passa sur le corps d'un pauvre homme sur le pont de Saint Germain, Madame de Montausier, Madame de Richelieu, Madame de Maintenon & quelques autres qui étaient avec elles en furent effrayées & saisies comme on l'est d'ordinaire en de pareilles occasions; la seule Madame de Montespan ne s'en émut pas & elle reprocha même à ces Dames leur faiblesse. Si c'était leur disait-elle, un effet de la bonté de votre cœur & une véritable compassion, vous auriez le même sentiment en apprenant que cette avanture est arrivée loin comme près de vous.

Elle joignit à cette dureté de cœur * une raillerie continuelle & elle portait des coups dangereux à ceux qui passaient sous ses fenêtres pendant qu'elle était avec le Roi. L'un était, disait-elle, si ridicule, que ses meilleurs amis pouvaient s'en mocquer sans manquer à la morale; l'autre qu'on disait être honnête homme, oui, reprenait-elle, il

---

* Comment accorder cette dureté avec les larmes compatissantes & généreuses dont elle parle page 50?

faut lui ſavoir gré de ce qu'il le veut être ; un troiſieme reſſemblait au Valet de carreau ,, ce qui donna même à ce dernier un ſi grand ridicule qu'il a fallu depuis tout le manege d'un manſeau pour faire la fortune qu'il a faite, car elle ne s'en tenait pas à la critique de ſon ajuſtement, elle ſe mocquait auſſi de ſes phraſes & n'avait pas tort.

Ces choſes peuveut paſſer pour des bagatelles, & elles le ſont en effet entre des particuliers, mais il n'en eſt pas de même quand il eſt queſtion du maître. Ces bagatclles & ces traits ſatyriques reviennent dans des occaſions importantes & déciſives pour la fortune. En un mot on ne paraiſſait gueres impunément ſous les yeux de Madame de Monteſpan & ſouvent un courtiſan ſatisfait de s'être montré, n'en a retiré qu'un mauvais office dont il a été perdu ſans en démêler la cauſe.

Mais malgré ces défauts, Madame de Monteſpan avait des qualités peu communes, de la grandeur d'ame & de l'élévation dans l'eſprit. Elle le fit voir dans les ſujets qu'elle propoſa au Roi pour l'éducation de Monſeigneur : elle ne ſongea pas ſeulcment au tems préſent, mais à l'idée que la poſtérité aurait de cette éducation par le

choix de ceux qui devaient y contribuer. Car en effet ſi on conſidére le mérite & la vertu de Monſieur de Montauſier, (*a*) l'eſprit & le ſavoir de Monſieur de Meaux, qu'elle haute idée n'aura-t-on pas & du Roi qui fait éléver ſi dignement ſon fils & du Dauphin qu'on croira ſçavant & habile parce qu'il le devait être ?

On ignorera les détails qui nous ont fait connaître l'humeur de Monſieur de Montauſier & qui l'ont fait voir plus propre à rebuter un enfant tel que Monſeigneur, né doux, pareſſeux & opiniatre, qu'à lui inſpirer les ſentiments qu'il devait avoir.

La maniere rude avec laquelle on le forçait d'étudier lui donna un ſi grand dégoût pour les livres qu'il prit la réſolution de n'en jamais ouvrir quand il ſerait ſon Maître· Il a tenu parole, mais comme il était bien né, & qu'il avait un bon modéle devant les yeux dans la perſonne du Roi ſon pére qu'il admirait & qu'il aimait, ſon regne aurait été heureux & tranquille parce que la paix étant faite & ſachant bien que le Roi n'avait pas envie de recommencer la guerre, il y aurait de lui méme penſé long-tems & jamais qu'avec juſtice. Il aurait ſuivi le méme plan de gouvernement,

NB. (*a*) Remarqués ce contraſte.

nous

nous n'aurions vu de changement que dans le lieu de ſon ſéjour, qu'il aurait, je crois partagé entre Paris & Meudon.

Madame de Monteſpan dans les mêmes vues pour la gloire du Roi fit choix de Monſieur Racine & de Monſieur Deſpreaux pour en écrire l'hiſtoire, ſi c'eſt une flaterie on conviendra qu'elle n'eſt pas d' une femme commune, ni d'une maîtreſſe ordinaire.

Cependant Madame de Monteſpan s'apperçut que le Roi lui échappait, lorſque le mal était ſans reméde. Elle commença à s'appuyer de Monſieur de la Rochefoucaut regardé comme un eſpece de favori. Elle mit Monſieur de Louvois dans ſes interêts & voulut enfin regagner par l'intrigue, ce qu'elle avait perdu par ſon humeur & par l'opinion où elle avait toujours été que celui dont l'eſprit eſt ſupérieur doit gouverner celui qui en a moins. Mais à quoi ſert cette prétendue ſupériorité quand les paſſions nous aveuglent & nous font prendre les plus mauvais partis ?

Le Roi ne ſavait peut-être pas ſi bien diſcourir qu'elle, quoiqu'il parlat parfaitement bien. Il penſait juſte, s'exprimait noblement & ſes réponſes les moins préparées renfermaient en peu de

mots tout ce qu'il y a de mieux à dire selon les tems, les choses & les personnes. Il avait bien plus que sa maîtresse l'esprit qui donne de l'avantage sur les autres. Jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères & les pensées : mais comme il était sage & qu'il savait combien les paroles des Rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler de choses importantes, on voyait les plus habiles & les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux & charmés de la maniere dont il s'exprimait. S'il fallait badiner, s'il faisait des plaisanteries, s'il daignait faire un compte, c'était avec des graces infinies, un tour noble & fin que je n'ai vu qu'à lui.

La principale vue de Madame de Montespan, de Monsieur de la Rochefoucaut & de Monsieur de Louvois fut de perdre Madame de Maintenon & d'en dégoûter le Roi. Mais ils s'y prirent trop tard, l'estime & l'amitié qu'il avait pour elle, avaient déjà pris de trop fortes racines. Sa conduite était d'ailleurs trop bonne & ses sentiments trop purs pour donner le moindre prétexte à l'envie & à la calomnie.

J'ignore les détails de cette cabale dont Madame de Maintenon ne m'a parlé que très légérement & seulement en personne qui sait oublier les injures, mais qui ne les ignore pas.

Si j'ai dis que Monsieur de la Rochefoucaut était une espèce de favori, c'est que depuis la disgrace de Monsieur de Lauzun, causée par la maniere insolente dont il parla au Roi, après la rupture de son mariage, avec Mademoiselle, ce Prince avait pris la résolution de n'en jamais avoir; c'est-à-dire, de favori déclaré. Ainsi Monsieur de la Rochefoucaut eut tous les avantages de la faveur par les bienfaits, & le Roi se garantit des inconvénients attachés à cette qualité.

Monsieur de Lauzun peu content d'épouser Mademoiselle, voulut que le mariage se fit de couronne à couronne. Et par de longs & vains préparatifs, il donna le loisir à Monsieur le Prince d'agir & de faire revoquer la permission que le Roi lui avait accordée, pénétré de douleur, il ne garda plus de mesures & se fit arrêter & conduire dans une longue & dure prison * par la maniere dont il parla à son maître.

NB. * Beaucoup trop dure sans doute.

Sans cette folle vanité le mariage se serait fait. Le Roi avec le temps aurait calmé le Prince & Monsieur de Lauzun se serait vu publiquemeut le mari de la petite fille d'Henri IV. refusée à tant de Princes & de Rois pour ne les pas rendre trop puissants. Il se serait vu cousin germain de son maître. Quelle fortune détruite en un moment par une gloire mal placée ?

Peut-être aussi n'avait-il plû à Mademoiselle que par ce même caractère audacieux & pour avoir été le seul homme qui eut osé lui parler d'amour, * mais comme cet événement est écrit partout, je ne me suis arrêté que par la singularité.

Mademoiselle faible & sujette à des mouvements violents qu'elle soutenait mal ne cacha pas sa douleur. Après la rupture de son mariage elle se mit au lit & reçut des visites comme une veuve désolée & j'ai oui dire à Madame de Maintenon qu'elle s'écriait dans son désespoir. *Il serait là. Il serait là.* C'est-à-dire il serait dans mon lit, car elle montrait sa place vuide.

On a prétendu mal à propos que Monsieur de

NB. * Par les mémoires de Mademoiselle, il est manifeste que ce fut elle qui en parla la premiere.

Lauzun avait été bien avec Madame de Monteſpan avant qu'elle fut maîtreſſe du Roi. Rien n'eſt plus faux, ſi j'en crois ce que Madame de Maintenon m'en a ſouvent dit.

Par la ſuite des temps Mademoiſelle négotia avec Madame de Monteſpan pour le retour de Monſieur de Lauzun & c'eſt en cette conſidération qu'elle fit une donation à Monſieur le Duc du Maine de la ſouveraineté de Dombes & du Comté d'Eu. Mais Monſieur de Lauzun ne fit que ſaluer le Roi, & vécut enſuite à Paris juſqu'à la révolution d'Angleterre dont je parlerai ailleurs.

Monſeigneur fut marié en 1680 & Madame de Maintenon entrant en charge en ce tems-là, n'eut plus rien à démêler avec Madame de Monteſpan. Elles ne ſe voyaient plus l'une chez l'autre, mais partout où elles ſe rencontraient, elles ſe parlaient & avaient des converſations ſi vives & ſi cordiales en apparence, que qui les aurait vues ſans être au fait des intrigues de la Cour, aurait cru qu'elles étaient les meilleurs amies du monde.

Ces converſations roulaient ſur les enfants du Roi pour leſquels elles ont toujours agi de concert. L'habitude & le goût qu'elles avaient l'une & l'autre pour leur eſprit faiſait auſſi qu'elles

avaient du plaisir à s'entretenir quand l'occasion s'en présentait.

Je me souviens à propos de ce goût indépendant de leurs procedés & de leurs mécontentements qu'elles se trouvérent embarquées à faire un voyage de la Cour dans le même carrosse, & je crois tête à tête. Madame de Montespan prit la parole & dit à Madame de Maintenon: *ne soyons pas la dupe de cette affaire-ci, causons, comme si nous n'avions rien à démêler, bien entendu*, ajouta-t-elle *que nous ne nous en aimerons pas davantage, & que nous reprendrons nos démêlés au retour.* Madame de Maintenon accepta la proposition & elles se tinrent parole en tout.

Le Roi avant de nommer Madame de Maintenon seconde Dame de la Cour de Madame la Dauphine, eut la politesse pour Madame la Maréchalle de Rochefort de lui demander, si cette compagne ne lui ferait point de peine en l'assûrant en même tems qu'elle ne se mêlerait pas de la garde-robbe.

La conduite de Madame de Maintenon ne démentit pas ces assûrances. Sa faveur occupait tout son tems & son caractère encore plus que sa faveur ne lui permettait pas d'agir d'une autre maniére.

Madame la Ducheſſe de Richelieu fut faite Dame d'honneur de Madame la Dauphine, Madame de Maintenon & même Madame de Monteſpan dans tous les tems avaient inſpiré au Roi une ſi grande conſidération pour elle, qu'il ne voulut pas lui donner le dégoût d'avoir une ſur-Intendante au deſſus d'elle.

Il fit auſſi Monſieur de Richelieu Chevalier l'honneur pour lui faire plaiſir. Voici, je crois, l'occaſion de parler de l'hôtel de Richelieu, comme je l'ai promis.

* Madame de Richelieu, ſans biens, ſans beauté, ſans jeuneſſe, & même ſans beaucoup d'eſprit, avait épouſé par ſon ſavoir faire, au grand étonnement de toute la Cour & de la Reine mére qui s'y oppoſa, l'héritier du Cardinal de Richelieu un homme révêtu des plus grandes dignités de l'Etat, parfaitement bien fait, & qui par ſon âge aurait pu être ſon fils, mais il était aiſé de s'emparer de l'eſprit de Monſieur de Richelieu. Avec de la douceur & des louanges ſur ſa figure, ſon eſprit & ſon caractère, il n'y avait rien qu'on ne put obte-

NB. * Anne Marguerite d'Acigné fille de Jean Léonard d'Acigné, Comte de grand Bois, morte en 1698.

nir de lui ; il fallait ſeulement prendre garde à ſa légéreté naturelle , car il goûtait & ſe dégoûtait facilement. Madame de Maintenon m'a-dit que ſes amis s'appercevaient même de la place qu'ils avaient dans ſon cœur par celle que leurs portraits occupaient dans ſa chambre au commencement d'une connaiſſance & d'une amitié. Il faiſait auſſitôt peindre ceux qu'il croyait aimés, les mettait au chevet de ſon lit, & peu aprés ils cédaient leurs places à d'autres , reculaient juſqu'à la porte, gagnaient l'antichambre & puis le grenier & enfin il n'en était plus queſtion.

Madame de Richelieu continua après ſon mariage à ménager les faibleſſes & à ſupporter les caprices de Monſieur ſon mari , elle le voyait ſe ruiner à ſes yeux par ſes jeux & ſa dépenſe ſans jamais en faire paraître un inſtant de mauvaiſe humeur. L'un & l'autre avaient du goût pour les gens d'eſprit & ils en raſſemblaient chez eux , comme le Maréchal d'Albret. Ce qu'il y avait de meilleur à Paris en hommes & en femmes y venait, & c'était à peu-près les mêmes gens, excepté que l'Abbé Tétu intime ami de Madame de Richelieu dominait

à l'hôtel de Richelieu & s'en croyait le Voiture. C'était un homme plein de ſon propre mérite d'un ſçavoir médiocre & d'un caractère à ne pas aimer la contradiction, auſſi ne goûtait-il pas le commerce des hommes, il aimait mieux briller ſeul au millieu d'un cercle de Dames auxquelles il en impoſait, ou qu'il flattait plus ou moins ſelon qu'elles lui plaiſaient : il faiſait des vers médiocres & ſon ſtile était plein d'antithèſes & de pointes.

Le commerce de l'Abbé Tétu avec les femmes a nui à ſa fortune & le Roi n'a jamais pu ſe reſoudre à le faire Evêque. Je me ſouviens qu'un jour Madame d'Hudicourt parla en ſa faveur & ſur ce que le Roi lui dit qu'il n'était pas aſſez homme de bien pour conduire les autres, elle répondit, Sire, il attend pour le devenir que vous l'ayez fait Evêque.

Madame de Coulanges femme de celui qui a tant fait de chanſons, augmentait la bonne compagnie de l'Hôtel de Richelieu, elle avait une figure & un eſprit agréable, une converſation remplie de traits vifs & brillants & ce ſtile lui était ſi naturel que l'Abbé Gobelin * dit après

---

NB. * Quel Gobelin qu'un homme qui pour divertir

une Confeſſion générale qu'elle lui avait faite ; chaque péché de cette Dame eſt une Epigramme. Perſonne en effet après Madame de Cornuel n'a plus dit de bons mots que Madame de Coulanges.

Monſieur de Barillon amoureux de Madame de Maintenon, mais mal traité comme amant & fort eſtimé comme ami, n'était pas ce qu'il y avait de moins bon dans la ſocieté. Je ne l'ai vu qu'au retour de ſon ambaſſade d'Angleterre, après laquelle il trouva Madame de Maintenon au plus haut point de ſa faveur, & comme il vit un jour le Roi & toute la Cour empreſſé au tour d'elle, il ne put s'empécher de dire tout haut. *Avais-je grand tort* ? Mais piqué de ne la pouvoir aborder, il dit auſſi un autre jour ſur le rire immodéré & le bruit que faiſaient les Dames qui étaient avec elle. Comment une perſonne d'autant d'eſprit & de goût peut-elle s'accommoder du rire & de la bavarderie d'une récréation de couvent telle que me paraît la converſation de ces Dames ? Ce diſcours rapporté à Ma-

---

la compagnie caractériſe les confeſſions de ſes dévotes ! Quel directeur de Madame de Maintenon ! Il avait beſoin d'être dirigé par elle, auſſi l'était-il.

dame de Maintenon ne lui déplût pas : elle en ſentit la vérité.

Le Cardinal d'Eſtrée n'était pas moins amoureux dans ces tems dont je parle & il a fait pour Madame de Maintenon beaucoup de choſes galantes qui ſans toucher ſon cœur plaiſaient à ſon eſprit. *

Monſieur de Guillerague par la conſtance de ſon amour, ſon eſprit & ſes chanſons doit auſſi trouver place dans le catalogues des adorateurs de Madame de Maintenon, enfin je n'ai rien vu, ni rien entendu dire de l'Hôtel de Richelieu qui ne donnat également une haute opinion de ſa vertu & de ſes agréments.

Mademoiſelle de Pons & Mademoiſelle d'Aumale depuis Madame d'Hudicourt & Madame la Maréchalle de Shomberg avaient auſſi leurs amants déclarés, ſans que la réputation de cette derniere en ait reçu la moindre atteinte & ſi l'on a parlé différemment de Madame d'Hudicourt, c'eſt qu'on ne regardait pas alors un amour déclaré qui ne produiſait que des galanteries publiques, comme des affaires dont on

---

NB. * Voila bien de la galanterie, tant profane que ſacerdotale?

ſe cache & dans leſquelles on apporte du myſtère.

Madame de Shomberg était précieuſe, Mademoiſelle de Pons biſarre, naturelle, ſans jugement, pleine d'imagination, toujours nouvelle & divertiſſante; telle enfin que Madame de Maintenon m'a dit plus d'une fois; Madame d'Hudicourt n'ouvre pas la bouche ſans me faire rire, cependant je ne me ſouviens pas, depuis que nous nous connaiſſons de lui avoir entendu dire une choſe que j'euſſe voulu avoir dite. *

Il eſt tems de ſortir de l'Hôtel de Richelieu pour retourner à la Cour, & reprendre ce que j'avais commencé à dire de la maiſon de Madame la Dauphine de Baviere où Madame de Maintenon eut beaucoup de part, tant au choix de Madame la Ducheſſe de Richelieu, qu'à l'égard des autres charges. Cependant Madame de Richelieu n'aima Madame de Maintenon

---

NB. * Madame de Caylus ſe répete ici, c'eſt une preuve de la négligence & de la ſimplicité dont elle écrivait ces mémoires qui ne ſont en effet que des ſouvenirs ſans ordre.

que dans la mauvaise fortune & dans le repos d'une vie oisive. La vue d'une faveur qu'elle croyait mériter mieux quelle, l'emporta sur le goût naturel, l'estime & la reconnaissance. La premiere place dans la confidence du Roi, parut à ses yeux un vol qu'elle ne put pardonner à son amie, mais désespérant d'y parvenir elle se tourna du côté de Madame la Dauphine. & par des craintes, des soupçons & mille fausses idées elle contribua à l'éloignement que cette Princesse eut pour le monde. Madame la Dauphine voyait la nécessité d'être bien avec la Favorite pour être bien avec le Roi son beau-pere: mais la regardant en même tems comme une personne dangereuse dont il fallait se défier elle se détermina à la retraite où elle était naturellement portée & ne découvrit qu'après la mort de Madame de Richelieu dans un éclaircissement qu'elle eut avec Madame de Maintenon la fausseté des choses qu'elle lui avait dites. Etonnée de la voir aussi affligée elle marqua sa surprise & par l'enchainement de la conversation elle mit au jour les mauvais procédés de cette infidele amie. *

NB. * La véritable raison fut que Madame de Ri-

Si cet éclairciſſement fournit à Madame de Maintenon un motif de conſolation, elle ne put voir ſans douleur combien elle avait été abuſée : mais il produiſit un changement favorable dans l'eſprit de Madame la Dauphine, elle ſongea dans ce moment à s'attacher plus étroitement à Madame de Maintenon. Elle lui propoſa de remplir la place de Madame de Richelieu & elle le demanda au Roi comme une choſe qu'elle déſirait paſſionément.

Le Roi avait eu la même penſée & ce fut ſon premier mouvement lorſqu'il apprit la mort de Madame de Richelieu : mais Madame de Maintenon refuſa conſtamment un honneur que ſa modeſtie lui faiſait regarder comme au deſſus d'elle. C'eſt ſans doute ce qu'elle veut dire dans une de ſes lettres à Monſieur d'Aubigné que j'ai lue & qui eſt à St. Cir, & comme je ſuis perſuadée qu'on ne pourrait jamais la faire ſi bien parler qu'elle

---

chelieu qui avait protegé autrefois Madame Scaron ne put ſupporter d'être totalement éclipſée par Madame de Maintenon.

parle elle méme ; je vais copier l'article de cette lettre qui répond au ſujet dont je parle

„ Je ne pourrais vous faire connétable quand „ je le voudrais : & quand je le pourrais je ne „ le voudrais pas. Je ſuis incapable de vouloir „ demander rien que de raiſonnable à celui à qui „ je dois tout & que je n'ai pas voulu qui fit „ pour moi-même une choſe au deſſus de moi. „ Ce ſont des ſentimens dont vous patiſſés peut- „ être, mais peut-être auſſi ſi je n'avais pas le „ fond d'honneur qui les inſpire je ne ſerais „ pas où je ſuis. Quoiqu'il en ſoit vous êtes „ heureux ſi vous êtes ſage. "

Ce refus fit beaucoup de bruit à la Cour : on y trouva plus de gloire que de modeſtie & j'avoue que mon enfance ne m'empêcha pas d'en porter le même jugement. Je me ſouviens que Madame de Maintenon me fit venir à ſon ordinaire pour voir ce que je penſais : elle me demanda ſi j'aimais mieux être la niéce de la dame d'honneur, que la niéce d'une perſonne qui refuſerait de l'être. A quoi je répondis ſans balancer que je trouvais celle qui refuſait infiniment au deſſus de l'autre : & Madame de Maintenon contente de ma réponſe m'embraſſa.

Il fallut donc choiſir une autre dame d'honneur : mais comme Madame de Navailles avait dégouté le Roi de celles qui avaient de la fermeté, & qui pouvaient être trop clair voyantes, celles qui lui ſuccedérent, à l'exception de Madame de Richelieu, le dégoutérent à leur tour de la douceur & du manque d'eſprit. Il était cependant difficile de trouver dans la même perſonne, titres, vertu, Eſprit, repréſentation. Et le nombre des Ducheſſes quelque grand qu'il ſoit, étant pourtant limité, le Roi fut embaraſſé dans ce choix : Madame de Maintenon eſſaya inutilement de le déterminer en faveur de Madame la Ducheſſe de Créquy dame d'honneur de la feüe Reine, elle n'en tira que cette réponſe, *Ah Madame changeons au moins de ſotte.* L'occaſion lui parut alors trop favorable pour la Ducheſſe d'Arpajon ſon ancienne amie & ſœur du Marquis de Beuvron (auquel elle était bien aiſe de faire plaiſir) pour ne la pas propoſer, le Roi l'accepta, & Madame d'Arpajon a parfaitement rempli l'idée qu'on avait d'elle.

Madame de Maintenon plaça encore dans la maiſon de Madame la Dauphine, Madame de

Montchevreuil

Montchevreuil femme de mérite, si l'on borne l'idée du mérite à n'avoir point de galanteries. C'était une femme froide & seche dans le commerce, d'une figure triste, d'un esprit au dessous du médiocre & d'un zèle capable de dégoûter les plus dévots de la piété, mais attachée à Madame de Maintenon à qui il convenait de produire à la Cour une ancienne amie d'une réputation sans reproche avec laquelle elle avait vécu dans tous les tems sûre & secrette jusqu'au Mistère. J'ignore l'occasion & les commencements de leur connaissance, je sais seulement que Madame de Maintenon a passé souvent dans sa jeunesse plusieurs mois à Montchevreuil.

Je ne prétends pas dissimuler ce qui s'est dit sur Monsieur de Villarceaux * parent & de même maison que Madame Mont-Chevreuil. Si

---

NB. * Cet endroit était délicat a traitter, il est certain que Madame Scaron avait enlevé a Ninon Villarceaux son amant. J'ignore jusqu'à quel point Monsieur de Villarceaux poussa sa conquête, mais je sçais que Ninon ne fit que rire de cette infidélité quelle n'en sût nul mauvais gré a sa rivale, & que Madame de Maintenon aima toujours Ninon.

c'eſt par lui que cette liaiſon s'eſt formée elle ne décide rien contre Madame de Maintenon, puiſqu'elle n'a jamais caché qu'il eut été de ſes amis. elle parla pour ſon fils, & obtint le cordon bleu pour lui ; on voit même encore à St. Cir une lettre écrite à Madame de Villarceaux où elle fait le détail de l'entrée du Roi à Paris après ſon mariage dans laquelle elle parle de ce même Monſieur de Villarceaux & voici ce qu'elle en dit » Je cherchai Monſieur de Villar-» ceaux mais il avait un cheval ſi fougueux » qu'il était à vingt pas de moi avant que je le » reconnuſſe : il me parut bien & des plus » galammant habillé quoique des moins ma-» gnifiques, ſa tête brune lui ſeyait fort bien » & il avait fort bonne grace à cheval ".

Cependant quelque perſuadée que je ſois de la vertu de Madame de Maintenon, je ne ferais pas comme Monſieur de Laſſé qui pour trop affirmer un jour que ce qu'on avait dit ſur ce ſujet etait faux, s'attira une queſtion ſinguliere de la part de Madame ſa femme, fille naturelle de Monſieurs le Prince, ennuyée de la longueur de la diſpute & admirant comment Monſieur ſon mari pouvait être autant convaincu qu'il le pa-

raissait, elle lui dit d'un sang froid admirable, *comment faites vous, Monsieur pour être si sûr de ces choses la?* pour moi il me suffit d'être persuadeé de la fausseté des bruits désavantageux qui ont couru & d'en avoir assez dit pour montrer que je ne les ignore pas.

Je reviens à Madame de Montchevreuil pour la quelle toute la faveur & l'amitié de Madame de Maintenon ne put obtenir que la place de gouvernante des filles: c'etait peu pour elle, mais on y attacha des grandes distinctions: elle fut regardeé comme une quatrieme Dame qui suivait & servait Madame la Dauphine au défaut des dames d'honneur & de la dame d'atour & la chambre composeé des plus grands noms du Royaume, fut établie sur un pied différent de celle des filles de la Reine

Le Roi jeune & galant alors avait contribué aux choses peu exemplaires qui s'y étaients passeés. on sçait les démeslés qu'il eut avec Madame de Navailles pour une fenêtre qu'elle fit boucher & qu'elle suspendit par là certaines visites nocturnes que son austére vertu ne crut pas devoir tolérer. Elle dit en face au Roi qu'elle ferait sa charge, & qu'elle ne souffrirait pas que la

chambre des filles fut deshonorée : ſurquoi le Roi déclara qu'elle ſerait à l'avenir dans la dépendance de Madame la Comteſſe de Soiſſons Sur-Intendante. Madame de Navailles ſoutint toujours ſes droits avec la même fermeté & s'attira enfin une diſgrace honorable que Monſieur ſon mari voulut partager avec elle.

Ainſi le Roi inſtruit par ſa propre expérience & corrigé par les années, n'oublia, rien de ce qui pouvait mettre les filles d'honneur de Madame la Dauphine ſur un bon pied. Voici les noms & à peu-prés le caractère des ſix premieres.

Mademoiſelle de Laval avait un grand air, une belle taille, un viſage agréable & danſait parfaitement bien. On prétend qu'elle plut au Roi. Je ne ſçais ce qui en eſt, il la maria avec Monſieur de Roquelaure & le fit Duc à brevet comme l'avait été Monſieur ſon pére.

Les premieres vues de Monſieur de Roquelaure n'avaient pas été pour Mademoiſelle de Laval. La faveur de Madame de Maintenon qu'on voyait augmenter chaque jour le fit penſer à moi, mais il me demanda inutilement, Madame de Maintenon répondit que j'étais un enfant qu'elle ne ſongeait pas ſitôt à établir &

qu'il ferait bien d'épouſer Mademoiſelle de Laval. Monſieur de Roquelaure ſurpris à ce diſcours, ne put s'empêcher de dire, *pourrais-je l'épouſer avec les bruits qui courent ? qui m'aſſurera qu'ils ſont ſans fondement ?* moi reprit Madame de de Maintenon, *je vois les choſes de près & je n'ai point d'intérêt à vous tromper.* Il la crut, le mariage ſe fit, & le public moins crédule tint pluſieurs diſcours, & en fit tenir à Monſieur de Roquelaure de peu convenables. On fit auſſi des chanſons comme on ne manque jamais d'en faire à Paris ſurtout les événements

Mademoiſelle de Brion n'était pas jeune : on diſait qu'elle avait été belle ; mais il n'y paraiſſait plus. Ne pouvant donc faire uſage d'une beauté paſſée elle ſe tourna du côté de l'intrigue à quoi ſon eſprit était naturellement porté. Elle tira le ſecret de ſes Compagnes, ſe rendit néceſſaire à Monſeigneur & obtint par-là de la Cour de quoi ſe marier.

Mademoiſelle de Gontaut ſa ſœur avait de la beauté, peu d'eſprit, mais une ſi grande douceur & tant d'égalité d'humeur qu'elle s'eſt toujours fait aimer & honorer de tous ceux qui l'ont connue. Le Roi la maria au Marquis

d'Urfé, qu'il fit menin de Monſeigneur.

Mademoiſelle de Tonnére n'était pas belle, mais bien faite, folle & malheureuſe. Monſieur de Rhodès grand maitre de cérémonies encore plus fou qu'elle dans ce tems là en devint amoureux, & fit des extravagances ſi publiques pour elle, qu'il la fit chaſſer de la Cour. Mademoiſelle de Richelieu par un faux air d'auſtérité qui devenait à la mode depuis la dévotion du Roi, l'emmena à Paris d'une maniere peu convenable & qui ne fut approuvée de perſonne : elle la mit dans un caroſſe de ſuite avec des femmes de chambre.

Mademoiſelle de Rambures avait le ſtyle de la famille de Nogent dont était Madame ſa mere, vive, hardie & avec l'eſprit qu'il faut pour plaire aux hommes ſans être belle. Elle attaqua le Roi & ne lui déplut pas, C'eſt-à-dire aſſez pour lui adreſſer plutôt la parole qu'à une autre ; elle en voulut enſuite à Monſeigneur & elle réuſſi dans ce dernier projet, Madame La Dauphine s'en deſeſpera : mais elle ne devait s'en prendre qu'à elle même & à ſes façons d'agir.

Mademoiſelle de Jarnac laide & malſaine ne

tiendra pas beaucoup de place dans mes ſouvenirs. Elle vécut peu & triſtement, elle avait diſait-on un beau tein pour éclairer ſa laideur.

Mademoiſelle de Leveſtein, depuis Madame de Dangeau entra fille d'honneur à la place de Mademoiſelle de Laval : & comme j'aurai ſouvent occaſion de parler d'elle, il eſt bon de donner ici une légére idée de ſa perſonne & de ſon caractère. On ſçait qu'elle eſt de la maiſon palatine. Un de ſes ancêtres pour n'avoir épouſé qu'une ſimple demoiſelle perdit ſon rang. * & ſa poſtérité n'a plus été regardée comme des Princes Souverains, mais Meſſieurs de Leveſtein ont toujours porté le nom & les armes de la maiſon Palatine & ont été depuis Comtes de l'Empire & alliés au plus grandes maiſons de l'Allemagne.

Monſieur le Cardinal de Furſtemberg après une longue & dure priſon qu'il s'attira par ſon attachement à la France vint s'y établir, & emmena à la Cour Mademoiſelle de Leveſtein ſa niéce, celle même dont je parle, donc la

NB. * Il ne perdit point ſon rang de Prince mais ſes enfans n'en purent jouir, faute d'un diplome de l'Empereur.

beauté jointe à une taille de Nymphe qu'un Ruban couleur de feu (qu'elle portait comme les hommes portent le cordon bleu, parce qu'elle était chanoinesse) relevait encore, mais sa sagesse & sa vertu y causérent une plus juste admiration.

Cependant cette haute naissance, cette figure charmante & une vertu si rare n'a trouvé que Monsieur d'Angeau capable d'en connaitre le prix. Il était veuf & n'avait qu'une fille de son premier mariage, d'ailleurs chevalier d'honneur de Madame la Dauphine, charge qu'il avait achetée de Monsieur le Duc de Richelieu, menin de Monseigneur & un bien considérable lui donnaient tous les agrémens qu'on peut avoir à la Cour. La signature de son contrat causa d'abord quelques désagréments à Madame sa femme. Madame la Dauphine surprise qu'elle s'appellat comme elle, voulu faire rayer son véritable nom *, Madame entra dans ses sentiments; mais on leur fit voir si clairement qu'elle

NB. * Il y a une petite méprise Monsieur de Dangeau avait fait enoncer dans le contract de Baviere Levestein, on mit Levestein de Baviere.

était en droit de le porter, que ces princeſſes n'eurent plus rien à dire & même Madame a toujours rendu à Madame de Dangeau ce qui était dû à ſa naiſſance & à ſon mérite, & elle a eu pour elle toute l'amitié donc elle était capable.

Madame la Dauphine était non ſeulement laide, mais ſi choquante que Sanguin envoyé par le Roi en Baviére dans le tems qu'on traitait ſon mariage ne put s'empêcher de dire au Roi au retour, *Sire ſauvés le premier coup d'œil*, cependant Monſeigneur l'aima & peut-être n'aurait aimé qu'elle, ſi la mauvaiſe humeur & l'ennui qu'elle lui cauſa ne l'avaient forcé à chercher des conſolations & des amuſemens ailleurs.

Le Roi par une condeſcendance dont il ſe repentit, avait laiſſé auprès de Madame la Dauphine une femme de chambre allemande élevée avec elle & à peu près du même âge : cette fille nommée Beſſola ſans avoir rien de mauvais, fit beaucoup de mal à ſa maitreſſe & beaucoup de peine au Roi. Elle fut cauſe que Madame la Dauphine par la liberté qu'elle eut de s'entretenir & de parler Allemand avec

elle, ſe dégouta de toute autre converſation & ne s'accoutuma jamais à ce pays-ci. Peut-être que les bonnes qualités de cette Princeſſe y contribuérent : ennemie de la médiſance & de la moquerie, elle ne pouvait ſupporter ni comprendre la raillerie & la malignité du ſtyle de la cour; d'autant moins qu'elle n'en entendait pas les fineſſes. En effet j'ai vû les étrangers, ceux même dont l'eſprit paraiſſait le plus tourné aux manieres françaiſes, quelquefois déconcertés par notre ironie continuelle, & Madame la Dauphine de Savoye que nous avions eu enfant n'a jamais pû s'y accoutumer : elle diſait aſſez ſouvent à Madame de Maintenon qu'elle appellait ſa tante par un badinage plein d'amitié, *ma tante on ſe moque de tout ici.*

Enfin les bonnes & les mauvaiſes qualités de Madame la Dauphine de Baviere, mais ſurtout ſon attachement pour Beſſola lui donnérent un gout pour la retraite peu convenable aux premiers rangs. Le Roi fit de vains efforts pour l'en retirer. Il lui propoſa de marier cette fille à un homme de qualité afin qu'elle put être comme les autres dames; manger avec elles quand l'occaſion ſe preſenterait, & la ſuivre dans

ſes carroſſes ; mais la Dauphine, par une délicateſſe ridicule, répondit qu'elle ne pouvait y conſentir, parce que le cœur de Beſſola ſerait partagé.

Cependant le Roi ſoutenu des conſeils de Madame de Maintenon, & porté par lui-même à n'être plus renfermé comme il avait été avec ſes maîtreſſes, ne ſe rebuta pas, & il crut à force de bons traitemens, par le tour galant & noble, dont il accompagnait ſes bontés, ramener l'eſprit de Madame la Dauphine, & l'obliger à tenir une cour. Je me ſouviens d'avoir oui raconter, & de l'avoir encore vû, qu'il allait quelquefois chez elle, ſuivi de ce qu'il y avait de plus rare en bijoux & en étoffes, dont elle prenait ce qu'elle voulait; & le reſte compoſant pluſieurs lots, que les filles d'honneur & les Dames qui ſe trouvaient préſentes, tiraient au ſort, ou bien elles avaient l'honneur de les jouer avec elle, & même avec le Roi; pendant que le hoca fut à la mode, & avant que le Roi par ſa ſageſſe, eut défendu un jeu auſſi dangereux, il le tenait chez Madame la Dauphine. Mais il payait, quand il perdait, autant de louis que les particuliers mettaient de petites piéces.

Des façons d'agir ſi aimables, & dont toute autre belle fille aurait été enchantée, furent inutiles pour Madame la Dauphine, & elle y répondit ſi mal, que le Roi rebuté, la laiſſa dans la ſolitude où elle voulait être, & toute la Cour l'abandonna, avec lui.

Elle paſſait ſa vie renfermée dans de petits Cabinets derriere ſon appartement, ſans vue & ſans air, ce qui joint à ſon humeur naturellement mélancolique, lui donna des vapeurs. Ces vapeurs, priſes pour des maladies effectives, lui firent faire des remedes violents; & enfin, ces remedes, beaucoup plus que ſes maux lui causerent la mort, après nous avoir donné trois Princes. Elle mourut perſuadée que ſa derniere couche lui avait donné la mort, & elle dit en donnant ſa bénédiction à Monſieur le Duc de Berry! *Ah mon fils que tes jours coutent chers à ta mère.* *

NB. * Beau vers de l'Andromaque de Racine. La Dauphine de Baviere ne manquait, ni de goût ni de ſenſibilité; mais ſa ſanté toujours mauvaiſe la rendait incapable de ſociété. On lui conteſtait ſes maux; elle diſait, il faudra que je meure pour me juſtifier. Et ſes maux empiraient par le cha-

Il est aisé de comprendre qu'un jeune Prince, tel qu'était Monseigneur alors, avait dû s'ennuyer infiniment entre Madame sa femme & la Bessola: & d'autant plus qu'elles se parlaient toujours allemand, langue qu'il n'entendait pas, sans faire attention à lui. Il résista cependant, par l'amitié qu'il avait pour Madame la Dauphine; mais poussé à bout, il chercha à s'amuser chez Madame la Princesse de Conti, fille du Roi & de Madame de la Valliere. Il y trouva d'abord de la complaisance, & du plaisir parmi la jeunesse qui l'environnait : ainsi il laissa Madame la Dauphine jouir paisiblement de la conversation de son allemande. Elle s'en affligea, quand elle vit le mal sans reméde, & s'en prit mal-à-propos à Madame la Princesse de Conti. Son aigreur pour elle, & les plaintes qu'elle fit souvent à Monseigneur, ne produisirent que de mauvais effets. Si nos Princes sont doux, ils sont opiniâtres, & s'ils échappent une fois, ils ne reviennent plus. Madame de Maintenon l'avait prévû, &

---

grin d'être laide dans une Cour ou la beauté était nécessaire.

avait averti inutilement Madame la Dauphine.

Monſeigneur, ainſi rebuté, ne ſe contenta pas d'aller, comme je l'ai dit, chez Madame la Princeſſe de Conti ; il s'amuſa auſſi avec les filles d'honneur de Madame la Dauphine, & devint amoureux de Mademoiſelle de Rambures ; mais le Roi inſtruit par ſa propre expérience, & voulant prévenir les déſordres que l'amour & l'exemple de Monſeigneur, cauſeraient infailliblement dans la chambre des filles, prit la réſolution de la marier. Pluſieurs partis ſe préſenterent, dont elle ne voulut point. Monſieur de Polignac fut le ſeul avec lequel elle cru ne pas perdre ſa liberté ; c'était le ſeul auſſi que le Roi ne voulait pas, à cauſe de Madame la Comteſſe de Polignac ſa mère, qu'il avait trouvée mêlée dans les affaires de Madame la Comteſſe de Soiſſons, & qu'il avait exilée dans le même tems. Le refus du Roi ne rebuta pas Mademoiſelle de Rambures : elle l'aſſura qu'elle ſçavait mieux que lui, ce qu'il lui fallait ; & qu'en un mot, Monſieur de Polignac lui convenait. Le Roi picqué, répondit qu'elle était la maitreſſe de ſe marier à qui elle voudrait ; mais qu'elle ne devait pas compter, en épouſant malgré lui Monſieur de Polignac, de vivre à la

cour. Elle tint bon; se maria, & vint à Paris. Je laisse à juger si Monsieur de Polignac a justifié le discernement de sa premiere femme.

Il est, je crois, à propos de parler présentement de Madame la Princesse de Conti, fille du Roi, de cette Princesse belle comme Madame de Fontanges, agréable comme sa mère, avec la taille & l'air du Roi son père, & auprès de laquelle les plus belles & les mieux faites, n'étaient pas regardées. Il ne faut pas s'étonner que le bruit de sa beauté, se soit répandu jusqu'à Maroc, où son portrait fut porté. * Cependant le plus grand éclat de Madame la Princesse de Conti, n'a duré que jusqu'à sa petite vérole,

---

NB. * Cela est très-vrai, l'Ambassadeur de Maroc, en recevant le portrait du Roi, demanda celui de la Princesse sa fille. Comme elle eut le malheur d'essuyer beaucoup d'infidélité de ses amants, Périgny fit un couplet pour elle.

Pourquoi refusez-vous l'hommage glorieux,
D'un Roi qui vous attend & qui vous croira belle,
Puisque l'Himen à Maroc vous appelle,
Partez, c'est peut-être en ces lieux
Qu'il vous garde un amant fidele.

qu'elle eut à 17. ou 18. ans : elle lui prit à Fontainebleau, & elle l'a donna à Monſieur ſon mari, qui en mourut dans le tems qu'on le croyait hors d'affaire, & qu'il le croyait ſi bien lui-même, qu'il expira en badinant avec Madame ſa femme & ſes amis.

On ne peut nier, que la coquetterie de Madame la Princeſſe de Conti, ne fut extrême. Son eſprit eſt médiocre, & capable de gâter d'excellentes qualités, qui ſont réellement en elle. Elle eſt bonne amie, généreuſe, & a rendu de grands ſervices aux perſonnes pour leſquelles elle a eu de la bonté; mais pluſieurs ſe ſont crus diſpenſés d'en conſerver de la reconnaiſſance. Il faut excepter de ce nombre la Princeſſe de Lorraine, Madame de Lillebonne, & Madame de Commercy; j'ai vû de près, la fidélité de leur attachement, & la perſévérance inébranlable de leur reconnaiſſance.

Je ne ſçais ſi l'humeur de Madame la Princeſſe de Conti contribuait à révolter les conquêtes que la beauté lui faiſait faire, ou par quelle fatalité elle eut auſſi peu d'amans fidéles, que d'amans reconnaiſſans; mais il eſt certain qu'elle n'en conſerva pas. Et ce qui ſe paſſa entr'elle & Ma-

demoiſelle

demoiselle Chouin, est aussi humiliant que singulier.

Mademoiselle Chouin était une fille à elle, d'une laideur à se faire remarquer, d'un esprit propre à briller dans une anti-chambre, & capable seulement de faire le récit des choses qu'elle avait vûes. C'est par ces récits qu'elle plut à sa maîtresse, & ce qui lui en attira sa confiance. Cependant cette même Mademoisellle Chouin, enleva à la plus belle Princesse du Monde, le cœur de Monsieur de Clermont Chate, en ce tems-là Officier des Gardes.

Il est vrai qu'ils pensaient à s'épouser: & sans doute qu'ils avaient compté, par la suite des tems, non-seulement d'y faire consentir Madame la Princesse de Conti, mais d'obtenir par elle & par Monseigneur, des graces de la Cour, dont ils auraient un grand besoin. L'imprudence * d'un Courier pendant une campagne, déconcerta leurs projets, & découvrit à Madame la Princesse de Conti, de la plus cruelle maniere, qu'elle était

NB. * On ouvrait toutes les lettres. Cette infidélité ne se commet plus nulle part, comme on sçait.

trompée par ſon amant & par ſa favorite. Ce Courier de M. de Luxembourg, remit à Monſieur de Barbeſieux toutes les lettres qu'il avait. Ce miniſtre ſe chargea de les faire rendre, * mais il porta le paquet au Roi : on peut aiſément juger de l'effet qu'il produiſit, & de la douleur de Madame la Princeſſe de Conti. Mademoiſelle Chouin fut chaſſée, Monſieur de Clermout exilé ; * & on lui ôta ſon bâton d'exempt.

Nous retrouverons ailleurs Mademoiſelle Chouin, & on la verra jouer par la ſuite un meilleur & plus grand rôle.

Madame la Princeſſe de Conti donna l'exemple aux autres filles naturelles du Roi, d'épouſer des Princes du Sang. Madame de Monteſpan, perſuadée que le mariage de la fille de Madame de la Valliere, ſerait le modèle & le premier dégré de l'élévation de ſes propres enfans, contribua à celui-ci de tous ſes ſoins. Le grand Condé de ſon côté, ce Héros incomparable, regarda

NB. * Excellente raiſon, priſe dans les Droits du pouvoir ſuprême, pour exiler un Officier, & pour apprendre aux jeunes gens à ne plus quitter les belles pour les laides.

cette alliance comme un avantage conſidérable pour ſa maiſon. Il crut effacer, par-là, l'impreſſion que le ſouvenir du paſſé avait laiſſé de déſavantageux contre lui dans l'eſprit du Roi. Monſieur le Prince ſon fils, encore plus attaché à la Cour, n'oublia rien pour témoigner ſa joie ; & il marqua dans cette occaſion, comme dans toutes les autres de ſa vie, le zèle & la baſſeſſe d'un Courtiſan qui voudrait faire ſa fortune. J'oſerai même aſſurer, & par ce que j'ai vû, & par ce que j'ai appris des gens bien informés, que le Roi n'aurait jamais penſé à élever ſi haut ſes bâtards, ſans les empreſſemens que ces deux Princes de Condé avaient témoignés pour s'unir à lui, par ces ſortes de mariages.

Meſſieurs les Princes de Conti, avaient été élevés avec Monſeigneur le Dauphin, dans les premiéres années de leur vie, & par une mère d'une vertu exemplaire. Il avaient tous deux de l'eſprit, & étaient fort inſtruits. Mais le Gendre du Roi, gauche dans toutes ſes actions, n'était goûté de perſonne, par l'envie qu'il eut toujours de paraître ce qu'il n'était pas. Le ſecond, avec toutes les connaiſſances & l'eſprit qu'on peut

avoir, n'en montrait qu'autant qu'il convenait à ceux à qui il parlait; ſimple, naturel, profond & ſolide, frivole, même quand il fallait le paraître, il plaiſait à tout le monde; & comme il paſſait pour être un peu vicieux, on diſait de lui, ce qu'on a dit de Céſar. *

Monſieur le Prince de Conti, pour faire l'homme dégagé, & montrer qu'il n'avait pas la faibleſſe d'être jaloux; amenait chez Madame ſa femme les jeunes gens de la Cour les plus éveillés, & les mieux faits. Cette conduite comme on le peut croire, fournit une ample matière, à des hiſtoires dont je ne parlerai que quand l'occaſion s'en préſentera, & lorſque je les croirai propres à éclairer les faits que j'aurai à raconter.

Je vais préſentement parler de la mort de la Reine, Marie-Thérèſe d'Autriche. Elle mourut en peu de jours, * d'une maladie qu'on eu crut pas d'abord conſidérable; mais une ſaignée, faite

---

NB. * Qu'il était le mari de bien des femmes, & la femme de bien des hommes. De Bauſſe lui diſait, que vous êtes aimable, Monſeigneur! vous ſouffrez guaiment qu'on vous contrarie, qu'on vous raille, qu'on vous pille, qu'on vous, &c. C'eſt le même qui fut élu Roi de Pologne.

mal-à-propos, fit rentrer l'humeur d'un clou, dont à peine s'était-on apperçu. Cette Princeſſe perdit la vie dans le tems que les années & la piété du Roi, la lui rendaient heureuſe. Il avait pour elle des attentions, auxquelles elle n'était pas accoutumée. Il l'a voyait plus ſouvent, & cherchait à l'amuſer; & comme elle attribuait cet heureux changement à Madame de Maintenon, elle l'aima, & lui donna toutes les marques de conſidération qu'elle pouvait imaginer. Je me ſouviens même, qu'elle me faiſait l'honneur de me carreſſer toutes les fois que j'avais celui de paraître devant elle; mais cette pauvre Princeſſe avait tant de crainte du Roi, & une ſi grande timidité naturelle, qu'elle n'oſait lui parler, ni s'expoſer au tête à tête avec lui.

J'ai oui dire à Madame de Maintenon, qu'un jour le Roi ayant envoyé chercher la Reine, pour ne pas paraître ſeule en ſa préſence; elle voulut qu'elle la ſuivit, mais elle ne fit que la conduire jusqu'à la porte de la chambre, où elle prit la liberté de la pouſſer pour la faire entrer, & remarqua un ſi grand tremblement, dans toute ſa

---

NB. * en 1683, 30. Juillet.

perſonne, que ſes mains même tremblaient de timidité.

C'était un effet de la paſſion vive, qu'elle avait toujours eue pour ſon mari, & que les maîtreſſes avaient rendue ſi longtems malheureuſe. Il fallait auſſi que le Confeſſeur de cette Princeſſe n'eut point d'eſprit, & ne fut qu'un cagot, ignorant des véritables devoirs de chaque état. J'en juge par une lettre de Madame de Maintenon, à l'Abbé Gobelin, où elle dit: « Je » ſuis ravie que le monde loue ce que fait le » Roi. Si la Reine avait un Directeur comme » vous, il n'y aurait pas de bien qu'on ne dut » attendre de l'union de la famille Royale; mais » on eut toutes les peines du monde, ſur la *me-* » *dia noche*, à perſuader ſon Confeſſeur, qui l'a » conduit par un chemin plus propre, ſelon » moi, à une Carmelite, qu'à une Reine. *

Enfin, ſoit par la faute du Confeſſeur, ſoit par la timidité de la Reine, ou par la violence, comme je l'ai dit, d'une paſſion ſi longtems malheu-

---

NB. * Quel Salmi gondis de Confeſſeurs & de maîtreſſes! quelles pauvretés!

reuſe, il faut avouer qu'elle n'avait rien en elle, de ce qui pouvait la faire aimer ; & qu'au contraire, le Roi avait en lui, toutes les qualités les plus propres à plaire, ſans être capable d'aimer beaucoup. Preſque toutes les femmes lui avaient plû, * excepté la ſienne, dont il exerça la vertu par ſes galanteries : Car le Roi n'a jamais manqué à la conſidération qu'il devait à la Reine, & a toujours eu pour elle des égards qui l'auraient rendue heureuſe, ſi quelque choſe avoit pû la dédomager de la perte d'un cœur qu'elle croyait lui être dû.

Entre toutes les maîtreſſes du Roi, Madame de Monteſpan eſt celle qui fit le plus de peine à la Reine, tant par la durée de cette paſſion, & le peu de ménagement qu'elle eut pour elle, que par les anciennes bontés de cette Princeſſe. Madame de Monteſpan avait été Dame du Palais, par le crédit de Monſieur, & elle fut quelque tems à ſa cour, ſans que le Roi fit attention, ni à ſa beauté, ni aux agrémens de ſon eſprit. Sa faveur ſe bornait à la Reine, qu'elle

* Et réciproquement.

divertiſſait à ſon coucher pendant qu'elle attendait le Roi : Car il eſt bon de remarquer que la Reine ne ſe couchait jamais, à quelqu'heure que ce fut, qu'il ne fut rentré chez elle ; & malgré tant de galanteries, le Roi n'a jamais découché d'avec la Reine.

Elle aimait alors Madame de Monteſpan, parce qu'elle la regardait comme une honnête femme, attachée à ſes devoirs, & à ſon mari. Ainſi ſa ſurpriſe fut égale à ſa douleur, quand elle la trouva dans la ſuite ſi différente de l'idée qu'elle en avait eue ? Le chagrin de la Reine ne fut pas adouci par la conduite & les procédés de Madame de Monteſpan, d'autant plus que ceux de Monſieur de Monteſpan, obligèrent le Roi pour retenir ſa maîtreſſe à la Cour, & pour lui donner des diſtinctions, ſans qu'elle les partageât avec lui, de la faire Sur-intendante de la maiſon de la Reine.

Je ſçais peu le détail de ce qui ſe paſſa alors, au ſujet de Monſieur de Monteſpan. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'on le regardait comme un malhonnête homme & un fou. Il n'avait tenu qu'à lui, d'emmener ſa femme ; & le Roi, quelqu'amoureux qu'il fut, aurait été incapable

dans les commencemens, d'employer ſon autorité contre celle d'un mari. Mais Monſieur de Monteſpan, bien loin d'uſer de la ſienne, ne ſongea d'abord qu'à profiter de l'occaſion pour ſon intérêt & ſa fortune. Et ce qu'il fit enſuite, ne fut que par dépit, de ce qu'on ne lui accorda pas ce qu'il voulait. Le Roi ſe picqua à ſon tour, & pour empêcher Madame de Monteſpan, d'être expoſée à ſes caprices, il l'a fit Sur-intendante de la maiſon de la Reine, laiſſant faire en province à ce miſérable garçon, * toutes ſes extravagances.

J'ai trouvé dans les lettres de Madame de Maintenon, à l'Abbé Gobelin, † qu'il y avait eu une ſéparation en forme au châtelet de Paris, entre Monſieur & Madame de Monteſpan. Madame de Maintenon en parle, par rapport à la ſûreté d'une fondation, que Madame de Mon-

---

NB. * Ce mot de garçon qui n'a point de féminin, ne convient pas à un homme marié. Au reſte, il ſe fit faire un carroſſe de deuil, dont les pommaux étaient des cornes.

NB. † Il eſt triſte que Madame de Maintenon ait tant écrit à cet Abbé Gobelin, qui était un tracaſſier rempant avare comme Harpagon, & proceſſif comme Chicanau.

teſpan voulait faire aux Hoſpitalieres. On voit encore, par-là, qu'elle a dans tous les tems été occupée de bonnes œuvres.

La mort de la Reine, ne donna à la Cour qu'un ſpectacle touchant. Le Roi fut plus attendri qu'affligé ; mais comme l'attendriſſement produit d'abord les mêmes effets, & que tout paraît conſidérable dans les Grands, la Cour fut en peine * de ſa douleur. Celle de Madame de Maintenon, que je voyais de près, me parut *ſincère*, & fondée ſur l'eſtime & la reconnaiſſance. Je ne dirai pas la même choſe des larmes de Madame de Monteſpan, que je me ſouviens d'avoir vû entrer chez Madame de Maintenon, ſans que je puiſſe dire pourquoi, ni comment. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle pleurait beaucoup, & qu'il paraiſſait un trouble dans toutes ſes actions, fondé ſur celui de ſon eſprit, & peut-être ſur la crainte de retomber entre les mains de Monſieur ſon mari.

La Reine expirée, Madame de Maintenon voulut revenir chez elle ; mais Monſieur de la Rochefoucault la prit par le bras, & la pouſſa

---

NB. * Ah ! très-peu en peine.

chez le Roi, en lui disant : *ce n'est pas le tems de quitter le Roi, il a besoin de vous.* Ce mouvement ne pouvait être dans Monsieur de la Rochefoucaut, qu'un effet de son zèle & de son attachement pour son maître, où l'intérêt de Madame de Maintenon n'avait assurément point de part. Elle ne fut qu'un moment avec le Roi, & revint aussi-tôt dans son appartement, conduite par Monsieur de Louvois, qui l'exhortait d'aller chez Madame la Dauphine, pour l'empêcher de suivre le Roi à St. Cloud, & lui persuader de garder le lit, parce qu'elle était grosse, & qu'elle avait été saignée. Le Roi n'a pas besoin, disait Monsieur de Louvois, de ces démonstrations d'amitié, & l'état a besoin d'un Prince.

Le Roi alla à St. Cloud, où il demeura depuis le Vendredi que la Reine mourut, jusqu'au Lundi qu'il en partit, pour aller à Fontainebleau ; & le tems où Madame la Dauphine était obligée de garder le lit pour sa grossesse se trouvant expiré, elle alla joindre le Roi, & fit le voyage avec lui. Madame de Maintenon la suivait, & parut aux yeux du Roi dans un si grand deuil, avec un air si affligé, que lui, dont la douleur était passée, ne put s'empêcher de lui en faire

quelques plaiſanteries ; à quoi je ne jurerais pas qu'elle ne répondit en elle-même, comme le Maréchal de Grammont à Madame Herault.

Madame Herault avait ſoin de la Ménagerie, & dans ſon eſpèce, était bien à la Cour. Elle perdit ſon mari : & le Maréchal de Grammont, toujours Courtiſan, prit un air triſte, pour lui témoigner la part qu'il prenait à ſa douleur ; mais comme elle répondit à ſon compliment, *hélas ! le pauvre homme a bien fait de mourir.* Le Maréchal répliqua, *le prenez-vous, par-là Madame Hérault ? ma foi je ne m'en ſoucie pas plus que vous.* Cette réponſe a paſſé depuis, en proverbe à la Cour.

Pendant le voyage de Fontainebleau, dont je parle, la faveur de Madame de Maintenon parvint au plus haut. Elle changea le plan de ſa vie ; & je crois qu'elle eut pour principale régle, de faire le contraire de ce qu'elle avait vû chez Madame de Monteſpan. *

Meſdames de Chevreuſe & de Beauvilliers, avec leſquelles elle ſe lia d'une étroite amitié,

---

NB. * Et de ſuccéder à Marie-Thérèſe.

avaient le mérite auprès d'elle, de n'avoir jamais fait leur cour à Madame de Monteſpan, malgré l'alliance que Monſieur Colbert leur père, avait fait de ſa troiſieme fille avec le Duc de Mortemart ſon neveu. Ce mariage couta au Roi quatorze cent mille livres; * huit cent mille livres pour payer les dettes de la Maiſon de Mortemar, & ſix cent mille pour la dot de Mademoiſelle Colbert. Cependant, ni cette alliance, ni le goût, que ces Dames avaient naturellement pour la Cour, ne purent les déterminer à faire la leur à Madame de Monteſpan : Elles crurent que Madame de Maintenon leur offrait une porte honnête pour ſe rapprocher du Roi; & en profitérent avec une joie d'autant plus grande, qu'elles s'en voyaient plus éloignées par la mort de la Reine, dont elles étaient Dames du palais. Cette liaiſon devint intime en peu de tems, & dura juſqu'à la diſgrace de Monſieur de Cambrai. Mais je réſerve a parler ailleurs, & de cette diſgrace, & de la fa-

NB. * Cela eſt immenſe, cette ſomme ferait aujourd'hui à peu-près deux millions huit cent mille livres; & c'eſt le peuple qui paye.

veur de Monſieur de Cambrai, auquel ces Dames furent ſi attachées.

Si Meſdames de Chevreuſe & de Beauvilliers, recherchérent l'amitié de Madame de Maintenon, elle ne fut pas fâchée de ſon côté de faire voir au Roi, par leur empreſſement, la différence que des perſonnes de mérite mettaient entre Madame de Monteſpan & elle.*

A ces Dames, ſe joignirent Madame de Montchevreuil, Madame la Princeſſe d'Harcourt, & Madame la Comteſſe de Grammont. Monſieur de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine, fameux par ſes diſtractions, & ami intime de Madame de Maintenon, était le père de Madame la Princeſſe d'Harcourt, que Madame de Maintenon avait mariée, & à laquelle elle s'eſt toujours intéreſſée par ces raiſons néceſſaires à dire, pour la juſtifier d'une amitié qu'on lui a toujours reprochée; à quoi il faut ajoûter que Madame de Maintenon n'a jamais ſçu les hiſtoires qu'on en a faites, & qu'elle n'a vû dans Ma-

---

NB. * Cela fait voir que Madame de Maintenon en ſavait plus que Madame de Monteſpan.

dame la Princeſſe d'Harcourt, que ſes malheurs domeſtiques & ſa piété apparente. *

Madame la Comteſſe de Grammont (§) avait pour elle, le goût & l'habitude du Roi; car Madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer auſſi qu'elle était ſouvent anglaiſe, inſupportable, quelquefois flatteuſe, dénigrante, hautaine & rampante. † Enfin, malgré les apparences, il n'y avait de ſtable en elle, que ſa mine; que rien ne pouvait abaiſſer, quoiqu'elle ſe picquât de fermeté dans ſes ſentimens, & de conſtance dans ſes amitiés. Il eſt vrai auſſi qu'elle faiſait toujours paraître beaucoup d'eſprit, dans les formes que ſon humeur & ſes deſſeins lui faiſaient prendre. Madame de Maintenon joignit à l'envie de plaire au Roi, en attirant chez

---

NB. * Toujours ſur la fin du règne de Louis XIV. la débauche ſous le maſque de la dévotion. La galanterie auparavant avait été moins fauſſe & plus aimable.

NB. § C'était une hamilton que ſes frères avaient obligé le Comte de Grammont, à épouſer malgre lui.

NB. † Caractère qui n'eſt pas extraordinaire en Angleterre.

elle Madame la Comteſſe de Grammont, le motif de la ſoutenir dans la piété, * & d'aider autant qu'il lui était poſſible, une converſion fondée ſur celle de Ducharmel. C'était un Gentilhomme Lorain, connu à la Cour par le gros jeu qu'il jouait. Il était riche, & heureux: ainſi il faiſait beaucoup de dépenſe, † & était à la mode à la Cour; mais il la quitta bruſquement, & ſe retira à l'Inſtitution, ſur une viſion qu'il crut avoir eue; & la même grace, par un contrecoup heureux, toucha auſſi Madame la Comteſſe de Grammont. Peut-être que l'inégalité qu'elle a fait paraître dans ſa conduite, & dont j'ai été témoin, était fondée ſur le combat qui ſe paſſait continuellement en elle, entre ſa raiſon & ſes inclinations; car il faut avouer qu'elle n'avait rien qui tendît la piété.

NB. * Quelle piété!

NB † C'était un fat, à prétendues bonnes fortunes, & l'eſprit le plus minſe. La fameuſe Princeſſe Palatine, qui paſſait pour avoir un eſprit ſi ſolide, avait eu une pareille viſion. Elle avait cru entendre parler une poule, l'Evêque Boſſuet en fait mention dans ſon Oraiſon funèbre. Son poulailler opéra ſa converſion.

Je

Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de parler ici de Madame d'Hudicourt, quoiquelle ne fut pas encore revenue à la Cour dans ce tems dont je parle; elle y revint peu à près. Comme elle eſt une des plus ſingulieres perſonnes que j'y aye vues : & qu'une infinité de circonſtances la rappelleront ſouvent à ma mémoire ; il eſt bon de la faire connaître.

Madame d'Hudicourt était cette même Mademoiſelle de Pons parente du Marechal d'Albret dont la chronique ſcandaleuſe prétend qu'il avait été amoureux, (*a*) amie de Madame de Maintenon & de Madame de Monteſpan juſques à ſa diſgrace. Il eſt certain que ſa fortune ne répondait pas à ſa naiſſance, & qu'elle n'aurait pû venir en ce pays-ci, ſans le Maréchal d'Albret, ni avec bienſéance ſans Madame ſa femme à laquelle il était aiſé d'en faire accroire; elle parut donc à la cour avec elle ; & elle ne put y paraitre ſans que ſa beauté & ſes agrémens y fiſſent du bruit. Le Roi ne la vit pas

NB. (*a*) Le Maréchal d'Albret avait eu auſſi beaucoup de goût pour Madame Scaron,

avec indiférence, & balança même quelques tems entre Madame de la Valliere & elle: mais les amies de Madame la Marcchale d'Albret pouſſées peut-être par le maréchal, lui repréſentérent qu'il ne fallait pas laiſſer plus longtems cette jeune perſonne à la Cour où elle était ſur le point de ſe perdre à ſes yeux, & quelle en partagerait la honte; puiſque c'était elle qui l'y avait amenée. Sur cette remontrance la Maréchale la ramena bruſquement à Paris, ſur le prétexte d'une maladie ſuppoſée du Maréchal d'Albret.

Madame d'Hudicourt n'était pas mauvaiſe à entendre ſur cette circonſtance de ſa vie, ſurtout quand elle en parlait au Roi même; Scéne dont j'ai été quelquefois témoin. Elle ne lui cachait pas combien ſa douleur fut grande quand elle trouva le Maréchal d'Albret en bonne ſanté & quelle reconnut le ſujet pour lequel on avait ſuppoſé cette maladie. Ce fut envain qu'elle retourna après le voyage de Fontainebleau à la Cour, la place était priſe per Madame de la Valliere.

Madame d'Hudicourt vieille fille ſans bien quoiqu'avec une grande naiſſance ſe trouva heu·

reuſe d'épouſer le Marquis d'Hudicourt. Et Madame de Maintenon (*a*) ſon amie y contribua de tout ſes ſoins. Amie auſſi de Madame de Monteſpan, elle vécut avec elle à la Cour juſques à ſa diſgrace, donc je ne puis raconter les circonſtances parce que je ne les ſçais que confuſément. Je ſçais ſeulement qu'elle roulait ſur des lettres de galanterie écrites à Monſieur de Béthune Ambaſſadeur en Pologne, homme aimable & de bonne compagnie : car quoique je ne l'aye jamais vû, je m'imagine le connaitre parfaitement à force d'en avoir entendu parler à ſes amis, leſquels ſe ſont preſque tous trouvés des miens (*b*).

Sans doute qu'ils y avait plus que de la galanterie dans les lettres de Madame d'Hudicour à Monſieur de Bethune & il n'y a pas d'apparence que le Roi & Madame de Monteſpan euſſent été ſi ſévéres ſur leur découverte d'une intrigue où il n'y aurait eu que de l'amour. Selon toutes les apparences Madame d'Hudicourt

---

NB. (*a*) Alors Madame Scaron.

NB. (*b*) C'était un homme d'un génie ſupérieur très-voluptueux & très-amuſans

rendit compte de ce qui ſe paſſait de plus particulier à la Cour. Je ſçais que Madame de Maintenon dit au Roi que pour ceſſer de voir & abandonner ſon amie, il fallait qu'on lui fit voir ſes torts d'une maniere convaincante. on lui montra ces lettres (*a*) dont je parle, & elle ceſſa alors de la voir. Madame d'Hudicourt partit après pour s'en aller à Hudicourt, où elle a demeuré pluſieurs années & où le chagrin la rendit ſi malade qu'elle fut pluſieurs fois à l'extrêmité. Une choſe bien particuliere qui lui arriva dans une de ſes maladies, c'eſt qu'elle ſe démit le pied dans ſon lit, & comme on ne s'en apperçut pas, elle demeura boiteuſe, & cette femme ſi droite & ſi déliberée ne pouvait plus marcher quand elle revint à la Cour.

Je ne l'ai vue qu'à ſon retour, ſi changée qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle eût été belle. Elle y fut quelques tems ſans voir Madame de Maintenon, mais elle m'envoyait aſſez ſouvent chez elle, parce que j'avais l'honneur d'être ſa parente, elle me témoignait mille amitiés.

NB (*a*) Toujours des lettres interceptées qui cauſent des diſgraces.

Insensiblement tout s'effaça. Le Roi rendit à Madame de Maintenon la parole qu'elle lui avait donnée de ne jamais voir Madame d'Hudicourt ; & elle la vit à la fin avec autant d'intimité que si elles n'avaient jamais été séparées. Pour moi je trouvais Madame de Maintenon heureuse d'être en commerce avec une personne d'aussi bonne compagnie; naturelle, d'une imagination si vive & si singuliere qu'elle trouvait toujours moyen d'amuser & de plaire. Cependant en divertissant Madame de Maintenon elle ne s'attirait pas son estime, puisque je lui ai entendu dire, *Je ris des choses que dit Madame d'Hudicourt, il m'est impossible de résister à ses plaisanteries: mais je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien entendu dire que je voulusse avoir dit.*

Je n'ai rien a ajouter à ce que j'ai déja dit de Madame de Montchevreuil, si ce n'est qu'elle fut la confidente des choses particulieres qui se passérent après la mort de la Reine & qu'elle seule en eut le secret.

Pendant le voyage de Fontainebleau qui suivit la mort de la Reine, je vis tant d'agitation dans l'esprit de Madame de Maintenon que j'ai jugé depuis en la rapellant à ma mémoire qu'elle

était cauſée par une incertitude violente de ſon état, de ſes penſées, de ſes craintes & de ſes eſpérances; en un mot ſon cœur n'était pas libre : & ſon eſprit fort agité pour cacher ces divers mouvemens & pour juſtifier les larmes que ſon domeſtique & moi lui vimes quelquefois répande, elle ſe plaignait de vapeurs, & elle allait diſait-elle chercher à reſpirer dans la forêt de Fontainebleau avec la ſeule Madame de Montchevreuil; elle y allait même quelquefois à des heures indues.

Je me garderai bien de pénétrer un myſtére reſpectable (*a*) pour moi partant de raiſons, je nommerai ſeulement ceux qui vraiſemblablement ont été dans le ſecret. Ce ſont Monſieur d'Harlai en ce tems là Archevêque de Paris, Monſieur & Madame de Montchevreuil, Bontems & une femme de chambre de Madame de Maintenon, fille auſſi capable que qui que ce ſoit de garder un ſecret & dont les ſentimens étaient fort au deſſus de ſon état.

J'ai vû depuis la mort de Madame de Main-

NB. (*a*) Ce n'eſt plus un myſtère.

tenon des lettres d'elle, gardées à St. Cir qu'elle écrivait à ce même Abbé Gobelin que j'ai déja cité. Dans les premieres on voit une femme dégoutée de la Cour & qui ne cherche qu'une occasion honnête de la quitter; dans les autres qui sont écrites après la mort de la Reine, cette même femme ne délibére plus, le devoir est pour elle marqué & indispensable d'y demeurer. Et dans ces tems différens la piété est toujours la même (*a*).

C'est dans ce même tems que Madame de Maintenon s'amusa à former insensiblement & par degrés la maison Royale de St. Louis : mais il est bon, je crois, d'en raconter l'histoire en détail.

Madame de Maintenon avait un goût & un talent particulier, pour l'éducation de la jeunesse. L'élévation de ses sentimens, & la pauvreté où elle s'était vûe réduite, lui inspiraient, sur-tout,

---

NB. (*a*) Et l'Abbé Gobelin l'encourage par ses lettres & ne lui parle plus qu'avec un profond respect, & l'Abbé de Fenelon précepteur des Enfans de France, ne la nomme plus qu'Esther.

une grande pitié pour la pauvre Nobleſſe ; en ſorte qu'entre tous les biens qu'elle a pû faire dans ſa faveur, elle a préféré les Gentilshommes aux autres ; & je l'ai vûe toujours choquée de ce qu'excepté de certains grands noms, on confondait trop à la Cour la Nobleſſe avec la bourgeoiſie.

Elle connut à Montchevreuil une Urſeline dont le couvent avait été ruiné & qui peut-être n'en avait pas été fâchée : car je crois que cette fille n'avait pas une grande vocation. Quoiqu'il en ſoit elle fit tant de pitié à Madame de Maintenon qu'elle s'en ſouvint dans ſa fortune & loua pour elle une maiſon : on lui donna des penſionnaires, dont le nombre augmenta à proportion de ſes revenus. Trois autre religieuſes ſe joignirent à Madame de Brinon (car c'eſt le nom de cette fille dont je parle) & cette communauté s'établit d'abord à Montmorency, enſuite à Ruel, mais le Roi ayant quitté Saint Germain pour Verſailles, & aggrandi ſon parc, pluſieurs maiſons s'y trouvérent renfermées, entre leſquelles était Noiſi le ſec. Madame de Maintenon le demanda au Roi pour y mettre Madame de Brinon * avec ſa communauté.

NB. * On peut dire hardiment, que cette Madame

C'eſt là qu'elle eut la penſée de l'établiſſement de Saint Cir. elle la communiqua au Roi & bien loin de trouver en lui de la contradiction, il s'y porta avec une ardeur digne de la grandeur de ſon ame: Cet édifice ſuperbe, par l'étendue des bâtimens, fut élevé en moins d'une année, & en état de recevoir deux cent cinquante Demoiſelles, trente-ſix Dames pour les conduire, & tout ce qu'il faut pour ſervir une Communauté auſſi nombreuſe. Si je dis des Dames, & non religieuſes, en parlant de celles qui devaient être à la tête de cette maiſon, c'eſt que la premiere idée avait été d'en faire des eſpèces de Chanoineſſes, qui n'auraient pas fait de vœux ſolemnels; mais comme on y trouva des inconvéniens, il fut réſolu quelques tems après la tranſlation de Noiſy à St. Cir, d'en faire de véritables Religieuſes: on leur donna des Conſtitutions, & l'on fit un mélange de l'Ordre des Urſelines, avec celui des Filles de Ste. Marie.

On ſçait que pour entrer à St. Cyr., il faut

---

de Brinon était une folle, qui brûlait d'envie de jouer un rôle.

faire également preuve de Nobleſſe & de pauvreté ; & s'il s'y gliſſe quelquefois des abus dans un de ces deux points, ce n'eſt, ni la faute des Fondateurs, ni celle des Dames Religieuſes de cette Maiſon. Le Généalogiſte du Roi, fait les preuves de la Nobleſſe : L'Evêque & l'Intendant de la Province, certifient la pauvreté ; ſi donc, ils ſe laiſſent tromper, ou qu'ils le veulent bien être, c'eſt que tout eſt corruptible, & que la prévoyance humaine, ne peut empêcher les abus qui ſe gliſſeront toujours dans les établiſſemens les plus ſolides & les plus parfaits.

Les louanges qu'on donnerait à celui-ci, ſeraient faibles & inutiles ; il parlera autant qu'il durera, infiniment mieux à l'avantage de ſes Fondateurs, qu'on ne pourrait faire par tous les éloges ; & il fera toujours déſirer que les Rois, Succeſſeurs de Louis XIV, ſoyent, non-ſeulement dans la volonté de maintenir un établiſſement ſi néceſſaire à la Nobleſſe ; mais de le multiplier, s'il eſt poſſible, quand une longue & heureuſe paix, le leur permettront.

Quel avantage, n'eſt-ce point, pour une famille auſſi pauvre que noble, & pour un vieux Militaire criblé de coups, après s'être ruiné dans

le ſervice, de voir revenir chez lui une fille bien élevée, ſans qu'il lui en ait rien coûté pendant treize années qu'elle a pû demeurer à St. Cyr, apportant même un millier d'écus, qui contribuent à la marier, ou à la faire vivre en Province ! Mais ce n'eſt-là que le moindre objet de cet établiſſement; celui de l'éducation, que cette Demoiſelle a reçue, & qu'elle répand enſuite dans une famille nombreuſe, eſt vraiment digne des vûes, des ſentimens & de l'eſprit de Madame de Maintenon. *

Madame de Brinon, préſida dans les commencemens de cet établiſſement, à tous les réglemens qui furent faits, & l'on croyait qu'il était néceſſaire pour les maintenir. Mais comme elle en était encore plus perſuadée que les autres, elle ſe laiſſa ſi fort emporter par ſon caractère, naturellement impérieux, que Madame de Maintenon ſe repentit de s'être donné à elle-même une Supérieure auſſi hautaine. Elle renvoya donc cette

---

NB. * Cet établiſſement utile, a été ſurpaſſé par celui de l'Ecole Militaire, imaginé par Monſieur Paris du Verney, & propoſé par Madame de Pompadour.

fille, dans le tems qu'on la croyait au comble de la faveur; car les gens de la Cour qui la regardaient comme une ſeconde favorite, la ménageaient, lui écrivaient, & la venaient quelquefois voir; choſe qui ne plut pas encore à Madame de Maintenon. Enfin, pendant un voyage de Fontainebleau!, elle eut ordre de ſortir de St. Cyr, & d'aller dans tel autre lieu qu'il lui conviendrait, avec une penſion honnête.

De tous les gens qui la connaiſſaient, qui lui faiſaient la cour auparavant, & à qui elle avait fait plaiſir, il ne ſe trouva que Madame la Ducheſſe de Brunſwich, qui la voulut bien recevoir: Elle la garda chez elle, juſqu'à ce qu'elle eut écrit à Madame ſa Tante, Princeſſe Palatine, en ce tems-là Abbeſſe de Montbuiſſon, qui voulut bien la recevoir. Madame la Ducheſſe de Brunſwich lui fit l'honneur de l'y mener elle-même; & elle fut non-ſeulement bien reçue, mais bien traitée juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Madame de Maintenon, qui a toujours eſtimé & reſpecté Madame la Ducheſſe de Brunſwich, reſpectable par tant d'autres endroits, lui ſçut le meilleur gré du monde, de ſon procédé en cette occaſion.

Madame de Brinon aimait les vers & la comédie, & au défaut des piéces de Corneille & de Racine, qu'elle n'osait faire jouer, elle en composait de détestables, à la vérité; mais c'est cependant à elle, & à son goût pour le théâtre, qu'on doit les deux belles piéces que Racine a faites pour St. Cyr. Madame de Brinon avait de l'esprit, & une facilité, incroyable d'écrire & de parler: car elle faisait aussi des espèces de sermons fort éloquens; & tous les Dimanches après la Messe, elle expliquait l'Evangile, comme aurait pû faire Monsieur le Tourneur.

Mais je reviens à l'origine de la Tragédie dans St. Cir. Madame de Maintenon voulut voir une des piéces de Madame de Brinon: Elle la trouva telle qu'elle était; c'est-à-dire, si mauvaise qu'elle l'a pria de n'en plus faire jouer de semblable, & de prendre plûtôt quelques belles piéces de Corneille ou de Racine, choisissant seulement celles où il y avait le moins d'amour. Ces petites filles représentèrent *Cinna*, assez passablement pour des enfants qui n'avaient été formées au théâtre que par une vieille Religieuse. Elles jouérent ensuite *Andromaque*, & soit que les Actrices en fussent mieux choisies, ou qu'elles commençassent à pren-

dre des airs de la Cour, dont elles ne laissaient pas de voir, de tems en tems, ce qu'il y avait de meilleur: Cette piéce ne fut que trop bien représentée, au gré de Madame de Maintenon; * & elle lui fit appréhender que cet amusement ne leur insinuât des sentimens opposés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Cependant, comme elle était persuadée que ces sortes d'amusemens sont bons à la jeunesse, qu'ils donnent de la grace; apprennent à mieux prononcer, & cultivent la mémoire (car elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'éducation de ces Demoiselles, dont elle se croyait avec raison, particuliérement chargée.) Elle écrivit à Monsieur Racine, après la représentation d'Andromaque « nos pe-» tites filles viennent de jouer Andromaque, &

NB. * Il n'est pas étonnant que de jeunes filles de qualité, élevées si prés de la Cour, ayent mieux joué *Andromaque*, où il y a quatre Personnages amoureux, que *Cinna*, dans lequel l'amour n'est pas traité fort naturellement, & n'étale guère que des sentimens exagerés, & des expressions un peu ampoulées: d'ailleurs une conspiration de Romains, n'est pas trop faite pour des filles Françaises.

» l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront plus, » ni aucune de vos piéces ». Elle le pria, dans cette même lettre, de lui faire dans ses momens de loisir quelqu'espèce de Poëme moral ou historique, dont l'amour fut entiérement banni, & dans lequel il ne crut pas que sa réputation fut intéressée, puisqu'il demeurerait enseveli dans St. Cyr, ajoûtant qu'il ne lui importait que cet ouvrage fut contre les règles, pourvû qu'il contribuât aux vûes qu'elle avait de divertir les Demoiselles de St. Cir en les instruisant.

Cette lettre jetta Racine dans une grande agitation. Il voulait plaire à Madame de Maintenon : le refus était impossible à un Courtisan, & la commission délicate pour un homme qui comme lui, avait une grande réputation à soutenir ; & qui, s'il avait renoncé à travailler pour les Comédiens, ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. Despréaux qu'il alla consulter, décida pour la négative : Ce n'était pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther ce qu'il fallait pour plaire à la Cour, Despréaux lui-même en fut enchanté, & l'exhorta de travailler avec autant de zèle qu'il

en avait eu pour l'en détourner. Racine ne fut pas longtems ſans porter à Madame de Maintenon, non-ſeulement le plan de ſa piéce (car il avait accoutumé de les faire en proſe Sçêne par Sçêne, avant d'en faire les vers), mais il porta même le premier acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée, & ſa modeſtie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Eſther, & dans quelques circonſtances de ce ſujet, des choſes flatteuſes pour elle. La Vaſthy * avait ſes applications, Aman avait de grands traits de reſſemblance. Monſieur de Louvois avait même dit à Madame de Maintenon, dans le tems d'un démêlé qu'il eut avec le Roi, les mêmes paroles d'Aman, lorſqu'il parle d'Aſuerus, *il ſçait qu'il me doit tout.* Indépendamment de ces idées, l'hiſtoire d'Eſther convenait parfaitement à St. Cir. Les chœurs que Racine à l'imitation des Grecs, avait toujours eu en vûe de remettre ſur la Sçêne, ſe trouvaient placés naturellement dans

---

NB. * Madame de Maintenon, dans une de ſes lettres dit, en parlant de Madame de Monteſpan, *après la fameuſe diſgrace de l'Altiere Vaſthi, dont je remplis la place.*

Eſther;

Esther; & il était ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connaître, & d'en donner le goût. Enfin je crois que si l'on fait attention aux lieux, aux tems & aux circonstances, qu'on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit dans cette occasion, que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes.

Esther, fut représentée un an après la résolution que Madame de Maintenon avait prise, de ne plus laisser jouer des piéces profanes à St. Cir. Elle eut un si grand succès, que le souvenir n'en est pas encore effacé. Jusques-là, il n'avait point été question de moi, & on n'imaginait pas que je dusse y représenter un Rôle; mais me trouvant présente aux récits que Monsieur Racine venait faire à Madame de Maintenon de chaque Sçêne, à mesure qu'il les composait: j'en retenais des vers; & comme j'en récitai un jour a Monsieur Racine, il en fut si content, qu'il demanda en grace à Madame de Maintenon, de m'ordonner de faire un Personnage, ce qu'elle fit. Mais je n'en voulus point de ceux qu'on avait déjà destinés; ce qui l'obligea de faire pour moi, le prologue de la piéce. Cependant ayant

appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement, à mesure qu'une des Actrices se trouvait incommodée. Car on représenta Esther tout l'hiver; & cette piéce qui devait être renfermée dans St. Cir, fut vûe plusieurs fois du Roi, & de toute sa Cour, toujours avec le même applaudissement. *

NB. * On cadençait alors les Vers dans la déclamation, c'était une espèce de melopée. Et en effet les Vers exigent qu'on les récite autrement que la Prose. Comme depuis Racine, il n'y eut presque plus d'harmonie dans les Vers raboteux & barbares, qu'on mit jusqu'à nos jours sur le Théâtre, les Comédiens s'habituérent insensiblement à réciter les Vers comme de la Prose; quelques-uns poussérent ce mauvais goût jusqu'à parler du ton, dont on lit la Gazette. Et peu jusqu'au sieur le Kain ont mêlé le patétique, & le sublime au naturel. Madame de Caylus est la derniere qui ait conservé la déclamation de Racine: Elle récitait admirablement la premiére Sçêne d'Esther; elle disait que Madame de Maintenon la lisait aussi d'une maniére fort touchante. Au réste, Esther n'est pas une Tragédie, c'est une histoire de l'ancien Testament, mise en Sçênes; toute la Cour en fit des applications, elles se trouvent détaillées dans une chanson de Baron, de Bre-

Ce grand ſuccès mit Racine en goût. Il voulut compoſer une autre Piéce. Et le ſujet d'Athalie (c'eſt-à-dire, la mort de cette Reine, & la reconnaiſſance de Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Ecriture Sainte. Il y travailla ſans perdre de tems ; & l'hiver d'après, cette nouvelle piéce ſe trouva en état d'être repréſentée ; mais Madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis, & tant de repréſentations des dévots qui agiſſaient en cela de bonne foi, & de la part des Poëtes jaloux de la gloire de Racine, qui non contens de faire parler les gens de bien, écrivirent pluſieurs Lettres anonymes, * qu'ils empêchérent Athalie d'être repréſentée ſur le Théâtre. On diſait à

Breteuil, qui commence ainſi :

Racine, cet homme excellent
Dans l'antiquité ſi ſçavant.

NB. * Ces manœuvres de la canaille des faux dévots, & des mauvais Poëtes, ne ſont pas rares : nous en avons vû un exemple dans la Tragédie de Mahomet, & nous en voyons encore.

Madame de Maintenon qu'il était honteux à elle d'expoſer ſur le Théâtre des Demoiſelles raſſemblées de toutes les parties du Royaume, pour recevoir une éducation chrétienne, & que c'était mal répondre à l'idée que l'établiſſement de St. Cir avait fait concevoir. J'avais part auſſi à ces diſcours, & on trouvait encore qu'il était fort indécent à elle, de me faire voir ſur un Théâtre à toute la Cour.

Le lieu, le ſujet des piéces, & la maniére dont les Spectateurs s'étaient introduits dans St. Cir, devaient juſtifier Madame de Maintenon, & elle n'aurait pû ne ſe pas embarraſſer des diſcours qui n'étaient fondés que ſur l'envie & la malignité; mais elle penſa différemment, & arrêta ces ſpectacles dans le tems que tout était prêt pour jouer Athalie. Elle fit ſeulement venir à Verſailles une fois ou deux les Actrices, pour jouer dans ſa chambre, devant le Roi avec leurs habits ordinaires. Cette piéce eſt ſi belle, que l'action n'en parut pas refroidie. Il me ſemble même qu'elle produiſait alors plus d'effet (*a*) qu'elle n'en a produit ſur

NB. (*a*) Cela n'eſt pas vrai: elle fut très-dénigrée, les

le Théâtre de Paris, où je crois que Monsieur Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être, par une Josabeth fardée (*b*), par une Athalie outrée, & par un grand prêtre, plus ressemblant aux Capucinades du petit père Honoré, qu'à la majesté d'un Prophête divin. Il faut ajoûter encore, que les chœurs qui manquaient aux représentations, faites à Paris, ajoûtaient une grande beauté à la Piéce; & que les Spectateurs, mêlés & confondus (*c*) avec

---

cabales la firent tomber: Racine était trop grand, on l'écrasa.

NB. (*a*) La Josabeth fardée était la Duclos, qui chantait trop son rôle. L'Athalie outrée était la Desmarets, qui n'avait pas encor acquis la perfection du tragique: Le Joad capucin, était Bobourg, qui jouait en démoniaque, avec une voix aigre.

NB. (*b*) Cette barbarie insupportable, dont Madame la Marquise de Cailus se plaint avec tant de raison, ne subsiste plus, grace à la générosité singuliére de Monsieur le Comte de Lauraguais, qui a donné une somme considérable, pour réformer le théâtre; c'est à lui seul qu'on doit la décence & la beauté du costume, qui régnent aujourd'hui sur la Scêne française: Rien ne doit affaiblir les témoignages de la reconnaissance qu'on lui doit; il faut

les Acteurs, refroidiſſent infiniment l'action; mais malgré ces défauts & ces inconvéniens, elle a été admirée, & elle le ſera toujours.

On fît après, à l'envy de Monſieur Racine, pluſieurs Piéces pour St. Cir; mais elles y ſont enſevelies : il n'y a que la ſeule Judith, Piéce que Monſieur l'Abbé Teſtu fit faire par Boyer; & à laquelle il travailla lui-même, qui fut jouée ſur le théâtre de Paris, avec le ſuccès marqué dans l'Epigramme de Monſieur Racine.

A ſa Judith, Boyer par avanture, &c.

Mais je laiſſe St. Cir & le théâtre, pour revenir à Madame de Monteſpan, qui demeura encore à la Cour quelques années; dévorée d'ambition & de ſcrupules, & qui força le Roi à lui faire dire par l'Evêque de Meaux, qu'elle ferait bien pour elle & pour lui de ſe retirer. Elle demeura quelques tems à Clagny, où je la voyais

---

eſpérer qu'il ſe trouvera des ames aſſez nobles pour imiter ſon exemple ; ont peut faire un fonds, moyennant lequel, les Spectateurs ſeront aſſis au parterre, comme on l'eſt dans le reſte de l'Europe.

assez souvent avec Madame la Duchesse : & comme elle venait aussi la voir à Versaille pendant le Siége de Mons, où les Princesses ne suivirent pas le Roi, on disait que Madame de Montespan était comme les ames malheureuses, qui reviennent dans les lieux qu'elles ont habité, expier leurs fautes. Effectivement on ne reconnut à cette conduite, ni son esprit, ni la grandeur d'ame dont j'ai parlé ailleurs : & même pendant les derniéres années qu'elle demeura à la Cour. Elle n'y était que comme la Gouvernante de Mademoiselle de Blois; il est vrai qu'elle se dépiquait de ses dégoûts, par des traits pleins de sel, & des plaisanteries améres.

Je me souviens de l'avoir vûe venir chez Madame de Maintenon, un jour de l'assemblée de pauvres. Car Madame de Maintenon avait introduit chez elle, ces assemblées au commencement de chaque mois, où les Dames apportaient leurs aumônes, (a) & Madame de Montespan comme les autres. Elle arriva un jour avant que

NB. (a) Il est très-bien de faire l'aumône; mais la main gauche de Madame de Maintenon sçavait trop ce que fesait la droite.

cette assemblée commençât ; & comme elle remarqua dans l'anti-chambre, le Curé, les Sœurs grises, & tout l'appareil de la dévotion que Madame de Maintenon *professait* : elle lui dit en l'abordant, sçavez-vous, Madame, comme votre anti-chambre est merveilleusement parée, pour votre Oraison funèbre ? Madame de Maintenon, sensible à l'esprit, & fort indifférente au sentiment qui faisait parler Madame de Montespan ; se divertissait de ses bons mots, * & était la premiére à reconter ceux qui tombaient sur elle.

Les enfans légitimes du Roi, ne perdirent rien à l'absence de Madame de Montespan. Je suis même convaincue que Madame de Maintenon les a mieux servis qu'elle n'aurait fait elle-même ; & je paraîtrai d'autant plus croyable en ce point, que j'avouerai franchement, qu'il me semble que Madame de Maintenon a poussé trop loin son amitié pour eux ; non qu'elle n'ait pensé comme la France, que le Roi dans les derniers tems les a voulu trop élever ; mais il n'était plus possible alors d'arrêter ses bienfaits, d'autant plus que

---

NB. (*a*) On devait en profiter.

la vieilleſſe & les malheurs domeſtiques du Roi, l'avaient rendu plus faible, & Madame la Ducheſſe du Maine plus entreprenante. J'expliquerai plus au long ce que je penſe ſur cette matiére, quand je raconterai ce qui s'eſt paſſé dans les dernieres années de la vie de Louis XIV.

Monſieur de Clermont Chate en ce tems-là Officier des gardes ne déplut pas à Madame la Princeſſe de Conti dont il parut amoureux, (a), mais il la trompa pour cette même Mademoiſelle Chouin dont j'ai parlé, ſon infidelité & ſa fauſſeté furent découvertes par un paquet de lettres que Monſieur de Clermont avait confié à un courier de Madame de Luxembourg pendant une campagne, Ce courier portant à Monſieur de Barbeſieux les lettres du Général, il lui demanda s'il n'avait point d'autres lettres pour la Cour, à quoi il répondit qu'il n'avait qu'un paquet pour Mademoiſelle Chouin qu'il avait promis de lui remettre à elle même. Monſieur de Barbeſieux prit le paquet, l'ouvrit, & le porta au Roi, (a), on vit dans ces lettres le

---

NB. (*a*) Elle l'a déja dit.

NB. (*b*) Puiſque Madame la Marquiſe de Cailus répe-

ſacrifice donc je viens de parler & le Roi en les rendant à Madame la Princeſſe de Conti augmenta ſa douleur & ſa honte. Mademoiſelle Chouin fut chaſſée de la Cour & ſe retira à Paris, où elle entretint toujours les bontés que Monſeigneur avait pour elle, il la voyait ſecrétement d'abord à Choiſy, maiſon de campagne qu'il avait achetée de Mademoiſelle, & enſuite à Meudon, ces entrevues ont été longtems ſecrettes, mais à la fin en admettant tantot une perſonne, tantot une autre, elles devinrent publiques; quoique Mademoiſelle Chouin fut preſque toujours enfermée dans une chambre quand elle était à Meudon. On ſe fit une grande affaire à la Cour d'être admis dans le particulier de Monſeigneur & de Mademoiſelle Chouin : Madame la Dauphine de Bourgogne belle fille de Monſeigneur, le regarda comme une faveur & enfin le Roi lui même & Madame de Maintenon la virent quelques tems avant la mort de Monſeigneur. Ils allerent ſeuls avec la Dauphine dans

---

te; répetons auſſi que Monſieur de Barbeſieux fit une mauvaiſe action.

l'entre sol de Monseigneur où elle était (*a*).

La liberté de mes souvenirs me fait revenir à Monsieur le Comte de Vermandois fils du Roi & de Madame de la Valliere, Prince bien fait & de grandes espérances, il mourut de maladie à l'armée, à sa premiere campagne & le Roi donna son bien dont il héritait à Madame

---

NB. (*a*) On a prétendu que Monseigneur l'avait épousée, mais cela n'est pas vrai. Mademoiselle Chouin était une fille de beaucoup d'esprit, quoiqu'en dise Madame de Cailus, elle gouvernait Monseignenr, & elle avait sçu persuader au Roi qu'elle le retenait dans le devoir, dont le Duc de Vendôme, le Marquis de la Fare, Monsieur de Ste. Maure, l'Abbé de Chaubeu; & d'autres n'auraient pas été fâchez de l'écarter. En même-tems elle ménageait beaucoup le parti de Monsieur de Vendôme. Le Chevalier de Bouillon, lui donnait le nom de Frosine: Elle se mêla de quelques intrigues pendant la Régence. Je ne sçais quel polisson qui s'est mêlé de faire des Mémoires de Madame de Maintenon, pour gagner quelqu'argent, a imaginé dans son mauvais Roman, des contes sur Monseigneur & Mademoiselle Chouin, dans lesquels il n'y a pas la moindre ombre de vérité; le monde est plein d'impertinens libelles de cette sorte, écrits par des malheureux qui parlent de tout, & n'ont rien vû.

la Princeſſe de Conti ſa ſœur, & ſa charge d'Amiral à Monſieur le Comte de Toulouſe le dernier des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan.

Mademoiſelle de Nantes ſa ſœur épouſa Monſieur le Duc de Bourbon, & comme elle n'avait que douze ans accomplis on ne les mit enſemble que quelques années après. Ce mariage ſe fit à Verſailles dans le grand appartement du Roi, où il y eut une illumination & toute la magnificence dont on ſçait que le Roi était capable, le Grand Condé & ſon fils n'oublierent rien pour témoigner leur joye, comme ils n'avaient rien oublié pour faire réuſſir ce mariage.

Madame la Ducheſſe eut la petite vérole à Fontainebleau dans le tems de ſa plus grande beauté, jamais on n'a rien vû de ſi aimable ni de ſi brillant qu'elle parut la veille que cette maladie lui prit : il eſt vrai que ceux qui l'ont vue depuis, ont peine à croire qu'elle lui eut rien fait perdre de ſes agrémens. Quoiqu'il en ſoit, elle courut riſque de perdre encore plus que la beauté, & ſa vie fut dans un grand péril, le Grand Condé alarmé partit de Chantilly avec la goute pour ſe renfermer avec elle,

& venir lui rendre tous les ſoins non ſeulement d'un père tendre; mais d'une garde zélée. Le Roi au bruit de l'extrêmité de Madame la Ducheſſe voulut l'aller voir, mais Monſieur le Prince ſe mit au travers de la porte pour l'empêcher d'entrer & il ſe fit là un combat entre l'amour paternel & le zèle d'un courtiſan bien glorieux pour Madame la Ducheſſe. Le Roi fut le plus fort & paſſa outre malgré la réſiſtance de Monſieur le Prince.

Madame la Ducheſſe revint à la vie, le Roi alla à Verſaille & Monſieur le Prince demeura conſtamment auprès de ſa belle petite fille. Le changement de vie, les veilles & la fatigue dans un corps auſſi exténué que le ſien, lui causérent la mort peu de tems après.

Monſieur le Prince de Conti profita des dernieres années de la vie de ce Héros, heureux dans ſa diſgrace d'employer d'une maniere auſſi avantageuſe un tems qu'il avait perdu à la Cour. mais je ne crois pas déplaire à ceux qui par hazard liront un jour mes ſouvenirs, de leur raconter ce que je ſçais de Meſſieurs les Princes de Conti & ſur-tout de ce dernier dont l'eſprit la valeur, les agrémens & les mœurs ont fait

dire de lui ce que l'on avait dit de Jules César.

La paix dont jouiſſait la France ennuyait ces Princes. Ils demandérent au Roi la permiſſion d'aller en Hongrie, le Roi bien loin d'être choqué de cette propoſition leur en ſçut gré & conſentit d'abord à leur départ, mais à leur exemple toute la jeuneſſe vint demander la même grace; & inſenſiblement, tout ce qu'il y avait de meilleur en France, & par la naiſſance, & par le courage, aurait abandonné le Royaume, pour aller ſervir un Prince, ſon ennemi naturel; ſi Monſieur de Louvois n'en avait fait voir les conſéquences, & ſi le Roi n'avait pas revoqué la permiſſion qu'il avait donné légérement. Cependant Meſſieurs les Princes de Conti ne cédérent qu'en apparence à ces derniers ordres; ils partirent ſecrettement avec le Prince de Turenne, & Monſieur le Prince Eugêne de Savoye. (*a*) Pluſieurs autres devaient les ſuivre à meſure qu'ils trouveraient les moyens de s'échapper; mais leur

---

NB. (*a*) Madame de Cailus ſe trompe: Le Prince Eugêne de Savoîe, était déja paſſé au ſervice de l'Empereur, & avait un Régiment.

deſſein fut découvert par un Page de ces Princes qu'ils avaient envoyés à Paris, & qui s'en retournait chargé de lettres de leurs amis. Monſieur de Louvois en fut averti, & on arrêta le Page comme il était ſur le point de ſortir du Royaume. On prit ces Lettres, & Monſieur de Louvois les apporta au Roi, parmi leſquelles il eut la douleur d'en trouver de Madame la Princeſſe de Conti ſa fille, remplies de traits les plus ſatyriques contre lui, & contre Madame de Maintenon. (*a*) Celles de Meſſieurs de la Rochefoucaut & de quelques autres, étaient dans le même goût; mais il y en avait qui ſe contentait de quelques traits d'impiété & de libertinage. Telle était la Lettre du Marquis d'Alincourt, depuis Duc de Villeroi; ſur quoi le vieux Maréchal de Villeroi ſon grand père, qui avait encore dit: *au moins mon petit fils n'a parlé que de Dieu; il pardonne, mais les hommes ne pardonnent point.* Le Roi écarta toute cette jeuneſſe.

NB. (*a*) Si c'eſt par la légereté, pardonnons; ſi par folie, compatiſſons, ſi par injure, oublions. *Cod. Livre 9. titre 7.*

Madame la Princeſſe de Conti en fut quitte pour la peine, & la honte de paraître tous les jours devant ſon père & ſon Roi juſtement irrité, & d'avoir recours à une femme qu'elle avait outragée pour obtenir ſon pardon. Madame de Maintenon lui parla avec beaucoup de force, non pas ſur ce qui la regardait ; car elle ne croyait pas avec raiſon, que ce fut elle à qui l'on eut manqué ; mais en diſant des vérités dures à Madame la Princeſſe de Conti, elle n'oubliait rien pour adoucir le Roi : & comme il était naturellement bon, & qu'il aimait tendrement ſa fille, il lui pardonna. Cependant ſon cœur était véritablement bleſſé ; il faut avouer que ſa tendreſſe pour elle, n'a jamais été la même depuis, d'autant plus qu'il trouvait journellement bien des choſes à redire dans ſa conduite.

Les Princes de Conti revinrent après la défaite des Turcs : l'aîné mourut peu de tems après, comme je l'ai dit, de la petite vérole ; & l'autre fut exilé à Chantilly. Pour Madame la Princeſſe de Conti, elle ne perdit à ſa petite vérole qu'un mari qu'elle ne regretta pas. D'ailleurs, veuve à 18 ans ; Princeſſe du Sang, & auſſi riche que belle ; elle eut de quoi ſe conſoler. On a dit

qu'elle

qu'elle avait beaucoup plu à Monſieur ſon beau-frère; & comme il était lui-même fort aimable, il eſt vraiſemblable qu'il lui plut auſſi. (a)

Le grand Condé demanda en mourant au Roi, le retour à la Cour de Monſieur le Prince de Conti qu'il obtint; & ce Prince épouſa peu

---

NB. (a) Il lui plut très-fort. Monſieur le Duc lui envoya un jour un Sonnet, dans lequel il comparaît Madame la Princeſſe de Conti ſa belle-ſœur à Vénus. Le Prince de Conti répliqua par ces Vérs auſſi malins que charmans.

Adreſſez mieux votre Sonnet
De la Déeſſe de Citère.
Votre Epouſe eſt ici le plus digne portrait:
Et ſi ſemblable en tout que le Dieu de la guerre;
Le voyant dans vos bras entrerait en courroux.
Mais ce n'eſt pas la premiere avanture,
Ou d'un Condé Mars eut été jaloux.
Adieu grand Prince, Heureux Epoux;
Vos Vers ſemblent faits par Voiture.
Pour la Vénus que vous avez chez vous.

Le Voiture de Monſieur le Duc, était le Duc de Nevers.

La malignité de la réponſe conſiſte dans ces mots: *ſi ſemblable en tout.* C'était comparer le mari à Vulcain.

de tems après Mademoiselle de Bourbon, mariage que ce Prince avait beaucoup désiré. Monsieur le Prince de Conti, qui, comme je l'ai déja dit, avait été élevé avec Monseigneur, fut parfaitement bien avec lui; & il y a beaucoup d'apparence que s'il avait été le maître, ce Prince aurait eu part au Gouvernement.

Je me mariai en quatre-vingt six. On fit Monsieur de Caylus menin de Monseigneur, & comme j'étais extrêmement jeune; puisque je n'avais pas encore tout-à-fait treize ans. Madame de Maintenon ne voulut pas que je fusse encore établie à la Cour: je vins donc demeurer à Paris chez ma belle mère; mais on me donna en quatre-vingt sept un Appartement à Versailles, & Madame de Maintenon pria Madame de Montchevreuil son amie, de veiller sur ma conduite.

Je m'attachai malgré les remontrances de Madame de Maintenon, à Madame la Duchesse: Elle eut beau me dire qu'il ne fallait rendre à ces gens-là que des respects, & ne s'y jamais attacher; que les fautes que Madame la Duchesse ferait, retomberaient sur moi, & que les choses raisonnables qu'on trouverait dans sa conduite,

ne feraient attribuées qu'à elle. Je ne crus pas Madame de Maintenon, mon goût l'emporta; je me livrai toute entiére à Madame la Duchesse, & je m'en trouvai mal. (*a*)

La guerre recommença en 1688. par le Siége de Philisbourg, & le Roi d'Angleterre fut chassé de son Thrône l'hiver d'après. La Reine d'Angleterre se sauva la premiere avec le Prince de Galles son fils. La fortune singuliere de Lauzun fit qu'il se trouva précisément en Augleterre dans ce tems-là : On lui sçait gré d'avoir contribué à une fuite à laquelle le Prince d'Orange n'aurait eu garde de s'opposer. Le Roi cependant l'en récompensa, comme d'un grand service rendu aux deux Couronnes. A la priere du Roi & de la Reine d'Angleterre, il le fit Duc, & lui permit de revenir à la Cour, où il n'avait paru qu'une fois après sa prison. (*b*) Monsieur le Prince, en

NB. (*a*) Sa liaison avec le Duc de Villeroi éclata; mais cet amant était un homme plein de vertu, bienfaisant, modeste, & le meilleur choix que Madame de Cailus put faire.

NB. (*b*) Trop dure, trop longue, trop injuste.

le voyant, dit que c'était une bombe qui tombait ſur tous les courtiſans. (*a*)

Si le Prince d'Orange n'avait pas été fâché de voir partir d'Angleterre, la Reine & le Prince de Galles, il fut encore plus ſoulagé d'être défait de ſon beau Père.

Le Roi les vint recevoir avec toute la politeſſe d'un Seigneur particulier, qui ſçait bien vivre, & il a eu la même conduite avec eux, juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Monſieur de Montchevreuil était Gouverneur de St. Germain; & comme je quittais peu Madame de Montchevreuil, je voyais avec elle cette Cour de près; il ne faut donc pas s'étonner, ſi ayant vû croître le Prince de Galles, naître la Princeſſe ſa ſœur, & reçu beaucoup d'honnêtetés du Roi & de la Reine d'Angleterre; je ſuis demeuré Jacobite malgré les changemens qui ſont arrivés en ce pays-ci, par rapport à cette cauſe.

La Reine d'Angleterre s'était fait haïr, diſait-on par ſa hauteur, autant que par la Religion qu'elle profeſſait en Italienne; c'eſt-à-dire, quelle

---

NB. (*a*) La bombe n'éclata ſur perſonne.

y ajoûtait une infinité de petites pratiques jésuitiques partout, & bien plus en Angleterre qu'ailleurs mal placées ; cette Princesse avait pourtant de l'esprit & de bonnes qualités qui lui attirrèrent une estime & un attachement de la part de Madame de Maintenon, qui n'a fini qu'avec leurs vies. (a)

Il est vrai que Madame de Maintenon souffrait impatiemment le peu de secret qu'ils gardaient dans leurs affaires ; car on n'a jamais fait de projet pour leur rétablissement, qui n'ait été aussi-tôt sçu en Angleterre, qu'imaginé à Versailles ; mais ce n'était pas la faute de ces malheur reuses Majestés. Ils étaient environnés à St. Germain de gens qui les trahissaient, jusqu'à une femme de la Reine, & pour laquelle elle avait une bonté particuliere, qui prenait dans ses poches les Lettres que le Roi ou Madame de Maintenon lui écrivaient ; les copiait pendant que la Reine dormait, & les envoyait en Angleterre. Cette femme s'appellait Madame Strikland, mère

NB. (a) Ce fut Madame de Maintenon, qui engagea Louis XIV, malgré tout le Conseil, à reconnaître le prétendant pour Roi d'Angleterre.

d'un petit Abbé Strikland, qui dans ces derniers tems, digne héritier de Madame ſa mère, a prétendu au Cardinalat par ſon manége.

Je ne parlerai point de la guerre, ni des différens ſuccès qu'elle eut plus ou moins heureux pour la France, & toujours glorieux pour les armes du Roi. Ces choſes ſe trouvent écrites par-tout : une femme, & ſur-tout de l'âge dont j'étais, tourne ſes plus grandes attentions ſur des bagatelles.

Le Roi alla lui-même faire le ſiége de Mon en quatre-vingt onze. Les Princeſſes demeurérent à Verſailles, & Madame de Maintenon à St. Cir, dans une ſi grande ſolitude, qu'elle ne voulait pas même que j'y allaſſe. Je demeurai à Verſailles avec les Princeſſes ; & comme il n'y avait point d'hommes, nous y étions dans une grande liberté. Madame la Princeſſe de Conti & Madame la Ducheſſe, avaient chacune leurs amies différentes ; & comme elles ne s'aimaient pas, leur Cours étaient fort ſéparées. C'eſt là que Madame la Ducheſſe fit voir cette humeur heureuſe & aimable, par laquelle elle contribuait elle-même à ſon amuſement, & à celui des autres. Elle imagina de faire un Roman, & de tranſporter les

caractéres & les mœurs du tems présent, sous les noms de la Cour d'Auguste. Celui de Julie, avait par lui-même assez de rapport avec Madame la Princesse de Conti, à ne la prendre que suivant les idées qu'Ovide en donne ; & non pas dans la débauche rapportée par les Historiens : mais il est aisé de comprendre que ce Canevas n'était pas mal choisi, & avec assez de malignité. Nous ne laissons pas d'y avoir toutes nos épisopes ; mais en beau, au moins pour celle qui étaient de la Cour de Madame la Duchesse. Cet ouvrage ne fut qu'ébauché, & nous amusa ; & c'était tout ce que nous en voulions.

Pendant une autre campagne, les Dames suivirent le Roi en partie ; c'est-à-dire, Madame la Duchesse d'Orléans, Madame la Princesse de Conti & Madame de Maintenon. Madame la Duchesse ne suivit pas, parce qu'elle était grosse : Elle demeura à Versailles, & quoique je le fusse aussi, ce qui m'empêcha de suivre Madame de Maintenon, on ne me permit pas de demeurer avec elle. Madame de Maintenon m'envoya avec Madame de Montchevreuil à St. Germain, où je m'ennuyai comme on peut croire. Il arriva qu'un jour étant allé rendre une visite

à Madame la Ducheſſe, je lui parlai de mon ennui, & lui fis ſans doute des portraits vifs de Madame de Montchevreuil & de ſa dévotion, qui lui firent aſſez d'impreſſion pour en écrire à Madame de Bouzoles, (*a*) d'une maniére qui me rendit auprès du Roi, beaucoup de mauvais offices. Le Roi fut curieux de voir ſurquoi leur commerce pouvait rouler; & malheureuſement cet artîcle qui me regardait, tomba ainſi entre ſes mains. On regarda ces plaiſanteries, qui m'avaient paru innocentes, comme très-criminelles; on y trouva de l'impiété; & elles diſpoſérent les eſprits à recevoir les impreſſions déſavantageuſes qui me firent enfin quitter la Cour pour quelque tems. Ainſi Madame de Maintenon avait eu raiſon de m'avertir qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec ces gens là.

Ces choſes ſe paſſérent pendant le Siége de Namur, & les Dames qui ſuivirent le Roi, s'arrétérent à Dinant. Ce fut auſſi dans cette même année que ſe donna le combat de Stinkerque, où je perdis un de mes Frères à la tête du Ré-

---

NB. (*a*) Sœur de Monſieur de Torci, amie intime de Madame la Ducheſſe, & femme de beaucoup d'eſprit.

giment de la Reine Dragons. Le Roi revint à Versailles après la prise de Namur.

Les hivers ne se ressentaient point de la guerre. La Cour était aussi nombreuse que jamais, magnifique & occupée de ses plaisirs, tandis que Madame de Maintenon bornait les siens à St. Cir, & à perfectionner cet ouvrage.

Le Roi fit le mariage de Monsieur le Duc d'Orléans, avec Mademoiselle de Blois. Feu Monsieur y donna les mains, non-seulement sans peine, mais avec joie. Madame tint quelques discours mal-à-propos, puisqu'elle sçavait bien qu'ils étaient inutiles. Il est vrai qu'il serait à désirer pour la gloire du Roi (comme je l'ai déja dit, qu'il n'eut pas fait prendre une telle alliance à son propre neveu, & à un Prince aussi près de la Couronne; mais les autres mariages avaient servi de dégrés à celui-ci.

Je me souviens qu'on disait déja que Monsieur le Duc d'Orléans était amoureux de Madame la Duchesse. J'en dis un mot en badinant à Mademoiselle de Blois; & elle me répondit d'une

---

NB. * Tout ce qu'on dit sur ce mariage dans les Mémoires de Madame de Maintenon, n'est qu'un tissu de sots mensonges.

façon qui me surprit, avec son ton de lendore: *Je ne me soucie pas qu'il m'aime*; *je me soucie qu'il m'épouse*: elle a eu ce contentement.

Feu Monsieur avait eu envie de préférer Madame la Princesse de Conti, fille du Roi, veuve depuis plusieurs années, à Mademoiselle de Blois; & je crois que le Roi y aurait consenti, si elle l'avait voulu; mais elle dit à Monsieur qu'elle préférait la liberté à tout. Cependant elle fut trés-fâchée, de voir sa cadette de tant d'années passer si loin devant elle. Mais je dois dire à la louange de Madame la Duchesse, qu'elle ne fut pas sensible à ce petit désagrément, qui la touchait de plus près; & je lui ai entendu dire que, puisqu'il fallait que quelqu'un eut un rang au dessus d'elle, elle aimait mieux que ce fut sa Sœur qu'une autre: Elle était d'autant plus louable d'avoir ces sentimens, qu'elle n'avait qu'une médiocre tendresse pour sa Sœur. Il est vrai qu'elles se réchaufférent quelques années après, & que leur union parut intime: mais les communes favorites, par la suite des tems, les brouillérent d'une manière irréconciliable; & j'aurai occasion plus d'une fois, de parler de cette brouillerie, à laquelle il faut attribuer beaucoup de nos malheurs.

Il faudrait pour faire le portrait de *Monsieur le Duc d'Orléans*, un singulier pinceau, de tout ce que nous avons vû en lui, & de tout ce qu'il a voulu paraître. Il n'y avait en lui de réel que l'esprit, dont en effet il avait beaucoup; c'est-à-dire, une conception aisée, une grande pénétration, beaucoup de discernement, de la mémoire & de l'éloquence; mais malheureusement un caractère dangereux. On lui avait fait accroire que la vertu n'est qu'un nom vain, & que le monde étant partagé entre des sots & des gens d'esprit, la vertu & la morale étaient le partage des sots; & que les gens d'esprit affectaient seulement, par rapport à leurs vûes d'en paraître avoir, selon qu'il leur convenait. Ce Prince avait été parfaitement bien élevé; & comme dans sa jeunesse les qualités de son esprit couvraient les défauts qu'il pouvait avoir, on avait conçu de grandes espérances de lui. Je me souviens que Madame de Maintenon, instruite par ceux qui prenaient soin de son éducation, se réjouissait de ce qu'on verrait paraître dans la personne du Duc de Chartres (car c'est ainsi qu'il s'est appellé jusqu'à la mort de *Monsieur*.) Un Prince plein de mérite, & capable par son exemple, de faire goûter à la

Cour, la vertu & l'eſprit, mais à peine Monſieur le Duc de Chartres fut-il marié & maître de lui, qu'on le vit adopter des goûts qu'il n'avait pas; il courtiſa toutes les femmes, & la liberté qu'il ſe donna dans ſes actions & dans ſes propos, ſouleva bientot les dévots qui fondaient ſur lui de grandes eſpérances (*a*).

Monſieur le Duc Dumaine ſe maria dans le méme tems & épouſa comme je l'ai dit, une fille de Monſieur le Prince: l'ainée avait épouſée Monſieur le Prince de Conti cadet de celui qui mourut de la petite verole, & Madame la Ducheſſe Dumaine n'était pas l'ainée de celle qui reſtait à marier, cependant on la préféra à ſa ſœur, ſur ce qu'elle avait peut-être une ligne de plus, peut-on marquer plus ſenſiblement, ni même plus baſſement qu'on ſe ſente honoré d'une alliance! Mademoiſelle de Condé ainée de Madame Dumaine reſſentait vivement cet affront & en a conſervé le ſouvenir juſqu'à la fin de ſes jours. J'avoue qu'on lui avait fait tort & que ſi elle était un tant ſoi peu plus petite elle

---

NB. (*a*) Les dévots n'ont jamais eu rien a eſpérer de lui que des ridicules.

était beaucoup moins mal faite (*a*), d'un eſprit plus doux & plus raiſonnable. Quoiqu'il en ſoit de l'une & de l'autre ; Madame la Ducheſſe portée à ſe mocquer appellait ſes belles ſœurs les poupées du ſang, & quand le mariage fut déclaré, elle redoubla ſes plaiſanteries avec Mr. ſon frere Monſieur le Duc, d'une façon qui les à par la ſuite brouillées très-ſérieuſement, c'eſt encore une des cauſes d'une diſſention dans la famille Royale, dont les effets ont été funeſtes.

A peine Madame Dumaine fut elle mariée qu'elle ſe mocqua de tout ce que Monſieur le Prince lui put dire ; dédaigna de ſuivre les exemples de Madame la Princeſſe, & les conſeils de Madame de Maintenon, ainſi s'étant rendue bientot incorrigible on la laiſſa en liberté de faire tout ce qu'elle voulut. La contrainte qu'il fallait avoir à la Cour l'ennuya : elle alla à *Sceaux* jouer la comédie (*b*), & faire tout ce qu'on a

---

NB. (*a*) Elle épouſa depuis Monſieur le Duc de Vendome qui ne fut pas d'humeur de lui faire des enfans.

NB (*b*) Elle l'aimait beaucoup & la jouait fort mal on la vit ſur le même théâtre avec Baron : c'était un ſingulier contraſte, mais ſa Cour était charmante, on

entendu dire des nuits blanches (*a*) ; & tout le reſte. Monſieur le Duc ſon frére pendant un tems prit un très-grand gout pour elle : les vers & les pièces d'éloquence volérent entr'eux ; les chanſons contre eux volérent auſſi. L'abbé de Chaulieu & Monſieur de la Farre Maleſieu & l'Abbé Geneſt ſecondaient le gout que Monſieur le Duc avait pour la poëſie : Enfin le frére & la ſœur ſe brouillérent au grand contentement je crois, de Madame la Ducheſſe.

Monſieur le Duc avait de grandes qualités de l'eſprit, de la valeur au ſuprême degré, il aimait le Roi & l'état. Bien loin d'avoir cet

---

s'y divertiſſait autant qu'on s'ennuyait alors à Verſailles, elle animait tous les plaiſirs par ſon eſprit, par ſon imagination, par ſes fantaiſies, on ne pouvait pas ruiner ſon mari plus gaiement.

NB. (*a*) Ces nuits blanches étaient des fêtes que lui donnaient tous ceux qui avaient l'honneur de vivre avec elle. On feſait une lotterie des ving quatre lettres de l'alphabet, celui qui tirait le C donnait une Comédie, l'O exigeait un petit opéra, le B un ballet. Cela n'eſt pas auſſi ridicule que le prétend Madame de Caylus qui était un peu brouillée avec elle.

intérêt qu'on a quelquefois reproché aux Condés, il était juſte & déſintéreſſé & en donna des marques après la mort de Monſieur le Prince ſon Père quand il fut en poſſeſſion du gourvernement de Bourgogne. Monſieur le Prince exigeait de cette Province une ſomme d'argent conſidérable indépendante des droits de ſon gouvernement. Et Monſieur le Duc ſon fils en prenant ſa place la remit généreuſement à la Province. Ce Prince ne laiſſait pas d'avoir des défauts, il était brutal : & quant à ſon eſprit les meilleures choſes qu'il avait penſé dévenaient ennuyeuſes à force de les lui entendre redire. Il aimait la bonne compagnie, mais il n'y arrivait pas toujours à propos. On ne peut pas en apparence être moins fait pour l'amour qu'il l'était ; cependant il ſe donnait a tout moment comme un homme à bonne fortune. Il aimait Madame ſa femme plus qu'aucune de celles dont il voulait qu'on le crut bien traité ; il affectait beaucoup d'indifférence pour elle ; il en était exceſſivement jaloux & ne voulait pas le paraitre. Quoiqu'il en ſoit, l'Etat & Madame la Ducheſſe ont fait une perte irréparable à ſa mort. Ses défauts n'étaient apperçus que de ceux qui avaient l'hon-

neur de le voir familierement; & ſes bonnes qualités auraient été d'une grande reſſource à la France à la mort de Louis XIV. dont il était plus eſtimé qu'aimé, parce qu'en effet il était plus eſtimable qu'aimable.

Monſieur le Prince de Conti était le contraire. Quoiqu'il eut de grandes qualités bien de la valeur & beaucoup d'eſprit, cependant on peut dire qu'il était plus aimable qu'eſtimable. Il n'avait jamais que l'eſprit qui convenait avec ceux avec qui il était. Tout le monde ſe croyait à ſa portée jamais; je ne dis pas, un Prince, mais ancun homme n'a eu au même degré que lui le talent de plaire. D'ailleurs il était faible pour la Cour autant qu'avec Madame ſa femme; on dit qu'il était intéreſſé, je n'en ſçais rien; je ſçais ſeulement que l'état de ſa fortune ne lui permettait pas de paraitre fort généreux. Sa figure n'avait rien de régulier, il était grand ſans être bien fait, mal adroit avec de la grace, un viſage agréable; ce qui formait un tout plein d'agrémens & de charmes, à quoi l'eſprit & le caractère contribuaient, Monſieur le Duc ne l'aimait pas naturellement, ni ſurnaturellement par l'amour qu'il eut pour Madame la Ducheſſe.

Cependant

Cependant il le copiait, & voulait ſouvent qu'on crut qu'il avait imaginé les mêmes choſes que lui.

Monſieur le Prince de Conti, juſqu'a la paſſion qu'il eut pour Madame la Ducheſſe, n'avait pas paru capable d'en avoir de bien ſérieuſes. Il avait eu pluſieurs affaires galantes & avait fait voir plus de coquetterie que d'amour; mais il en eut un violent pour Madame la Ducheſſe. Peut être que le rapport des agrémens qu'on trouvait en eux & la crainte des perſonnes intéreſſées ont contribué à faire naitre cette paſſion. Il eſt certain du moins que les ſoupçons de Monſieur le Prince, les précautions de Madame la Princeſſe & l'inquiétude de Monſieur le Duc l'ont prévenue. Il y avait longtems que Madame la Ducheſſe était mariée & que ſa beauté faiſait du bruit dans le monde ſans que Monſieur le Prince de Conti parut y faire attention. Quelques perſonnes même s'y étaient attachées particuliérement; mais aucuns ne lui ont plu, ſi on excepte le Comte de Mailly dont je ne répondrais pas; quoique je n'aye rien vu en paſſant ma vie avec elle, qui put autoriſer les bruits qni ont couru. Je l'ai bien vu amou-

reux; j'en ai parlé quelquefois en badinant à Madame la Ducheſſe qui me répondit ſur le même ton. Madame de Maintenon lui en a ſouvent parlé, & en ma préſence à Monſieur de Mailli: mais il ſe tirait des reprimandes qu'elle lui faiſait par des plaiſanteries qui réuſſiſſaient preſque toujours avec Madame de Maintenon quand elles étaient faites avec eſprit. Laſſé pourtant des diſcours qu'on tenait & craignant enfin qu'ils ne revinſſent au Roi, il fit ſemblant d'être amoureux d'une autre femme. Ce prétexte réuſſit aſſez pour allarmer la famille de cette femme; & comme c'était des gens bien à la Cour, ils vinrent prier Madame de Maintenon d'empêcher le Comte de Mailli de continuer les airs qu'il ſe donnait à l'égard de leur fille; c'était ce que voulait le Comte de Mailli; & il ne manqua pas de dire à Madame de Maintenon que ſi elle le grondait ſur cette femme, il fallait au moins qu'elle fut en repos ſur l'autre. Quoiqu'il en ſoit, le pretexte & la réalité prirent fin.

Mr. le Prince de Conti ouvrit les yeux ſur les charmes de Madame la Ducheſſe, a force de s'entendre dire de ne la pas regarder: il l'aima paſſionnément & ſi de ſon côté elle a aimé quel-

que chose c'est assurément lui, quoiqu'il soit arrivé depuis.

On prétend, & ce n'est pas je crois sans raison, que ce Prince qui n'avait été jusques là sensible qu'à la gloire ou à son plaisir, le fut assez aux charmes de Madame la Duchesse pour lui sacrifier une couronne.

On sçait qu'il fut appellé par un parti en Pologne, & on prétend qu'il aurait été unanimement déclaré Roi s'il l'avait bien voulu & si son amour pour Madame la Duchesse n'avait pas rallenti son ambition. Je crois pourtant que beaucoup d'autres choses ont contribué au mauvais succès de son voyage en Pologne: mais comme on croyait ici dans le tems qu'il partit l'affaire certaine, & qu'il était persuadé de ne jamais revenir en France, les adieux furent aussi tendres & aussi tristes entre Madame la Duchesse & lui qu'on peut se l'imaginer.

Ils avaient un confident contre lequel la jalousie & la véhémence de Monsieur le Duc ne pouvait rien: ce confident était Monsieur le Dauphin: & je crois qu'ils n'en ont jamais eu d'autre. Cette affaire a été menée avec une sagesse & une conduite si admirable qu'ils n'ont jamais

pû donner aucune priſe ſur eux ; ſi bien que Madame la Princeſſe fut réduite a convenir avec Madame ſa belle fille qu'elle n'avait d'autres raiſons de ſoupçonner cette galanterie que parce que Monſieur le Prince de Conti & elle paraiſſaient faits l'un pour l'autre.

Monſieur le Prince de Conti ne gouta pas longtems le dédommagement qu'il trouvait dans ſa paſſion au défaut d'une Couronne. Son tempéramment faible le fit preſqu'auſſitot après ſon retour tomber dans une langueur qui termina enfin ſa vie trois ou quatre ans après ; infiniment regretté de toute la France, de Monſeigneur & de ſa maitreſſe.

Elle eut beſoin de la force qu'elle a naturellement ſur elle même, pour cacher à Monſieur le Duc ſa douleur. Elle y réuſſit d'autant plus, je crois, qu'il était ſi ſoulagé de n'avoir plus un tel rival, ni un tel concurrent, qu'il ne ſe ſoucia d'examiner ni le paſſé, ni le fond du cœur.

Madame la Ducheſſe vécut comme un ange avec lui ; elle fit même que l'éloignement de Monſeigneur pour la perſonne de Monſieur le Duc diminua. Il paraiſſait s'accoutumer à lui ;

& il y aurait été fort bien par la ſuite, ſi une mort prompte ne l'avait enlevé dans le tems qu'il était, comme je l'ai déjà dit, le plus néceſſaire à la France, & à ſa maiſon, & à Madame ſa femme. Elle en parut infiniment affligée, & je crois que c'était de bonne foi; elle n'avait que de l'ambition dans la tête & dans le cœur, depuis la mort de Monſieur le Prince de Conti; & Monſieur le Duc avait toutes les qualités propres à lui faire concevoir de grandes eſpérances de ce côté-là. Il était impoſſible, de quelque côté que la Famille Royale put ſe tourner, que Monſieur le Duc n'eut pas joué un grand rôle; Madame la Ducheſſe gouvernant alors Monſeigneur, & Monſieur le Duc ayant de ſon côté, tout le courage, & toute la capacité néceſſaire pour commander les armées, & même pour gouverner l'état.

La faveur de Madame la Ducheſſe auprès de Monſeigneur redoubla après cette mort. Il était continuellement chez elle; & l'envie que Monſieur le Duc de Berri avait de lui plaire, faiſait auſſi qu'il s'y trouvait ſouvent avec lui; & comme Madame la Ducheſſe mit dans le monde, dans ce même-tems, les Princeſſes ſes filles; & qu'el-

les par conſéquent, ſe trouvérent ſouvent avec Monſeigneur & Monſieur le Duc de Berri, on jugea que Madame la Ducheſſe avait deſſein de faire le mariage de Mademoiſelle de Bourbon avec Monſieur le Duc de Berri, ou du moins on ſe ſervit de cette raiſon pour preſſer celui de Mademoiſelle d'Orléans avec ce Prince.

Il faut avouer que Madame de Maintenon entra dans cette crainte, & que ſon amitié pour Madame la Ducheſſe de Bourgogne, lui fit appréhender le grand crédit de Madame la Ducheſſe. Elle ne pût imaginer, ſans une peine extrême, que Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſe verrait un jour abandonnée, & que toute la Cour ſerait aux pieds de Madame la Ducheſſe, pour plaire à Monſeigneur. Elle voyait dans Madame la Ducheſſe une conformité de caractére, de vûes & d'humeur entr'elle & Madame de Monteſpan, qui la déterminérent entiérement pour le côté d'Orléans. Mais je me ſouviens que je n'ai pas encore dit un mot de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

On ſçait que cette Princeſſe n'avait que dix à onze ans, quand elle vint en France. Sa grande jeuneſſe, & les priéres de Madame

la Duchesse de Savoye sa mére, firent que Madame de Maintenon en prit un soin particulier. Ou pour mieux dire l'intérêt du Roi, & celui de toute la France, l'engagérent encore plus à donner tous ses soins, pour achever l'éducation que Madame la Duchesse de Savoye avait si bien commencée car il faut dire la vérité, & je l'ai souvent entendu dire à Madame de Maintenon, qu'on ne peut avoir été mieux élevée, que l'avait été cette Princesse. Nous n'aurions fait, disait-elle, que la gâter ici, si les bonnes qualités qui sont en elle, y avaient été moins fortement imprimées. Madame de Maintenon se mit donc en possession de la Princesse de Savoye, dès qu'elle arriva ici; & elle, soit par esprit ou par sentiment, déféra entiérement à ses avis. Elle fut jusqu'à son mariage, & quelques tems encore après, fort séparée des Princesses & du reste de la Cour. Madame de Maintenon la formait sous les yeux du Roi : Elle l'environna (autant qu'il lui fut possible, de personnes de mérite; elle lui donna pour Dame d'honneur Madame la Duchesse DuLude;) pour Dame d'atour, Madame la Comtesse de Mailly: & les Dames du Palais étaient choisies entre ce qu'il y avait de meilleur, ou du

moins regardées comme telles par Madame de Maintenon.

La Ducheſſe DuLude avait de la dignité dans l'extérieur, & une déférence à l'égard de Madame de Maintenon, qui lui tenait lieu d'eſprit. On n'avait voulu dans cette place qu'une repréſentation, c'eſt auſſi tout ce qu'elle avait. Elle ne faiſait rien ſans en rendre compte; les Princeſſes qui voyaient qu'on éloignait Madame la Ducheſſe de Bourgogne de leur commerce, n'en ſçurent pas bon gré à Madame de Maintenon; & ſur tout Madame la Ducheſſe, qui dans le fond ne l'aimait pas, moins par rapport à Madame de Monteſpan, que parce qu'elle avait voulu autrefois lui donner des avis, & qu'elle l'avait ſouvent blâmée dans ſa conduite; mais dans le fond c'était plus pour la rendre telle qu'il convenait au Roi, que pour tout autre motif. Mais comme on ne ſe rend pas juſtice, elle l'accuſait d'une choſe dont pourtant elle l'avait bien avertie, & qu'il n'avait tenu qu'à elle de prévenir. Il eſt vrai que Madame de Maintenon ayant penſé peut-être aſſez mal-à-propos, que ſon exemple & ſes diſcours, pouvaient être dangereux, & gâter en un inſtant tout ce qu'elle aurait fait avec beau-

coup de peines & de tems, auprès de Madame la Duchesse de Bourgogne ; elle fit ensorte qu'elle ne vit guères Madame la Duchesse, & qu'elle ne lui parlât jamais en particulier. Elle ne craignait pas de même Madame la Duchesse d'Orléans, dont l'esprit est moins porté à la raillerie, & qui s'était plus ménagée avec Madame de Maintenon. D'ailleurs, Madame la Dauphine & Madame de Maintenon étaient entourées de femmes attachées à Madame la Duchesse d'Orléans, qui la faisaient valoir, & qui relevaient avec malignité tout ce que faisait & disait Madame la Duchesse, & lui attribuaient même des choses à quoi elle n'avait pas même pensé.

J'ai oui dire à Madame la Duchesse, dans le tems de la déclaration du mariage de Monsieur le Duc de Berry, qu'elle n'avait jamais parlé à Monseigneur de lui faire épouser Mademoiselle de Bourbon. Et véritablement Monseigneur était peu propre à recevoir de pareilles propositions, & d'entrer dans un projet qu'il n'aurait pas confié au Roi. Madame la Duchesse qui le connaissait, se serait bien gardée de lui laisser seulement croire qu'elle en eut la pensée. Peut-être imaginait-elle que le Roi étant vieux, il pourrait arriver que Monsieur le Duc de Berry n'é-

tant pas marié, il lui ſerait alors facile de déterminer le choix de Monſeigneur, en faveur d'une de ſes filles; mais à coup ſûr, elle ne lui aurait jamais en attendant confié cette penſée. A dire la vérité, quoique la fille de Monſieur le Duc d'Orléans dût paſſer devant une fille d'une branche cadette, il n'était pas naturel & convenable, après ce qui s'était paſſé en Eſpagne, de la marier à un Prince auſſi près de la Couronne, & Frère du Roi d'Eſpagne.

Il eut été à déſirer, ou que le Roi n'eut point marié Monſieur le Duc de Berry, ce qui ne preſſait pas, ou qu'il eut fait un autre choix. Il ne lui fallait ni une fille de Madame la Ducheſſe d'Orléans, par la batardiſe des mères; mais il fallait encore moins prendre la fille d'un homme qu'on avait accuſé (ſans doute à tort) d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de la Couronne d'Eſpagne, dans le tems qu'il y commandait les armées, pour conſerver cette Couronne à Philippe V. Je laiſſe même à part tout ce qui s'eſt dit alors; mais enfin la deſtinée de la France, fit qu'il penſa autrement. Ce Roi ſi ſage, conſentit à ce mariage: Monſeigneur y donna les mains par cette déférence, qu'il eut toujours aux volontés du Roi, & de ſi bonne grace qu'il ne pa-

nut pas même en être fâché. Madame la Dauphine en fut ravie : Elle regardait ce mariage comme son ouvrage, & elle croyait qu'il assurerait le repos, & l'agrément de sa vie après la mort du Roi; mais à peine fut-il conclu, qu'elle eut lieu de s'en repentir.

Madame la Duchesse de Berry ne se contraignit plus; & il est bien plus étonnant qu'avec son caractére & son tempéramment, elle eut pû prendre autant sur elle, qu'elle y prit pendant les deux années qui précédérent son mariage; qu'il ne l'est qu'étant parvenue à ce qu'elle désirait, elle dédaignât de se contraindre après. Elle se montra donc le lendemain de ses nôces telle qu'elle était. Mais il faut avoüer qu'elle avait été élevée d'une maniére propre à autoriser ses libertés; elle avait été quelquefois en tiers avec Madame d'Argenton & son père qui s'amusait à peindre. Il l'avait peinte un jour sans beaucoup de drapperie, ce qui fut trop envenimé. Malgré cette éducation, elle sçut si bien se contraindre deux ans avant son mariage, qu'on ne parlait à Madame la Dauphine & à Madame de Maintenon, que de sa retenue; & Madame la Duchesse d'Orléans, qui désirait ardemmeut ce mariage, & qui vit bien qu'il ne réussirait pas, tant que cette Prin

ceſſe demeurerait à Paris ou à St. Clou entre les mains de ſon père, la fit venir à Verſailles ſous ſes yeux. Là, cette jeune Princeſſe qui comprit que ſa fortune dépendait de ſa conduite, en eut une ſi bonne, qu'on ne s'appercevait pas de ſes inclinations ; & même quelque tems avant que de venir à Verſailles dès l'âge de douze ans, elle penſa qu'elle avait trop de diſpoſition à engraiſſer, & que ſi elle continuait ſa manière de vivre, ce pourrait-être un obſtacle aux vûes qu'on avait pour elle : ce qui lui fit prendre la réſolution de ne guéres manger, de peu dormir, & de faire beaucoup d'exercice, quoiqu'elle fut naturellement gourmande & pareſſeuſe. On ne peut diſconvenir qu'une fille à cet âge, capable d'une pareille réſolution, par le ſeul motif d'ambition, & ſans qu'elle y fut portée par l'autorité des gens qui en avaient ſur elle, devait être un jour bien dangereuſe. Mais quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne vallait la peine de ſe contraindre. Je ne parlerai point comment elle manifeſta ſes autres inclinations. Il ſuffit de dire qu'elle ne tarda pas à les faire connaître. Je paſſerai de-là, à l'hiſtoire des pendans d'oreilles, qui firent tant de bruit.

Madame la Ducheſſe d'Orléans avait des pen-

dans d'oreilles très-beaux, que feu Monſieur avait eus de la Reine-mère. Monſieur le Duc d'Orléans les lui prit pour les donner à Madame la Ducheſſe de Berry. La maniére & la choſe devaient lui être déſagréables; mais elle eut tort, les connaiſſant tous deux, d'en faire tant de bruit. Elle ſe plaignit, elle pleura, elle en parla au Roi, qui gronda Madame la Ducheſſe de Berry. Madame la Dauphine entra pour ſon malheur dans cette querelle; & prit parti pour Madame la Ducheſſe d'Orléans.

Depuis ce moment, Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & Madame la Ducheſſe de Berry, ne furent plus enſemble de la même maniére; car il faut avouer que dans les commencemens du mariage, la premiere ne regardait pas l'autre comme ſa belle-ſœur, mais comme ſa propre fille. Elle lui donnoit des conſeils, & elle l'avoit voulu former, comme elle-même l'avoit été, d'une maniére propre à plaire au Roi; ſentiment & diſpoſitions bien rares, non-ſeulement dans une Princeſſe, mais dans une femme ordinaire.

Madame la Dauphine ne l'étoit pas; & ſi cette Princeſſe avoit des défauts & des faibles, elle avait auſſi de grandes qualités, & il faut avouer que ſon commerce était charmant. Le

public a de la peine à concevoir que les Princes agissent simplement & naturellement, parce qu'il ne le voit pas d'assez près pour en bien juger, & parce que le merveilleux qu'il cherche toujours, ne se trouve pas dans une conduite simple & dans des sentimens réglés. On a donc mieux aimé croire que Madame la Dauphine ressemblait à Monsieur son père, & qu'elle était dès l'âge de 11 ans en France, aussi fine & aussi politique que lui; affectant pour le Roi & Madame de Maintenon, une tendresse qu'elle n'avoit pas. Pour moi, qui ai eu l'honneur de la voir de plus près, j'en juge autrement, & je l'ai vue pleurer de si bonne foi sur le grand âge de ces deux personnes, qu'elle croyoit avec raison devoir mourir devant elle, que je ne puis douter de sa tendresse pour le Roi. . . . .

. . . .

FIN.

